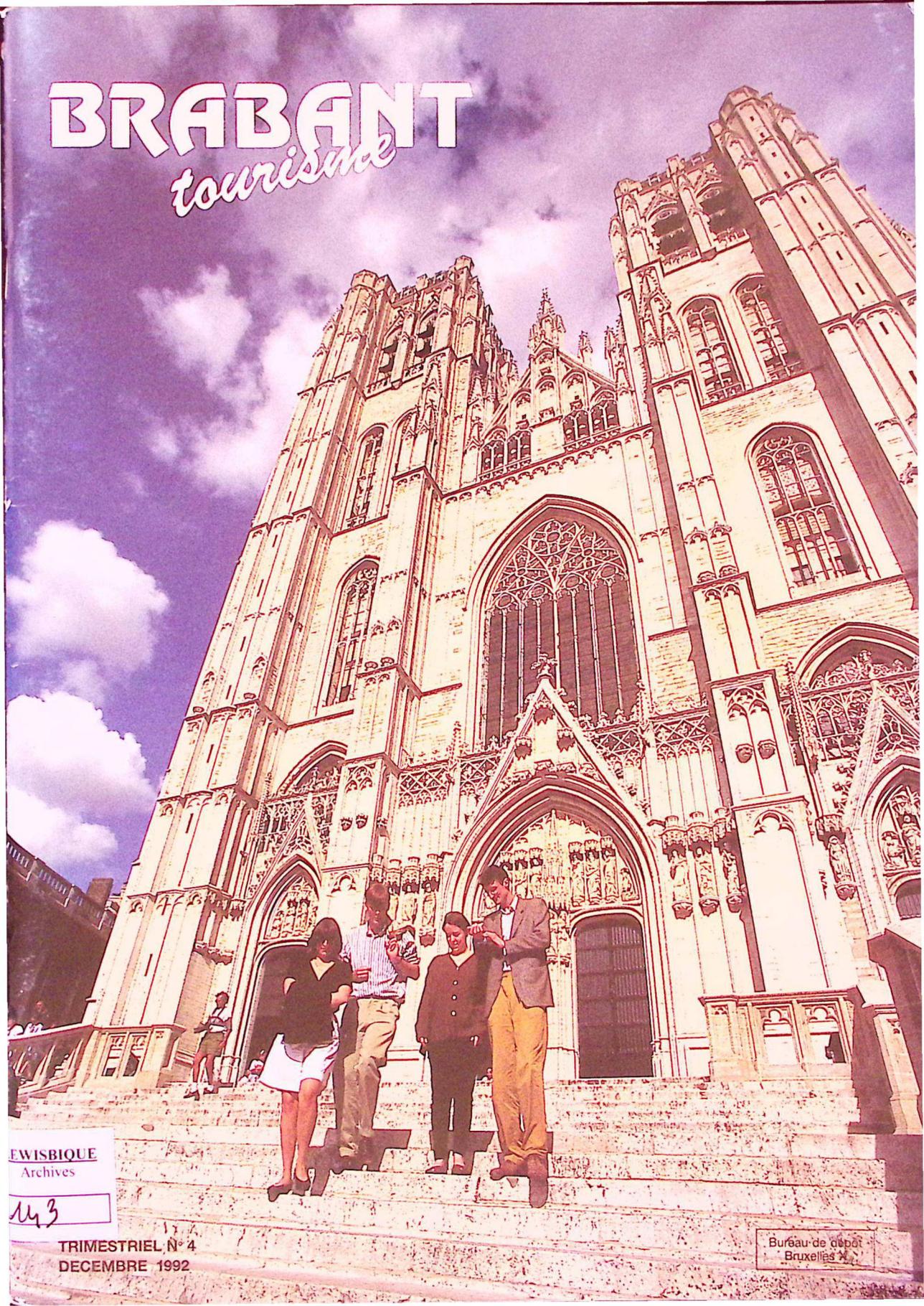


BRABANT

tourisme



LEUWISBIQUE
Archives

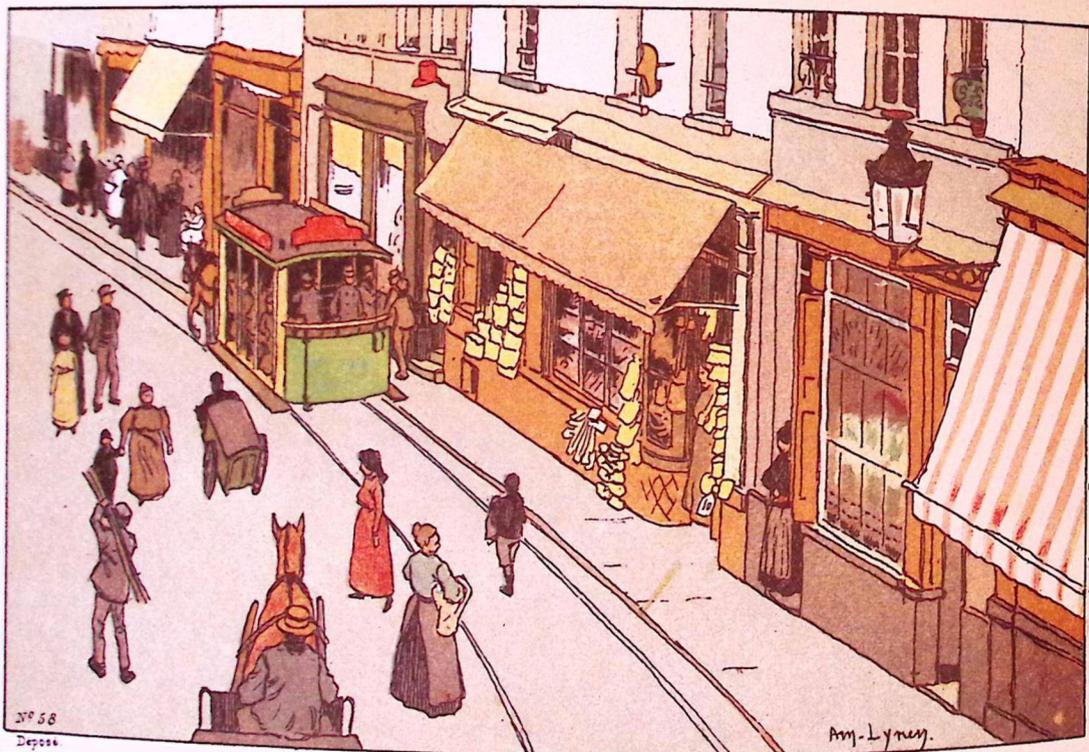
143

TRIMESTRIEL N° 4
DECEMBRE 1992

Bureau de dépôt
Bruxelles X

De-ci de-là à Bruxelles et en Brabant

avec Amédée Lynen



Collection 'De-ci de-là à Bruxelles et en Brabant' par A. Lynen.

Texte de Georges Renoy

Edition



Ce magnifique livre-album reproduisant les 200 merveilleuses cartes dessinées, en chromolithographie, au début de ce siècle, par Amédée Lynen, et enrichi d'un avant-propos et de textes originaux de Georges Renoy, est vendu, au siège de notre Fédération, au prix très étudié de 500 F plus 30 F de frais d'envoi - C.C.P. 000-0385776-07.

BRABANT

tourisme

DECEMBRE 1992

Prix de ce numéro : 150 F

Cotisation 1992 (4 numéros) : 450 F

Revue trimestrielle de la
Fédération Touristique de la
Province de Brabant, pour la
Communauté française

Président :
Didier Rober,
député permanent

Vice-Présidents :
Willy Vanhelwegen
et **Pierre Boucher,**
députés permanents

Directeur - Rédacteur en Chef :
Gilbert Menne

Secrétaire de rédaction -
coordination :
Catherine Ansiau

Administration et Publicité :
Alex Kouprianoff

Présentation :
Marc Schouppe

Composition :
Claude Dumont

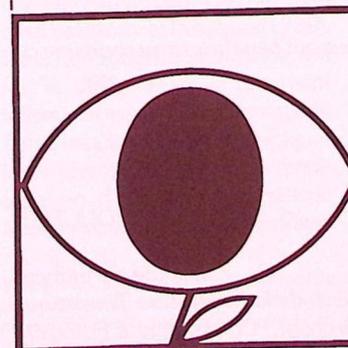
Imprimerie :
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la seule
responsabilité de leurs auteurs. Ceux
non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la
revue «Brabant» qui paraît six fois par
an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse
Périodique de Belgique (FPPB).

Editorial, par Pierre Boucher	2
1792-1992 - Vonck ou la fin de l'Ancien Régime dans les Provinces Beligiques, par Pierre Lierneux	3
Découvrir Bruxelles et le Brabant par le timbre-poste, par Alain Monderer	7
Pierre Bruegel à Uccle...?, par Joseph Van Linthoudt	11
A la porte des Hautes Ardennes luxembourgeoises : la cité de Hotton, par Dominique Detreves	15
D'un château à l'autre à Argenteuil, par Eric Meuwissen	23
Le sculpteur Henri Lenaerts, par Judith Masse	29
Au coeur des Marolles : l' "à mèt"..., par E. et N. Arnauts-Bara	37
Prestigieuses demeures du Brabant (7) : le château de Bouchout, par Josée Georis	42
Le Musée du Costume et de la Dentelle, par Sara Capelluto	50
Expositions, par Catherine Ansiau	54
Vient de paraître, par G. Menne et C. Ansiau	56
Avis-échos, par C. Ansiau	63



FEDERATION TOURISTIQUE
DE LA PROVINCE DE BRABANT
Communauté française a.s.b.l.

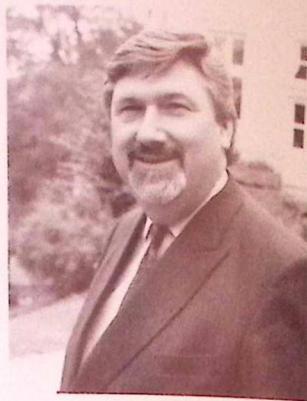
Rue du Marché aux Herbes 61
1000 Bruxelles

Editeur responsable : Gilbert Menne

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

Tél. : 02/504.04.00 Fax : 02/504 04 95 CCP - 000-0385776-07

Jodoigne, capitale de la Hesbaye



Important centre agricole et commerçant fort de près de dix mille habitants, Jodoigne est aussi un centre d'art qui recèle plusieurs monuments civils et religieux du plus haut intérêt, tant sur le plan architectural qu'artistique. L'église Saint-Médard est le joyau de la ville en même temps que l'un des monuments les plus anciens et les plus caractéristiques du Brabant. La Grand-Place de Jodoigne forme un ensemble remarquable avec le site de la Gadale, l'Hôtel de Ville, la Chapelle du Marché, l'Arbre de la Liberté et ses très belles maisons patriciennes.

Jodoigne assume pleinement sa fonction de capitale de la Hesbaye avec ses nombreuses écoles et ses commerces dynamiques. Qui ne connaît ses spécialités gastronomiques, dont la délicieuse Blanke Doreye et le boudin vert?

Les anciennes communes de Jodoigne-Souveraine, Lathuy, Mélin, Saint-Remy-Geest, Zétrud-Lumay, Saint-Jean-Geest, Piétrain, Jauchelette et Dongelberg contiennent également de nombreux centres d'intérêt.

Jodoigne-Souveraine, avec son très beau château; Zétrud-Lumay et sa jolie chapelle Notre-Dame du Bon Secours; Saint-Rémy-Geest et le moulin de Genville; Gobertange, berceau de la pierre du même nom qui servit à édifier des monuments parmi les plus beaux de Belgique; Mélin, avec ses magnifiques fermes; Jauchelette, et sa splendide ferme de La Ramée dont la grange est la plus imposante de notre pays et j'en passe.

Les manifestations folkloriques et populaires ne manquent pas à Jodoigne. Le marché annuel du jeudi de l'Ascension et ses concours nationaux des animaux de ferme dont le célèbre porc de Piétrain, ainsi que le carnaval en sont les meilleurs exemples.

On le voit, Jodoigne ne manque pas d'attraits et possède un patrimoine important, qu'il convient de valoriser.

C'est la tâche essentielle du Syndicat d'Initiative, assisté efficacement par le Cercle Historique et les deux confréries gastronomiques locales, et qui multiplie ses activités. Les pactes d'amitié conclus récemment avec les villes de Damme en Flandre et de Sarlat en Périgord contribueront également à créer des fructueux échanges entre les populations et développer les relations culturelles et économiques réciproques.

Notre Fédération apporte son appui sans réserve à l'ensemble de ces initiatives qui bénéficient au tourisme de tout l'Est du Brabant wallon.

Pierre BOUCHER

Député permanent
Vice-Président de la Fédération Touristique
de la Province de Brabant, Communauté Française

1792-1992 - Vonck ou la fin de l'Ancien Régime dans les Provinces Belges

par Pierre LIERNEUX

B icentenaire de la Révolution française, commémoration de la mort de Wolfgang-Amadeus Mozart... :

chaque année de la fin de ce siècle semble se tourner avec nostalgie vers le berceau de l'histoire contemporaine. Les derniers soubresauts de l'Ancien Régime annonçaient l'avènement d'une société nouvelle, centralisée, laïcisée, industrialisée, fondée sur un système représentatif élargi.

1989 a permis aux Français de rappeler le rôle primordial joué en 1789 par la nation pour la propagation des idées démocratiques : c'était aussi le moment choisi par les milieux culturels, politiques et universitaires belges pour rappeler que la révolution n'était pas à l'époque l'apanage de la France. L'agitation des esprits qui secouait l'Europe entière depuis l'accession à l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique avait gagné Genève (1784), Amsterdam (1787), mais aussi les Provinces Belges (1789). De la Révolution brabançonne, à la fois si différente et si fortement influencée par les événements de Paris, naquirent les Etats Belges Unis, première et éphémère manifestation d'une volonté politique réellement indépendante des Pays-

Bas méridionaux.

1992 sera l'occasion de fêter l'anniversaire de la mort de celui qui incarna précisément ce courant d'idées dans nos régions, et sans la clairvoyance duquel la volonté d'envisager une politique autonome et responsable n'aurait pas vu le jour avant 1830.

De cet homme oublié, que sait-on? Jean-François Vonck est un avocat, né à Baarddegem, petit village brabançon près d'Alost, le 29 novembre 1743. Fils de Jean Vonck, un cultivateur aisé, Jean-François

avait fait de brillantes études au collège des Jésuites de Bruxelles. Sorti de la Faculté de droit en deuxième et troisième position de sa promotion (1763-1764), il devint le trésorier de l'abbaye de Forest, fut nommé avocat au Conseil Souverain de Brabant et avocat du chapitre de la cathédrale Sainte-Gudule. Homme méticuleux et travailleur, l'homme savait sacrifier le temps nécessaire à la lecture des grands auteurs classiques mais aussi des grands philosophes de son temps.



Vonck, Van der Mersch, Van der Noot tels que représentés sur le timbre-poste paru pour la commémoration du bicentenaire de la mort de l'avocat démocrate.

Hormis les principautés de Liège, Stavelot, et le duché de Bouillon, les régions constituant l'actuelle Belgique faisaient à cette époque partie des domaines héréditaires des empereurs de la Nation Germanique : les ci-dénommés Pays-Bas autrichiens ressemblaient surtout à un enchevêtrement inextricable de duchés, comtés et seigneuries. Ils étaient dirigés depuis 1780 par Joseph II, le fils de l'impératrice Marie-Thérèse. A la prudence de sa mère, le nouvel empereur avait ouvertement affiché son intention d'adopter une politique de réformes radicales qui semblait vouloir accélérer à tout prix le cours de l'Histoire pour mieux prévenir les désordres qui auraient pu y renverser la monarchie autrichienne. L'opposition sourde suscitée dans tout l'Empire par l'accumulation des ordonnances, parfois fort sourcilieuses, aboutit en fait à l'effet totalement inverse. La population voyait d'un mauvais oeil les projets heurtant ses croyances religieuses, ne comprenait pas l'intérêt d'une centralisation accrue de l'appareil judiciaire ou administratif, se rebiffait devant la réduction du nombre de kermesses, devant la disparition des ordres contemplatifs, considérés comme inutiles par l'empereur mais pourtant dispensateurs de nombreuses aumônes. Il n'allait pas jusqu'au nombre de cierges dans les églises qui ne fit l'objet d'une étude approfondie.

Devant le despotisme de Joseph II, Vonck s'insurgeait également ; le mouvement «vonckiste» résistait à l'idée d'une réforme venue d'en haut, fut-elle hostile aux privilèges et aux particularismes, en vertu du fait que, selon l'abbé Sieyès, «la loi ne peut être que l'expression de la volonté générale». En 1789, le vonckisme regroupait derrière lui des hommes de loi comme l'avocat Verlooy, grand défenseur de la

langue flamande, mais également des membres du clergé séculier, des banquiers, hommes de lettres, nobles de hautes lignées. Grâce à un petit cercle de parents proches (1), l'avocat démocrate put également organiser un réseau clandestin très utile pour éviter la police autrichienne, assurer des filières d'évasion.

Vonck mena une opposition résolue et réfléchie : il prépara une insurrection armée, persuada de



nombreux alliés potentiels, tel l'abbé de Tongerlo, de financer une telle politique. Un officier raconte : «J'appriis...qu'il existait deux factions pour délivrer le(s) Pays-Bas de l'oppression de Joseph II, mais qui différaient entre elles sur les moyens d'y parvenir. Les chefs d'un de ces partis se tenaient à Breda (Pays-Bas actuels), et ceux de l'autre à Bruxelles même : et c'est de ceux-ci que le Comité de Hasselt (territoire neutre de la principauté de Liège) tirait sa direction. Le premier était composé de quelques abbés, munis de procurations de la plupart des membres de l'Etat ecclésiastique et de quelques-uns de l'Etat noble, avec quelques doyens des villes munis de la procuration du reste du Tiers-Etat. Le second parti était composé de quelques avocats et négociants (sic) de Bruxelles présidés par l'avocat Vonck. Les Etats voulaient opérer une révolution par le secours des trois cours alliées, d'Angleterre, de Prusse et de Hollande. Les Vonckistes au contraire, ne voulaient y employer que des gens du pays. C'est pourquoi ils avaient travaillé à faire une émigration à quoi ils étaient enfin parvenus...» (2). Homme de bureau, l'avocat Vonck travaillait d'abord les esprits : il avait rallié à ses idées un ancien colonel de l'armée impériale, Jean-André Van der Mersch, natif de Menin, qui prit le commandement de l'armée des Patriotes recrutés par ses soins et rassemblés à Hasselt. Traqués par les Autrichiens en territoire liégeois, les révoltés rejoignirent à Breda le Comité conservateur des Etats qui, de leur côté, s'opposaient au pouvoir de Vienne dans l'unique but de préserver leurs privilèges. Ces derniers n'ayant rien obtenu de l'étranger profitèrent des succès inatten-

Volontaire de Bruxelles. Habit à revers aux couleurs du Brabant. Reconstitution (Bruxelles, Musée royal de l'Armée, Cabinet des Estampes).



dus de l'armée belge à Turnhout (27 octobre) et à Gand (17 novembre). Bruxelles se libéra le 12 décembre. Devant le soulèvement général, les garnisons impériales, amaigries par la désertion massive dans les rangs des régiments nationaux, se replièrent dans la forteresse de Luxembourg.

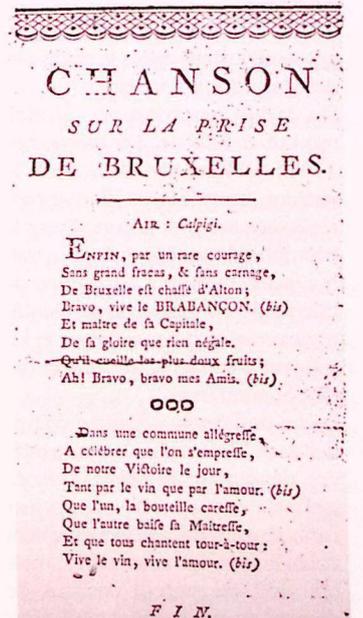
La confédération des Etats-Unis Belges qui naquit de cette victoire militaire ne se fit qu'au profit des partisans des Etats, les «Statistes», soucieux de rétablir les pouvoirs locaux. Tous les fruits de la clairvoyance politique des vonckistes étaient détournés, accaparés par ceux qui s'étaient laissés berner par les belles paroles des diplomates étrangers, soucieux de n'agir qu'en fonction des intérêts de leur propre patrie. Lorsque le Traité d'union des provinces est signé le 11 janvier 1790, les vonckistes, écartés des discussions, n'ont plus qu'à constater l'échec de leur entreprise. Le *Projet raisonné d'union des Provinces-Belges* de l'avocat Verlooy est saisi dès sa publication. Le nouvel état confondait dans la même assemblée l'exécutif et le législatif, tandis que Vonck soutenait dans son *Esprit des lois* la thèse de la séparation des pouvoirs. La noblesse et l'Eglise conservaient une majorité écrasante face au Tiers-Etat, lui-même n'étant que la seule émanation des grandes villes et de quelques groupements corporatistes. Vonck publia en janvier

1790 ses *Considérations impartiales sur la position actuelle du Brabant*, véritable programme politique se réclamant des idées de Montesquieu : l'Eglise devait désormais comprendre dans le premier ordre des représentants du clergé paroissial et des chapitres. La noblesse doterait son ordre d'une procédure d'élection des délégués. Le Tiers Etat enfin serait augmenté d'une chambre formée de membres du plat-pays et des petites villes. S'appliquant à éradiquer toute opposition, le Congrès Souverain pratiqua l'amalgame en menant une campagne visant à montrer les vonckistes de la *Société Patriotique* comme des partisans du régime autrichien, ennemis de la religion. Les traîtres à la patrie allaient être persécutés, le général Van der Mersch emprisonné. Devant les menaces de mort, Vonck dut s'exiler à Lille fin avril 1790, où se reconstituait la société *Pro Patria*. Sa santé déficiente ne lui permettait plus de se déplacer à sa guise. C'est donc de là qu'il poursuivit malgré tout opiniâtrement son entreprise. La radicalisation des esprits fit perdre

Chanson relatant la prise de Bruxelles par ses habitants. Tout comme à Turnhout, les combats de rues eurent raison des armées régulières, tout à fait impréparées à la guérilla urbaine. Les soldats autrichiens, recrutés du pays, étaient également démoralisés par le rôle répressif qu'on leur faisait jouer à l'encontre de leurs propres concitoyens (Bruxelles, Bibliothèque Royale, Pamphlets de la Révolution brabançonne).

Monnaies frappées par la république des Etats-Unis Belges. Devise commune, armes ou faisceaux représentant les différentes provinces confédérées (Bruxelles, Bibliothèque Royale, Cabinet des médailles).

à la république belge le soutien pourtant déjà très théorique des Prussiens et des Français. Exaspérée par les exactions de certains seigneurs conservateurs, une paysannerie pauvre s'était ralliée au jacobinisme ; d'autres se prenaient à espérer des réformes identiques à celles qui avaient cours à Paris. Maisons pillées, embuscades, incendies se multipliaient en Limbourg, dans la région de Chimay, près d'Alost. L'armée, démotivée par le départ des anciens officiers, était incapable de livrer bataille en rase campagne. Joseph II mort en mars 1790, son frère cadet Léopold lui succéda. Le nouvel empereur, parrain du futur roi des Belges Léopold Ier, tenta vainement la conciliation avec le Congrès Souverain. L'Europe des Princes, inquiète des bouleversements qui agitaient le royaume de France, l'autorisa finalement à re-



prendre ses possessions par la force. Le 3 décembre, l'armée impériale rentra à Bruxelles sans rencontrer de grande résistance.

Malgré les tentatives du nouveau gouvernement pour se concilier les bonnes grâces du parti démocratique, Vonck se montra intractable avec les Autrichiens : «les Belges», écrivait-il le 19 août 1791, «ont été marchandés et livrés comme s'ils avaient été un vil troupeau d'esclaves, comme si les Peuples étaient créés pour les Rois, et non point les Souverains constitués pour les Peuples.» Chaleureusement accueillis par les Français, les exilés belges et liégeois s'unirent dès janvier 1792 en un Comité qui, s'il n'eut pas toujours l'approbation de Vonck, devait aider les révolutionnaires à briser la domination des Statistes et à fonder une nouvelle république belge, fédération de provinces. Le 28 mai, Vonck, presque mourant, signa avec le représentant du général français Dumouriez un traité qui jetait les bases d'une armée autonome de 1500 Belges et Liégeois Unis, équipée par la France mais laissée à la disposition du gouvernement qui serait installé après la libération des Pays-Bas autrichiens.

De faible constitution, Vonck mourut à Lille le 1er décembre 1792, quelques semaines après la victoire française de Jemappes, mais sans avoir vu se concrétiser le triomphe de ses idées. La France, qui avait pourtant condamné la guerre de conquête, allait bientôt annexer les provinces belges et les intégrer à son territoire sous forme de départements.

La fin de l'Ancien Régime coïncidait avec la mort d'un homme intègre, dépourvu d'ambitions personnelles, qui avait su éviter l'anticléricalisme dans lequel avaient voulu le jeter ses adversaires, mais qui avait été surtout désireux de donner au nouvel Etat qu'il avait

contribué à libérer les fondements démocratiques que lui refusaient les adeptes de l'Ancien Ordre. Devant ces réticences et le réflexe frileux des cours d'Europe, devant les intérêts des autres nations, les tentatives de création d'un état indépendant s'étaient finalement toujours soldées par un échec.

La mort de l'avocat signifiait-elle la fin du vonckisme ?

Entièrement orientée par son activité politique, la vie de Jean-François Vonck s'est confondue avec l'émergence d'un esprit politique nouveau, publiquement reconnu, dénoncé, pourchassé, courtoisé. Fondée sur des principes démocratiques, l'idée d'un Etat constitutionnel réussit coûte que coûte à survivre aux soubresauts de l'histoire européenne; comme tant d'autres nations après elle, la Belgique de 1830 allait s'inspirer d'une idéologie pour laquelle Jean-François Vonck et ses amis s'étaient battus. Elle deviendrait un modèle institutionnel dont s'inspireraient ouvertement ou non un nombre considérable de peuples.

De nombreuses manifestations commémorant l'oeuvre de Jean-François Vonck auront lieu à la fin de cette année et de l'année pro-



chaine : expositions, colloque, anthologie de Vonck, création d'un prix universitaire, émission d'un timbre-poste, sensibilisation des milieux enseignants, articles de vulgarisation. Un comité inter-universitaire présidé par le professeur Jeroom Verduyven, mais aussi à sa suite des représentants nationaux, provinciaux, des bourgmestres, des chefs d'entreprise et des groupes d'histoire locale ont tenu à souligner tout particulièrement la place tenue par ce brabançon dans l'histoire de son pays.

Notes :

(1) Son frère Jean-Baptiste, curé à Lombeek, son parrain, curé à Wavre, ou ses cousins Charles et Pierre Joseph Heertsens, curés à Elst et Letterhoutem.

(2) *Mes souvenirs*, par Charles Du Ry, s.l. n.d. (Louvain, 1796?), f. 21-22, éditées dans la *Revue belge d'histoire militaire*, XXVIII-7, septembre 1990, pp. 569-588; XXVIII-8, décembre 1990, pp. 641-664; XXIX-1, mars 1991, pp. 15-36.

Bibliographie :

Colloque sur la Révolution brabançonne. Actes publiés sous la direction de LORETTE (J.), LEFEVRE (P.), DE GRUYSE (P.), Bruxelles, 1984, 280 p.
DE CLERCK (J.), *Jean-François Vonck*, Bruxelles, Hayez, 1992, 150 p.
JUSTE (Th.), *La Belgique au XVIII^e siècle. Les vonckistes*, Bruxelles, 1884, 386 p.
LINDEMANS (P.), *Het testament van advocaat J.F. Vonck*, in *Eigen Schoon en de Brabander*, t. XXIII, 1941, pp. 1-8.
POLASKY (J.), *Revolution in Brussels, 1787-1793*, Bruxelles, 1987, 315 p. (Académie Royale de Belgique, classe des Lettres, LXVI).
TASSIER (S.), *Les démocrates belges de 1789*, Bruxelles, Hayez, 1989, 299 p. (nouvelle édition richement illustrée).
VERCRUYSE (J.), *Les testaments et les codicilles de J.F. Vonck*, in *Lias*, 1972, n°2, pp. 261-312.
Biographie nationale, Bruxelles, t. 26, 1936-1938, col. 822-833.

Volontaire de la bataille de Turnhout (27 octobre 1789) : habit écriqué et chapeau rond à la mode britannique. Reconstitution (Bruxelles, Musée royal de l'Armée, Cabinet des Estampes).

Découvrir Bruxelles et le Brabant par le timbre-poste



Entrevue : Alain MONDERER

À travers trois cents thèmes différents, Eric Demarbaix, propose de guider nos pas, en province de Brabant, sur base de sa collection de timbres.

Conçue en quelque sorte comme un guide touristique, il y suggère la traversée de rues, ruelles et places à Bruxelles et en région. Les maisons réputées de l'Îlot Sacré au coeur de la ville et les monuments célèbres s'y trouvent répertoriés sous forme d'itinéraires touristique-philatéliques. Les cités et villages proches de la capitale où abondent les richesses culturelles sont énoncés en respectant l'ordre alphabétique.

Une multitude d'anecdotes complètent cette collection qui, plus qu'un ensemble de timbres dont on ne peut évidemment négliger la valeur vénale (le plus ancien date de 1886), constitue un travail historique considérable.

Cette collection, hors des sentiers battus, offre la particularité de s'adresser, tant à l'amateur de timbres qu'au fervent admirateur de richesses culturelles et artistiques. Elle attire notre attention sur les monuments et sites dont nous ignorons, pour certains, l'existence. L'édition d'un livre basé sur cette collection très suggestive étant en préparation, il m'a paru opportun

d'en rencontrer l'auteur. Passé le seuil de son appartement, à Laeken, je me trouvais face à un personnage souriant, cordial et animé d'un sens peu commun de l'observation.

Mon regard s'est alors heurté à la large bibliothèque ornant le mur, où siégeaient de nombreux ouvrages à l'apparence vétuste. Le sol, jonché de feuillets, journaux, copies d'articles et graphiques, m'apparut respecter le style de l'homme de trente-six ans me faisant face. Distract, mais ordonné, malgré l'amoncellement de documents dont il dispose, Eric Demarbaix m'apporta des éclaircissements successifs avant même que les questions fussent posées.

Comment vous est venue l'idée de cette collection et plus particulièrement du Brabant ?

E.D. Voici vingt ans, j'héritais de nombreux albums philatéliques relatifs à la Belgique. J'ai toujours souhaité conserver cette spécificité en la développant. Je possède en outre tous les timbres belges depuis 1940.

Or, en 1986, je rencontrai par le plus grand des hasards, un étudiant

Le Palais Royal. (Document prêté par Belgasafe, 24 rue du Midi à Bruxelles)





La flèche de l'Hôtel de Ville.
(Document prêté par Belgasafe, 24 rue du Midi à Bruxelles)

exercé jusqu'en 1991, m'a conduit maintes fois à rencontrer un public possédant des ouvrages historiques auxquels j'attachai un grand intérêt. C'est d'ailleurs ainsi que je constituai la collection de livres qui se trouve dans la bibliothèque. Observez celui-ci, me proposait-il. Il s'agit d'un ouvrage de 1882 m'offrant quantité d'informations sur le passé de la capitale (Paul Hymans, Bruxelles à travers les âges). Là, vous voyez par exemple le plan de la rue de la Madeleine, poursuivit-il. J'aperçus, déplié en trois volets, le graphique illustrant les maisons bordant cette rue en 1882.

en tourisme achevant son mémoire: Vincent Plennevaux, «Le timbre-poste touristique en Belgique - Patrimoine architectural». Je conçus dès lors l'idée d'orienter ma collection sur les timbres de Bruxelles et Brabant ayant une relation avec le patrimoine architectural, culturel et historique.

Il faut savoir que notre pays a, depuis 1965, entrepris de soutenir le tourisme par l'intermédiaire du timbre-poste. Les timbres relatifs à Overijse, par exemple, furent parmi les premiers à proposer cette forme de publicité touristique.

Vous avez organisé des recherches historiques considérables pour effectuer ce travail. Avez-vous en la matière, une formation, une expérience ou une solide tradition familiale ?

E.D. J'éprouve tout d'abord une vive passion pour l'histoire. Je fouine à chaque occasion, chez le brocanteur, l'antiquaire et je me rends souvent «aux puces». De surcroît mon métier précédent, libraire,

L'Electeur de Bavière au sommet de l'Arbre d'Or (Document prêté par Belgasafe, 24 rue du Midi à Bruxelles).



Incessamment, sortira de presse un livre dont le sujet est votre collection. Où en êtes-vous dans la réalisation de ce travail, comment sera-t-il structuré ?

E.D. L'ouvrage pour lequel je consacre le plus clair de mes loisirs depuis quatre ans rassemble, sous le titre : «Le timbre-poste touristique», trois cent quinze thèmes différents auxquels sont rattachés de nombreux commentaires. Les monuments de Bruxelles, qu'un timbre immortalise figurent accompagnés d'une anecdote, d'un fait original ou méconnu.

Le peintre David, par exemple, qui fut le chef de l'école néoclassique et domina la peinture française à la fin du dix-huitième siècle, s'exila en Belgique de 1815 à 1825 (année de sa mort). Il séjourna dans une maison du quartier de la Grand-Place de Bruxelles. Un timbre récent commémore l'événement et un commentaire du livre en témoigne avec force détail.

Des incidents dramatiques, tels l'incendie de l'Innovation, sont énoncés à l'aide de reproductions philatéliques.

L'épisode du faux-Soir publié durant la Seconde Guerre mondiale, s'y

Le Cornet et la Louve
(Document prêté par Belgasafe, 24 rue du Midi à Bruxelles).

trouve représenté par l'immeuble où fut réalisé le journal, en secret. Les musées y ont une place de choix : le musée numismatique, le musée de la Dynastie, de la B.D., de la bière, du feu, du livre, de la presse, de l'orgue de kermesse (situé près de la Cage aux Ours). Les places de Bruxelles, aux maisons de style sont à l'honneur dans la collection : la Grand-Place, le quartier du Parc, le square du Sablon, la place Royale. Autant d'exemples pour lesquels, la poste édita des séries aux graphismes exemplaires (couleur, choix des sujets, minutie des traits).

Certains immeubles n'ont, par contre, jamais été immortalisés. Est-ce faute d'intérêt ou par pur oubli ? J'ai donc choisi d'utiliser un subterfuge afin de les intégrer dans mon travail. Le Palais des Beaux-Arts, en l'occurrence prend place dans la collection sous la forme de timbres évoquant les expositions Europalia s'y étant déroulées.

Une anecdote complémentaire, que je conte volontiers, est celle de Manneken-Pis, petit bonhomme de



Bruxelles, célèbre dans le monde, et pour lequel le seul timbre mis en circulation jusqu'en 1991 était hongrois. Aucune représentation dans l'affranchissement postal jusqu'à cette époque.

La raison invoquée par l'administration était l'atteinte aux bonnes moeurs, le sujet était pomographique. La commission de censure philatélique n'accepta donc pas la figuration de la mascotte bruxelloise.



En 1992, suite aux réactions du public et de la presse, un timbre fut émis où la statuette était à peine visible, à la loupe.

Que n'a-t-on imaginé un motif où le petit bonhomme apparaîtrait vêtu de ses plus beaux habits ? Cela ferait taire au moins les mauvais esprits et glorifierait davantage nos richesses culturelles.

Le livre que vous écrivez pour l'instant propose une sélection de thèmes choisis pour la circonstance, dans votre collection.

Quels en sont les plus anciens ?
E.D. Il s'agit en fait d'un timbre édité à l'occasion de l'exposition internationale, le quinze octobre mille huit cent nonante-six. Voici presque cent ans.

Le plus visuel des sujets de cette synthèse date quant à lui de l'année 1915. Il s'agit d'une représentation de la bibliothèque de Louvain. 1928, s'affiche dans ma sélection comme l'époque d'émission du plus ancien timbre de la capitale : la cathédrale

La Maison des Ducs de Brabant.
(Document prêté par Belgasafe, 24 rue du Midi à Bruxelles)



Sainte-Gudule y déploie ses murs.

Hormis les thèmes architecturaux, vous traitez dans votre ouvrage les sujets à caractère naturel. Voulez-vous nous en fournir quelques exemples ?

E.D. Lorsque l'on sort du centre ville, vers le Heysel, la découverte des Serres Royales mérite le détour. Un timbre commenté propose dans ma collection, la visite de ce temple fleuri et arboré.

Il faut donc sortir de Bruxelles pour observer à travers mes timbres, des ouvertures vers la nature : Genval.



Le Sac, La Brouette et La Maison des Boulangers ou le Roi d'Espagne. (Document prêté par Belgasafe, 24 rue du Midi à Bruxelles)

Manneken-Pis. Le Pape Adrien VI (Documents prêtés par Belgasafe, 24 rue du Midi à Bruxelles)

Hoeilaart, Grimbergen sont évoqués par des figures démontrant la respiration de ces villages et l'invitation à examiner leurs richesses naturelles : raisin, forêt, étangs, faune, flore...

Etant à l'extérieur de la périphérie bruxelloise, j'aimerais conclure l'approche anecdotique de ma sélection par Louvain. Je ne puis omettre de faire mention du timbre, illustrant pour la cité flamande, un personnage crucial : Adrien VI (Floriszoon Boyens, de son vrai nom) vécut trente ans dans les murs de Louvain. Il y étudia à l'université jusqu'en 1478, y enseigna également et fut finalement intronisé pape à Rome en 1522. A l'époque précédent cette nomination, il avait été chargé de l'éducation du futur Charles-Quint, tandis qu'une profonde amitié pour Erasme lui fit développer des idées proches de l'Humanisme. La mort l'emporta précocement en 1523 sans qu'il put réaliser ses projets. Il semble donc indéniable que l'effigie de ce personnage offre, par le



biais de la philatélie, une nouvelle mise en valeur de notre patrimoine historique.

Monsieur Demarbaix, votre livre sera sans doute fort instructif et le lecteur aura grand plaisir à y lire certains faits originaux, toutefois, sa parution étant postposée, quels sont vos projets immédiats ?

E.D. Mon livre sortira probablement de presse l'année prochaine mais d'ici là, les personnes intéressées par le sujet, peuvent, dès à présent me contacter pour plus d'information, via la revue Brabant. D'autre part, je compte bientôt entamer une collaboration suivie au journal *Le Soir*, lors de la parution de la page du lundi.

De toute façon, outre mes activités quotidiennes et professionnelles, je demeure un fouineur. Je continuerai donc à glaner un maximum d'information pour poursuivre mes recherches. Le Brabant mérite qu'on s'y consacre.

Pierre Bruegel à Uccle... ?

par Joseph VAN LINTHOUDT

Apparemment, la Prédication de Jean-Baptiste, que Bruegel peint en 1565, attirait la foule, bien avant Louis Bourdaloue, le célèbre jésuite et prédicateur français du XVII^e siècle. Jean-Baptiste n'occupe pas la place la plus importante du tableau. Il est même relégué à l'arrière-plan, mais vu l'écoute attentive de l'assistance, son discours est sans doute intéressant. Plus de cent personnes, de races et de conditions diverses, sont venues l'écouter.

Comme d'habitude, Bruegel a actualisé le sujet : il l'a situé dans le cadre et dans le contexte de son époque.

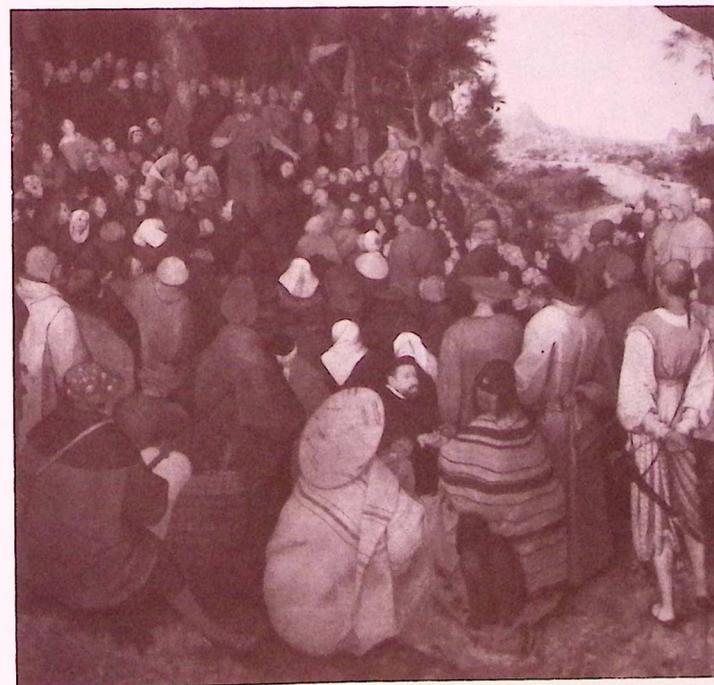
Au premier plan, à droite, nous reconnaissons un Antonin (de l'ordre de Saint-Antoine), grâce au T brodé au dos de son habit. Devant l'arbre à droite, nous voyons deux religieux; à leur gauche, un homme est coiffé d'une barrette dont les pans sont abaissés afin de recouvrir les oreilles. Les anabaptistes à qui on avait coupé les oreilles ne relevaient jamais ces pans (1). Il y a même un pèlerin, reconnaissable à son chapeau orné de coquillages et de croix, ainsi qu'à son bourdon. Tout à gauche nous voyons quelqu'un coiffé d'un turban, et deux personnes, l'une près de Jean le Baptiste, l'autre, vue de dos, au premier plan, portent le large cha-



peau conique indonésien (2), probablement importé par les Portugais, qui ont ouvert la route des épices et de l'Indochine, par les Espagnols, des Philippines ou par les Hollandais, de Formose.

Le groupe est protégé par l'homme à moitié caché derrière l'arbre, à gauche; il monte visiblement la garde: «En juin (1566) ce sont partout amas de peuple, de préférence dans les champs, pour entendre les prêches. On y vient en armes avec les femmes et les enfants, groupes si importants et si bien protégés que les magistrats et la police sont hors d'état d'y faire des arrestations et même de les disperser» (3).

Ces prêches étaient défendus. Par une édit du 17 janvier 1565 destinée à la population, Jean de Locquenghien, amman de Bruxelles (et donc, officier établi dans une juridiction féodale, pour représenter le seigneur et exercer en son nom tous les actes d'autorité Bescherelle p. 156), avait prévenu son roi : «Il a été porté à la connais-



P. Bruegel l'Ancien, Saint-Jean-Baptiste prêchant, Budapest, Musées des Beaux-Arts.

Agrandissement du château apparaissant sur la Prédication.

sance de notre Sire, que, dans quelques bois et endroits secrets des environs de cette ville, se sont tenues des assemblées de sectaires et d'hérétiques, particulièrement dans le bois «de Heegde», le troisième jour de Noël écoulé, et cela contrairement aux ordres et placards de notre bienveillant seigneur...» (4).

Entre-temps, le comte d'Egmont était en audience auprès de son roi,



afin qu'il supprime ou modifie l'Inquisition. A son retour, fin avril, le comte était satisfait de l'entrevue qu'il avait eue. Pourtant, sur le conseil de Philippe II, un comité de religieux, réuni par la gouvernante, Marguerite de Parme, conclut, le 13 mai 1565, «qu'il n'y a pas d'autre moyen que la force pour réprimer l'hérésie» (5).

Par une lettre confidentielle du 12 août 1566, à son ambassadeur à Rome, don Luis de Requesens (à communiquer au Pape), nous savons que Philippe II resta inflexible (6) : «Vous pouvez assurer Sa Sainteté qu'avant de souffrir la moindre chose qui puisse porter préjudice à la religion et au service de Dieu, je perdrais tous mes Etats, je perdrais même cent vies si je les avais, car je ne pense, ni ne veux être seigneur d'hérétiques (7).

L'étou se resserre... Selon Godevaert van Haecht, un chroniqueur de l'époque, ceux qui entraient dans la capitale ou la quittaient, étaient notés : «wie uyt Brussel ginck t'sy ten sermoen of elders, die werdt synen naem gescreven, oock als hy in quam...» (8). Pierre Titelmans, le doyen de l'église

Willem Key, le Taciturne, Amsterdam, Rijksmuseum.

Saint-Hermès, à Renaix (9), le plus dur et le plus haï des inquisiteurs, allait jusqu'à se mêler à l'assemblée afin d'écouter le prédicateur à la dérobée... (10).

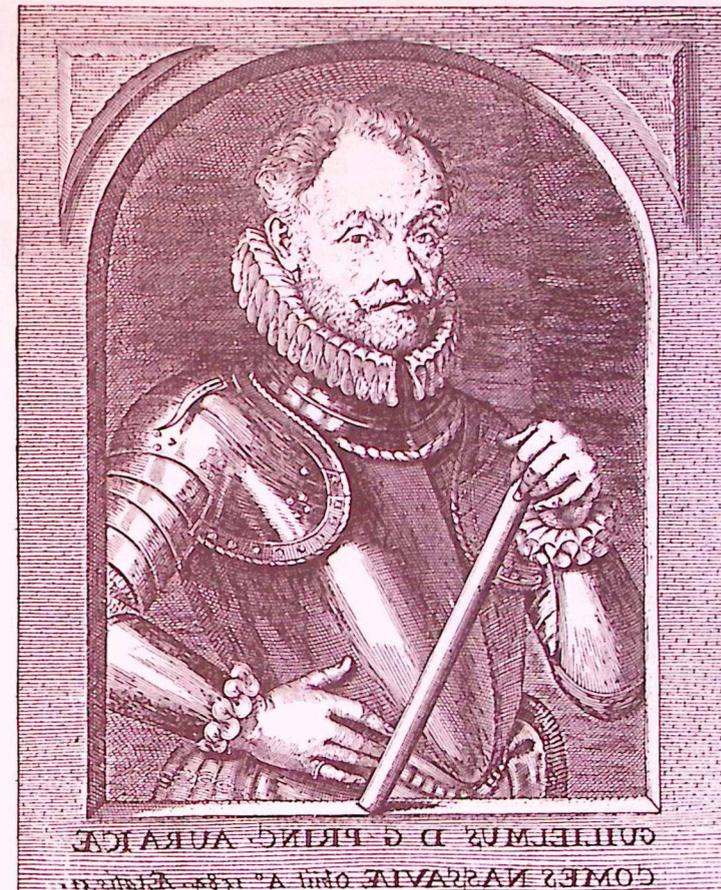
Mais Grauwels (11), le prévôt, c'est-à-dire l'officier responsable de l'ordre, fit mieux encore : nombre de ses séides, déguisés en paysans, se mêlaient aux réunions clandestines; au moment opportun, ils donnaient le signal convenu et «Verge (de justice) Rouge» ainsi dénommé à cause de la couleur du bâton qu'il portait, symbole de son autorité faisait irruption sur les lieux... «lequel prévost avait es (en) plusieurs lieux de ses mouches (personne que le police met à la suite de quelqu'un pour épier ses démarches et en rendre compte) et espyes» (espions) (12).

La Prédication, au Musée des Beaux-Arts à Budapest, telle que notre artiste l'a représentée, correspond parfaitement à la situation de son temps : les réunions se tenaient à Bruxelles, au Fossé-aux-Herbes-Potagères; à Schaerbeek, au bois de Linthout, dans la forêt de Soignes; à Uccle, dans le hameau de Heegde, à la Petite Espinette (Kettershutte ou hutte des hérétiques) et à Saint-Job, dont les habitants furent appelés «preekheren» ou prêcheurs (13). De tous ces endroits, la Petite Espinette rappelle le plus le paysage du tableau.

Bruegel, respectant le texte de Saint-Matthieu (3/13-17), a évoqué le Jourdain dans le fond : grâce à un agrandissement, on peut y voir un baptême.

Selon Auner (1956) et Menzel (1966), les dames assises au-dessus à droite, seraient l'épouse du peintre, en rouge, et sa mère, Mayken Verhulst, la mère de celle-ci, à ses côtés (14).

Voici le signalement Guy de Bray, ancien peintre verrier devenu réfor-



Guillaume d'Orange par P. de Jode, mais retourné.

mateur (1522-1567), né à Mons ou à Bray : «... L'homme d'une quarantaine d'années, haut de stature, pâle de face, assez maigre, long visage, barbe tirant sur le roussart, aux épaules hautes et gros dos...» (15). Cette description ne correspond-elle pas à l'homme debout derrière les deux moines ?

Un homme, au centre, de trois-quarts, attire d'emblée l'attention : il trône non seulement le dos au prédicateur, mais en plus, il se fait lire l'avenir dans la main, un bohémien. Plusieurs auteurs, dont Grossmann, insistent, à juste titre, sur le fait qu'il s'agit d'un portrait... dont l'identité, pour moi, ne fait aucun doute : Guillaume d'Orange en personne ! En effet, la ressem-

blance avec la gravure, retournée, de Guillaume d'Orange, par P. de Jode (16) est non seulement frappante, mais aussi indéniable.

Du coup, le tableau revêt une signification qui ne lui était pas reconnue jusqu'à présent : le Taciturne, vu sa place centrale, fait partie de l'assemblée, et prend donc visiblement parti pour les protestants. Ce fait n'a rien d'étonnant car même les agents commerciaux anglais, aux Pays-Bas, l'avaient remarqué : Throckmorton par exemple, écrivait, dès le 28 janvier 1562, à Cécil : (17) «Dans les Pays-Bas, ceux qui ont embrassé la Réforme sont nombreux; ceux qui sont disposés à les imiter, le sont bien davantage.

Le prince d'Orange et le comte d'Egmont inclinent vers les protestants. L'un est gagné par le comte Palatin dont il a épousé la soeur (Lamorale d'Egmont avait épousé Sabine de Bavière, la fille du comte palatin du Rhin, à Spreier, le 5 avril 1544); l'autre par sa femme, la fille de Maurice de Saxe. Communiquez ces renseignements à la reine» (18).

Le 25 août 1561 Guillaume d'Orange avait épousé Anne, la fille de cet Electeur luthérien. Bruegel ici également, a interprété judicieusement les pensées du prince d'Orange. Ce dernier semble se demander: "qu'est-ce qui m'attend?". De fait, quel est son avenir, à partir de cet été 1566, date de cette oeuvre?

Ce tableau devait avoir un impact sur les proches du peintre et sur ses contemporains, puisqu'il fut copié vingt-cinq fois: il fameux Taciturne ne figure pas sur toutes les copies. Van Puyvelde prétend que l'exécution du tableau identique de Milan (collection Vittorio Duca), aux dimensions inhabituelles (109,5 x 182,5) serait supérieur à celui de Budapest. Il est mentionné dans l'inventaire de la collection de 1400 peintures de Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas de 1646 à 1656, restées à la «garderobe» de la Cour de Bruxelles, jusqu'à son retour à Vienne en 1656 (19).

Guillaume d'Orange, dont la tête fut mise à prix (Philippe II avait promis 8 000 écus d'or et des titres de noblesse à celui qui réussissait à le débarrasser de lui), est également représenté par A. Th. Key (collection van Zuylen, Liège) (20).

Oui, comme le suggère Auner, reprenant les paroles de Van Mander, premier biographe de Bruegel, ce panneau pourrait être «l'oeuvre où la lumière éclate» («daer de waerheyt doorbreect») (Marijnissen, Bruegel, Fonds Mercator, Anvers, 1988, p. 305). Ce sujet a été traité par différents

auteurs, dont J. Patenier, Fr. Francken et Corneille Massys. Bruegel s'est probablement inspiré de l'oeuvre du Monogrammiste de Brunswick (autrefois attribué à Gassel) (21).

Pierre Bruegel le Jeune a repris le paysage du fond, ainsi que le château, dans «La Danse autour de l'arbre de Mai» (22) et dans «L'Eté avec le repas des moissonneurs» (23). Ce dernier inspiré de «La Moisson», autre tableau de son père (New-York, The Metropolitan Museum of Art). Mais de quel château s'agit-il? Celui de Dillenburg, de Nuremberg, de Nassau ou le château d'Orange (Vaucluse, France) situé autrefois sur la colline Saint-Eutrope, que Louis XIV fit raser en 1673?

Quelle lectrice ou lecteur, preuve à l'appui, me le dira?

Oui, 423 ans après sa mort «Bruegel n'a pas fini de nous étonner» (24).

Notes

- (1) Louis Paul Boon, *Het Geuzenboek*, page 284: «Tevelen onder hunne broeders (calvinisten) waren de oren afgesneden».
- Sur le pilori qui figure sur *Les Proverbes Flamands* nous voyons deux oreilles et une main clouées sur les montants.
- Nous rappelons, que l'anabaptisme prit naissance en Allemagne en 1525. On en attribue l'institution à Nicolas Storch et à Thomas Muncer, disciples de Luther. Une des erreurs de cette secte d'hérétiques consistait à soutenir la nécessité de réitérer le baptême chez les adultes à qui ce sacrement avait été déjà conféré en bas âge. On les a quelquefois nommés *Rebaptisants* (dans *Bescherelle Aîné, Dictionnaire National*, 1869 page 164).
- (2) Un chapeau identique est visible également sur *Le Dénombrement de Bethléem*, sur *La Fenaïson* et sur *Le Portement de Croix*.
- (3) Yves Cazaux, *Guillaume le Taciturne*, Fonds Mercator, Anvers 1973 page 190.
- (4) Placard du 25 septembre 1550 contre les sectes. Recueil des ordonnances de Belgique, deuxième série, n° 56 page 106.
- (5) Vermiers, Bonenfant et Quicke, *Lectures historiques*, Histoire de Belgique, tome II, 1936, page 99, n° 66.
- (6) *Chronique de la Belgique*, Editions Chronique, RTL, 1987, page 345.
- (7) Par une lettre du 31 juillet 1566, Philippe II avait autorisé la gouvernante à abolir l'Inquisition et à modérer l'application des placards. Ces conces-

sions étaient apparentes. Par-devant notaire, le roi avait juré secrètement de ne pas en tenir compte et de punir les fauteurs de troubles. (Fr. van Kalken, *Histoire de Belgique*, 3e édition, Office de Publicité, 1931, page 250 note 2).

(7) Mgr Namèche, *Le règne de Philippe II et la lutte religieuse dans les Pays-Bas au XVIe siècle*, tome II, Louvain 1885, p. 142.

(8) Rob. van Roosbroeck, *De Kroniek van Godevaert van Haecht*, De Sikkel, Antwerpen MCMXXIX page 106.

(9) Bruegel lui a consacré un dessin: *Le Doyen de Renaix*.

(10) Prof. Halkin, *La Réforme en Belgique*, page 58.

(11) Grauwels, parfois appelé Gruwels, Groels ou Spelleken, fit exécuter plus de 3.000 personnes. Voir Rob. Van den Haute, *Une âme damnée du duc d'Albe*, dans *Folklore Brabançon*, n° 162 page 167. Ce numéro peut être obtenu à la Province de Brabant, Service de Recherches Historiques et Folkloriques, rue Marché-aux-Herbes, 61 à 1000 Bruxelles (jusqu'à épuisement du stock).

(12) *Mémoires Anonymes*, tome I page 28.

(13) J. Stengers, *Bruxelles, croissance d'une capitale*, Fonds Mercator, 1979, page 101 et 4).

(14) R-H Marijnissen, *Bruegel*, Fonds Mercator, 1988, page 305.

(15) Rob. Collinet, *La Réformation en Belgique au XVIe siècle*, Edition de la Librairie des Eclaireurs Unionistes, Bruxelles IV, 1958 page 75.

(16) Dr Rob. van Roosbroeck, *Wilem van Oranje*, Kruseman's Uitgeversmaatschappij BV Den Haag, 1976.

(17) Cecil (William), lord Burghley, Homme politique anglais, né à Bourne (cté de Lincoln) en 1520, décédé à Londres en 1598. Secrétaire d'Etat sous Elisabeth, dont il resta le principal conseiller. Partisan de la modération, il affermit l'Eglise anglicane tout en réprochant les persécutions; il contribua à la chute et à la mort de Marie Stuart.

(18) *Collection Chroniques Belges inédites*, Tome III, Introduction XIII.

(19) Dr Marcel De Mayer - Albrecht en Isabelle en de Schilderkunst. *Bijdrage tot de geschiedenis van de XVIIde eeuwse schilderkunst in de Zuidelijke Nederlanden*, 1955.

Doc. 263 page 423 n° 117 B 8b: «Een predicatie van St-Jan, van den Ouden Breughel», hooch 4 7/12, breed 7 2/11.

Ce tableau est donc plus grand que ceux de la série des Mois qui mesurent, d'après le document 275 numéros 15 à 20: hoog vier voet en half (4,5 pieds), breed sesse voeten (6 pieds).

(23) Philippe a promis 8 000 écus d'or et des titres de noblesse à celui qui réussissait à le débarrasser de Guillaume d'Orange.

(20) reproduit dans *Le Siècle de Bruegel*, 1963, n° 142, illustration 237.

(21) voir *Le Siècle de Bruegel*, 1963, n° 103, illustration 114.

(22) Amsterdam, collection Dr H. Wetzlar.

(23) Marlier, P. *Bruegel le Jeune* (édition posthume mise au point et annotée par J. Folie) Bruxelles 1969, page 230 ou Marijnissen, o.c. page 305.

(24) Voir l'article de l'auteur, *Bruegel et le Payottenland*, *Brabant Tourisme*, juin 1990, page 21 à 44.

Ce numéro est disponible à la Fédération Touristique de la Province de Brabant, rue Marché-aux-Herbes, 61 au prix de 150 F (jusqu'à épuisement du stock).

A la porte des Hautes Ardennes luxembourgeoises La rivière Ourthe... La cité de Hotton... Le moulin Faber...

par Dominique DETREVES

Tour à tour majestueuse et ondulante, verte, grise couleur de roche, limpide et transparente, impétueuse, cascadeuse, sauteuse, peuplée d'innombrables galets caressés et dénudés lors de grosses sécheresses, l'Ourthe, fille de Wallonie, se fait encore toute romantique, parée des larges rubans verts, sertis de perles blanches que sont ces minuscules renoncules d'eau, appelées «sanctres» en langage rustique!

Elle joue, s'amuse à éclabousser, sous le soleil, des jets de diamants aux couleurs de l'arc-en-ciel, barbote sous les bruyants ombrages des saules, des bouleaux, des aulnes feuillus, clapote encore entre les

roseaux ou les hautes et folles graminées, refuge privilégié des libellules...

Agressée par les bruits de la modernité, qui étouffent ses murures, ses chansons et encore le grésillement des petits grillons, hôtes assidus des trèfles et des pissenlits qui embellissent son passage, elle s'éclipse, pirouette, fait la nique, se profile dans les sous-bois et s'y dissimule pour retrouver, enfin rassérénée, la lumière qui l'argente, le soleil qui la dore.

Capricieuse, elle disparaît encore, complice des farfadets, lutins et nutons, tapis dans les failles noires et mystérieuses de roches profondes et sauvages, pour entretenir toujours les belles légendes du pays.

celles qui font sourire, celles aussi qui font peur, et qui se racontent... et ne s'oublent pas...

Glacée à mort, elle boude et reste longtemps figée, aux jours de rudes hivers...

Tentatrice et prometteuse de bonne pêche, elle se joue... de tous les appâts, mais sait tout de même livrer quelques jolies proies...

Elle «ridelle» sous les ricochets que comptent les gosses de l'été et, généreuse, accueille tritons, naïades, kayaks, canoës ou pédalos...

Mais, pour parvenir à l'apprivoiser, il faut bien la connaître et bien l'aimer!

Sinueuse à souhait, elle imprime à tous les paysages qu'elle traverse - plaines, vallées ou reliefs escarpés - une intensité de toute grande beauté.

A Hotton, fière et coquette localité de la province de Luxembourg, elle est tout cela, cette belle...

Mais encore se fait-elle, là, particulièrement charmeuse, emprunte des airs de princesse languissante, s'étale dans son large sofa d'émeraude, se pavane et, précieuse, prend tout le temps nécessaire pour se glisser sous l'élégant pont de pierre.

Frappant contraste s'il en est, avec l'exubérance de l'endroit, car... si l'on n'y danse, sur ce pont... qui n'est pas celui d'Avignon, on y passe et repasse, on s'y adonne au



L'Ourthe fleurie (Photo: Josy Hardenne)

L'île de l'Honneux, le kiosque et l'Ourthe joyeuse. (document fourni par l'auteur)

famiente, on y rêve.

Les flonflons et les danses se réservent, pour leur part, une des berges herbeuses, à l'extrémité de l'île de l'Honneux, - là où, depuis bientôt 55 ans, le kiosque surmonté de la lyre, requinqué en 1983, accueille la Fanfare royale, une phalange qui arbore 140 ans d'âge, et les nombreux adeptes de joyeuse musique, sans omettre de festoyantes ripailles sous les lampions et avec la lune et les étoiles comme célestes témoins !

A chaque méandre, elle raconte une histoire nouvelle. Et c'est sur un parcours de dix kilomètres qu'elle sillonne la commune et confère à toute cette vallée, que surplombent rochers abrupts et collines boisées ou fleuries, un caractère pittoresque des plus attrayants.

En a-t-elle vu et en verra-t-elle encore s'effiloche dans le temps, des années roses, des années grises, des années noires... jusqu'à la consommation des siècles...

Ce coin de l'Ourthe : un paradis pour les pêcheurs et... la truite, un des fleurons de la gastronomie locale. (carte postale fournie par l'auteur)



Une commune privilégiée

De mémoire d'homme, Hotton-sur-Ourthe est - c'est incontestable - une commune à vocation éminemment touristique.

Il n'est qu'à prendre son bâton de pèlerin et à suivre, une fleur aux lèvres et l'âme en fête, la route de Bourdon, celles encore de Deulin, Fronville, Hampteau, Marenne, Melreux, Menil-Favay, Monteuville, Ny, Werpim, pour en être fichtrement convaincu.

Des écrits retrouvés, datant de 1187, indiquent déjà, à l'époque, le

toponyme de «Hottine». En 1265, «Hottoin» est mentionné puis, apparaît «Hotton».

Bien sûr, son histoire est davantage lointaine et l'on imagine sans peine les massifs forestiers de la vallée de l'Ourthe, ses cavernes naturelles aisément accessibles, ses surplombs bien exposés, être autant de ressources pour l'homme de la pré-histoire...

Lors des conquêtes de Jules César, en 58 avant Jésus-Christ, les Romains construisent un camp fortifié sur une élévation de terrain que l'on connaît à présent sous le vocable de «Ti-Château», là même où les Gaulois - déductions faites à la suite de recherches archéologiques - avaient déjà établi un oppidum.

D'abord refuge néolithique, avec ossuaire, puis place fortifiée contre les Francs, ce lieu-dit est situé à 700 mètres du centre de Hotton et se trouve classé par la Commission royale des Monuments et des Sites. Soit dit en passant, on découvre, de cette hauteur, une vue incomparable sur le val de l'Isabelle, la vallée de l'Ourthe et la plaine de Famenne, jusqu'aux horizons lointains du Condroz.

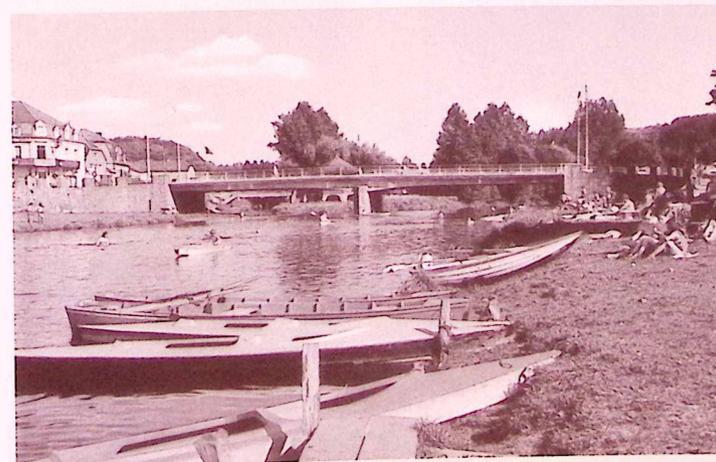
Hotton figurait sur l'itinéraire de la chaussée romaine qui reliait Arlon à Tongres.

Une vision propice au rêve : l'Ourthe dans la pénombre campagnarde. (Photo Vincent Raes)

Des noms typiques de la région, tel que «Héblon» - que le château de Hampteau perpétue - sont significatifs d'endroits chargés d'Histoire. Là, en effet, fut érigée une villa romaine dont les vestiges ont été découverts sur une colline toute proche.

«La grotte de la porte d'Aïve», c'est-à-dire «porte élevée», se situe à 50 mètres au-dessus du niveau du ruisseau «L'Isabelle» et offre cette particularité de s'ouvrir perpendiculairement aux bancs rocheux verticaux. Ainsi aurait-elle servi, à l'époque néolithique, de lieu pour l'inhumation des morts. Et, en décembre 1944, un important poste de commandement allemand y trouvait refuge. Ce qui fait penser aux catacombes de Paris qui, elles aussi, durant la dernière guerre, abritèrent le quartier général de la Résistance et ce, au nez et à la barbe des occupants nazis !

Au XVI^e siècle, Hotton est, avec Marcourt et Dochamps, une des trois seigneuries qui composent le comté de Montaigu. Son ancienne Cour de Justice date de 1535.



Rançonnée et ruinée par les rapines et dévastations d'une armée de 32.000... Croates, Polonais et Hongrois, la région connaît vers 1635 des années de malheurs, mais la fin du siècle voit resurgir une certaine aisance.

La seigneurie est rattachée à la branche des Montaigu de Rochefort vers 1750, puis devient baronnie sous le régime autrichien.

C'est à cette époque, sous Marie-Thérèse, qu'un nouveau et superbe pont de pierre, à sept arches, enjambe l'Ourthe.

Les régimes français et hollandais entraînent d'autres changements encore, cependant qu'à la Révolu-

tion de 1830, qui libère enfin le pays des tutelles étrangères, Hotton est rattachée à l'arrondissement de Marche (-en-Famenne) et fait définitivement partie de la province de Luxembourg.

L'évolution rapide de techniques «nouvelles» - lignes de chemin de fer et vicinales - marque une étape essentielle dans la vie hottonnaise. Avec elle se multiplient des atouts qui lui permettent de s'insérer davantage dans son rôle de station de villégiature privilégiée.

Un saut dans l'Histoire contemporaine conduit à l'automne et à l'hiver 1944, lorsque la petite cité, guère épargnée, est le théâtre de combats décisifs. En septembre d'abord, lorsque les troupes libératrices viennent à bout - du moins le croyait-on - de la résistance allemande. Puis en décembre de la même année, lors du retour offensif de l'ennemi, qui tente de s'emparer du pont et de le franchir, point stratégique s'il en est. Il en est heureusement refoulé et, à la Noël, est écrasé par l'artillerie alliée lors d'une ultime bataille de chars.

Les destructions sont importantes. La population locale déplore plusieurs victimes et les Britanniques, tombés au champ d'honneur, trouveront le repos en terre libérée: un cimetière, aménagé sur les hauteurs, loin du tumulte urbain, abrite quelque 650 tombes de militaires anglais ou ressortissants du Commonwealth.

Hotton reprend les rênes, courageusement.

Le pont sera reconstruit en 1953. On peut y admirer un très beau calvaire, conçu par L. Wéry et réalisé par les ferronniers d'art Georis, et, à quelques pas de là, une plaque

La plage verte, près du pont. (carte postale fournie par l'auteur)

commémorative rappelle les combats sanglants de l'hiver 1944-'45. Et, dès 1960, l'église paroissiale, incendiée seize ans plus tôt, se dresse à nouveau au cœur de la cité.

C'est un très bel édifice, construit en moellons de calcaire équarris; sa tour trapue accentue l'élégance du clocher effilé. Un très beau coq-girouette de cuivre martelé - création de l'Ecole d'Art de Maredsous - l'a fièrement dominé jusqu'en 1985, n'ayant pu, bien malheureuse cible, résister plus longtemps à la grêle de... plombs de carabines pour le moins inconscientes qui lui avaient été décochés.

Moins gracieux, un «coquelet» y a aujourd'hui pris place, car... a-t-on jamais vu clocher sans coq ?

Très sobres et dans la ligne moderne de l'édifice, les quatorze stations d'un «Chemin de Croix», oeuvre d'un sculpteur local, Luc Legros, sont apposées aux murs de pierres. Ce sont également les superbes orgues «Westenfelder», de la manufacture d'orgues grand-ducale de Lintgen, qui retiennent toute l'attention. Inaugurées en juin 1976, elles se composent de dix-neuf jeux. L'acoustique du sanctuaire étant parfaite, les concerts n'ont pas manqué de susciter l'intérêt et l'enthousiasme de nombreux mélomanes.



Une vue partielle de la très belle église, construite en pierres du pays. (Photo : Demelenne)

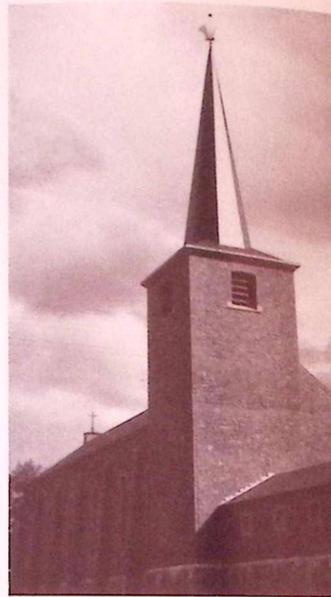
«Orgue et Culture», une association particulièrement dynamique s'est, à l'époque constituée. Elle s'est fixé, comme but premier, la promotion et la diffusion de la musique et, par extension, le développement, dans la région, d'un éventail étoffé d'activités artistiques et culturelles. Le rayonnement et la qualité de l'instrument le font apprécier bien au-delà des frontières et l'on n'est pas près d'oublier certains récitals prestigieux où les orgues étaient magnifiées par le jeu d'un Schoonbroodt ou d'un Focroule, cependant que de jeunes artistes, frais émoulus de conservatoires, sont invités à se produire, - une des raisons d'être d'«Orgue et Culture» étant également de promouvoir de jeunes talents.

Et bien d'autres artistes, de disciplines diverses, venus d'ici et d'ailleurs, agrémentent des programmes musicaux, toujours de très haute tenue.

Des merveilles souterraines

Des bâtiments se reconstruisent.

Le cimetière britannique, un endroit de recueillement. (carte postale fournie par l'auteur)



Pour d'autres, on répare les dégâts car, tout de même, de robustes maisons anciennes, bâties comme... du roc, en pierres du pays, ont heureusement résisté aux affres de la destruction.

Située dans la zone calcaire, à la limite précise de l'Ardenne et de la Famenne, Hotton-sur-Ourthe est née, pourrait-on dire, sous le signe de la pierre, qui y a été de tout temps exploitée.

Des fermes séculaires, jadis seigneuriales, de belles maisons traditionnelles, des moulins en sont autant de témoins de choix.

Mais, avant de détailler précisément le dernier de ces moulins, vieux de plus de 250 ans, se profile une vision de... réel conte de fée. Résultat surprenant de la découverte, fin novembre 1958, par quatre spéléologues bruxellois, dans les roches de la rive gauche de l'Ourthe, de grottes d'une exceptionnelle beauté... Un véritable éblouissement !

Ouvertes au public en 1962, leurs concrétions - stalactites et stalagmites dont les tonalités naturelles vont du blanc au rouge vif, en passant

par une infinité d'ocres et de roses-rouges, depuis lors, l'objet d'une admiration unanime, pour les formes ciselées, depuis des millénaires, par une nature patiente et divinement artiste : parois en creux ou en ressaut, balcons et stalles, tuyaux d'orgues tellement diversifiés, auxquels s'incruste un foisonnement de formes, de «sculptures», que l'imagination des visiteurs peut concrétiser à loisir, en pensée, selon les états d'âme.

La splendeur de ce décor grandiose des voûtes et des parois - le plus

impressionnant d'Europe, se prête-t-on à dire - se reflète dans les «gours», ces minuscules lacs à fond de calcite, qui retiennent une eau des plus cristallines.

Mais le plaisir ne se termine pas là car, sans l'apercevoir, on devine, au loin, une cascade souterraine qui, bondissant d'une paroi rocheuse sur l'autre, psalmodie sans fin et enchante les visiteurs qui, décidément, ne peuvent réaliser qu'ils sont «terrés» à 35 mètres sous le niveau du sol.

Sortir de ce... paradis «sous-terres-

tre, ne serait-ce pas plutôt l'amorce d'un rien de tristesse ?

Il est vrai que le temps des rêves et des bonheurs est toujours fort bref... Et le spectacle édenique qu'offrent ces «Grottes des Mille et Une Nuits» (c'est leur dénomination officielle), est un parfait bonheur.

Des équipes de spéléologues poursuivent l'exploration de ces... roches truffées de grottes. Avec persévérance, avec passion... Que de richesses naturelles vont peut-être s'y révéler encore ! O prolifique nature !...

Troglodytes, alpinistes ? La renommée de Hotton-sur-Ourthe attire et captive les uns et les autres...

Et nombreux sont les alpinistes, chevronnés et amateurs, qui s'essayent régulièrement aux roches, tels ceux de Renissart, en bordure même de l'Ourthe, qui comportent plus d'une centaine de pistes d'escalades.

Une autre particularité est encore le «Trou Fré Djame», tunnel creusé dans le roc à l'époque diluvienne par les flots agressifs d'une rivière souterraine.

L'histoire rapporte qu'un ermite, le frère Guillaume Giot, s'y serait réfugié et y aurait fini ses jours vers 1785.

Quant à nous... la préférence va aux «nutons», que l'on imagine toujours joyeux, serviables, secrets et surtout malicieux...

Les moulins de nos grands-parents

Héritiers muets d'un passé riche en activités artisanales multiples, dont la plupart ont aujourd'hui sombré dans l'oubli, de vieux moulins à eau continuent à baliser le cours des



Les superbes orgues «Westenfelder». (Photo : Demelenne)

La salle de l'Echiquier, dans les «Grottes des Mille et Une Nuits».
(carte postale fournie par l'auteur)

rivières d'Ardenne et... d'ailleurs. Victime du progrès et de ses techniques nouvelles introduites peu à peu dans un mode de vie coutumier, leur silhouette trapue témoigne toujours d'une époque, d'ailleurs pas si lointaine, où la meunerie occupait précisément une place de choix dans la vie quotidienne.

Mais les pages se tournent et l'électricité a relégué... aussi, l'énergie hydraulique.

L'industrialisation s'affirmant, c'est le tic-tac si caractéristique des moulins d'antan qui s'est évanoui. Quelques-uns ont pourtant échappé à la ruine, à l'abandon, à une reconversion en résidence de campagne. Ils se plaisent à rouvrir leur lourde porte et à révéler de la sorte, aux générations présentes, leur histoire, leurs secrets, leur labeur et le bonheur si simple qui les habitait.

Bâtisses carrées, d'une évidente robustesse, érigées le plus souvent en pierres du pays, les moulins - à eau ou à vent - ont bien des fois, inspiré le poète.

Qui ne se souvient, particulièrement, des «Lettres de mon moulin»,



écrites par Alphonse Daudet et que, par son talent, sa verve, son accent inimitable, fleurant bon les herbes de Provence, Fernandel a ancrées dans toutes les mémoires ?

Et l'image du meunier, blanchi de pied en cap par des nuages de farine fraîchement moulue, et le parfum du bois, de l'eau de la rivière, des sacs de jute, du blé écrasé, du son, le tout, entremêlé, n'est pas près de s'estomper dans les souvenirs...

Les décennies, les siècles même n'ont rien modifié de tout l'ensemble, non plus que l'aspect extérieur du beau «moulin Faber» de Hotton, classé, en 1948, par la Commis-

sion royale des Monuments et des Sites, et qui a tourné à plein régime jusqu'aux années '60.

Trente années de silence, trente années perdues... ne serait-ce que pour le charme, le romantisme qui en émanent et le respect pour les métiers d'antan, car il a toujours tenu un rôle primordial dans la vie hottonnaise.

En effet, la cité étant seigneurie à forte densité de population, il se devait qu'existât là un moulin, la meunerie étant, dans ces régions, une industrie absolument indispensable, et dès lors très répandue.

Les habitants étaient tenus de faire moudre leur grain au moulin de leur seigneurie, moyennant perception par celle-ci d'une redevance ou... droit de mouture, proportionnelle à la quantité de grain moulu.

Des étrangers à la région seraient-ils venus présenter leurs céréales, une amende voire la confiscation des chevaux, chariot ou grain pouvaient leur être infligées.

Ce moulin «Faber», du nom d'une ancienne famille du coin (et signifiant étymologiquement «artisan»),

L'entrée du moulin Faber et, à gauche, les arbres qui, par temps très ensoleillé, procurent l'ombre voulue à la roue de bois.
(Photo : Vincent Raes)



date de 1729. Il a été construit en bordure d'un bief creusé par les habitants.

Long de mille mètres, ce bras artificiel de l'Ourthe, qu'il rejoint près du kiosque, dessine ainsi, avec le cours naturel de la rivière, une petite île - l'île de l'Honneux -, ceinturée de peupliers géants et bien jolie à découvrir, au cœur même de la localité.

L'ensemble est d'autant plus esthétique qu'aux abords mêmes du moulin, des massifs d'iris sauvages, de soucis et d'autres fleurs des champs agrémentent tout naturellement l'endroit.

Le bief sert à élever le niveau de l'eau et la chute ainsi créée alimente par le bas la grande roue à aubes. En fait, le moulin est équipé de deux roues de quatre mètres de diamètre, l'une, en fer, actionnée pour la

mouture réservée aux animaux, l'autre, en bois, pour le grain, les «belles farines».

Cette dernière, plus fragile - le bois est matière vivante - est protégée des ardeurs du soleil, qui pourrait dessécher et craqueler ses palettes, par l'ombre que lui prodigue un bouquet d'aunes géants.

Le meunier actionne les roues, en levant, par l'intérieur, les vannes du «réservoir» d'eau. La puissance de l'eau les fait tourner plus ou moins vite, selon l'importance de l'ouverture.

Un «sous-bief», qui rejoint l'Ourthe avant le pont, est destiné à recevoir le trop-plein d'eau en saison hivernale.

Et, tout proche des roues, on distingue une espèce de gros râtelier de bois, appelé à retenir feuilles, branchages et autres débris, entraînés

par le courant, qui risqueraient de s'encastrer dans les palettes et d'y provoquer des dégâts.

Lucien Faber, le dernier propriétaire, avait exprimé le souhait de voir son moulin, après tant d'années de labeur et de services rendus, passer dans le domaine public et pouvoir être visité. Ce fut chose faite.

Ainsi donc, l'on voit revivre depuis, chaque après-midi des mois de juillet et d'août, ce bon vieux moulin, superbe, dans son cadre naturel.

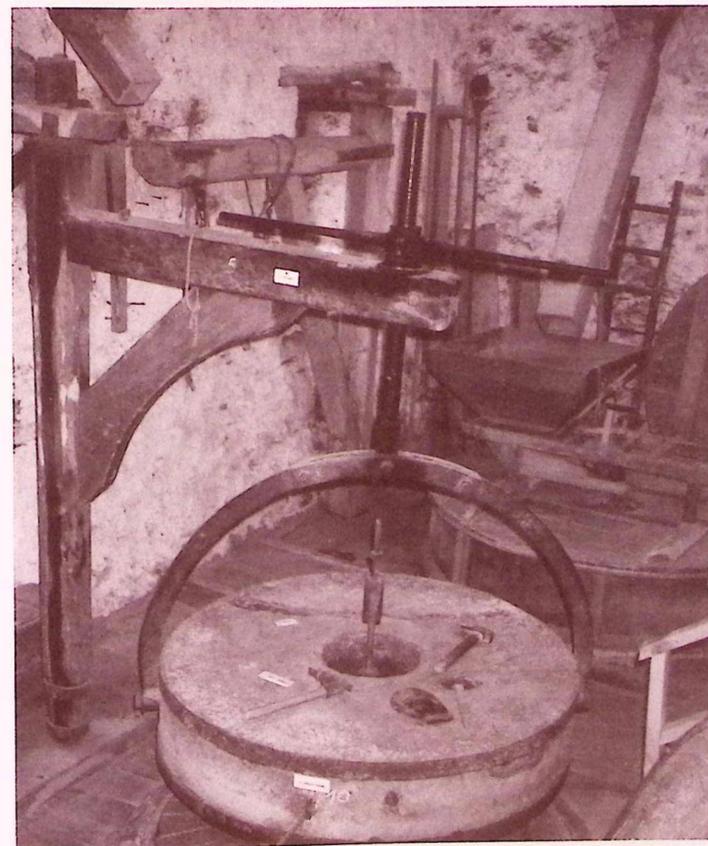
Les quatre niveaux de la bâtisse sont accessibles : la machinerie, les tournants (les paires de meules), la bluterie et le grenier.

Tout est resté fidèlement en place, mais il est vrai qu'après ce long sommeil, certaines pièces du matériel paraissent quelque peu désuètes. Ce qui n'empêche nullement d'admirer toutes les astuces, fruit d'un solide bon sens, aptes à faciliter la besogne, en vue d'obtenir une qualité de mouture parfaite, sans perte ni de temps ni de marchandise.

Tel, par exemple, ce système de poulies qui permet de monter, du rez-de-chaussée jusqu'aux étages, les sacs débordant de grains, d'un poids de cent kilos... Ou encore cette clochette, qui se met à vibrer, avertissant le meunier que le moment est venu de réalimenter la trémie en grains.

Il y a encore l'aimant, suspendu au-dessus de l'auget, afin de retenir, au passage du grain, les petites pièces de métal, clous ou autres... Et les «chasse-farine», petits balais composés de brindilles, attachés à la meule supérieure pour ramener vers les orifices de sortie, la farine qui,

Une partie du deuxième étage où se trouvent les meules. La meule supérieure tourne : elle est dite «tourante» ou «courante»; la meule inférieure reste immobile : c'est la roue «dormante» ou «gisante».
(Photo : Demellenne)



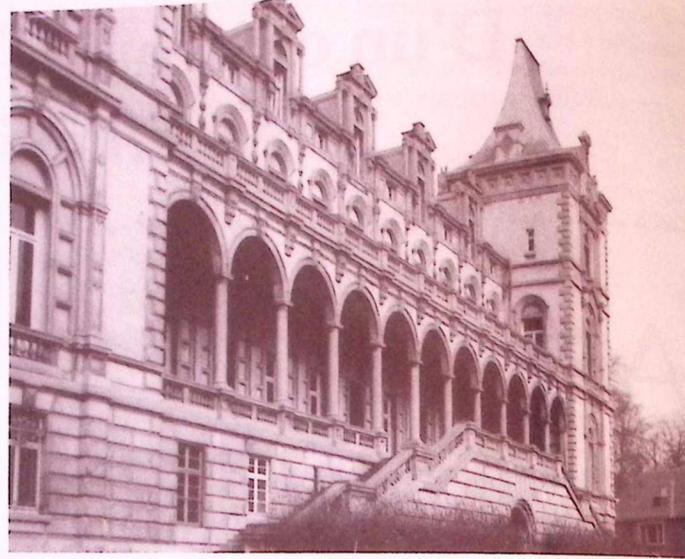
De grandes lucarnes, un large perron, une galerie de onze arcades en plein cintre... voilà autant d'éléments qui en font une résidence peu ordinaire (photo: G. de Sutter).

Société Générale. Pour le remerciement, Léopold Ier l'anoblit en 1836. Ferdinand de Meeûs réussit alors à concentrer sur sa personne un pouvoir immense à la direction de la Société Générale. Et notre banquier d'écrire en 1844 : «L'établissement de la Société Générale a marché depuis que Meeûs est à sa tête comme si une seule volonté personnelle dirigeait ses actions et ses destinées».

Quoi qu'il en soit, on estime qu'une quarantaine de personnes détenaient à l'époque l'immense empire de la Générale. Soit en fait l'essentiel de l'industrie belge.

Autre indice de sa puissance, Ferdinand de Meeûs et ses cinq fils paient suffisamment d'impôts pour être éligibles au Sénat. Six électeurs sur six, c'est là incontestablement la plus forte image qu'on puisse tracer de la puissance foncière au XIXe siècle.

L'entrée du domaine d'Argenteuil. (photo : G. de Sutter)



Un domaine de 785 ha en 1870

Très rapidement, après sa nomination au poste de Gouverneur, de Meeûs vint s'installer à Argenteuil. Les acquisitions de terrains débutèrent en 1832. Il faut savoir que la famille de Meeûs était déjà établie de longue date à Glabais et Ohain. Elle y possédait l'ancienne seigneurie de Schoonhovens et la ferme de Carloo (130 ha). Au lendemain de

l'Indépendance belge, Ferdinand de Meeûs acquit à Argenteuil environ 300 ha de la Forêt de Soignes (Triège du Ticton et du Coucou). On sait que la Révolution belge a déclenché la vente massive du capital foncier de la Société Générale pour financer l'industrialisation de la Belgique naissante. Un capital constitué notamment de la Forêt de Soignes. Plus de 6500 ha furent ainsi vendus à des particuliers de 1831 à 1836. Parmi ceux qui acquirent la forêt, il faut bien entendu citer le Gouverneur de la Société Générale, Ferdinand de Meeûs. Très rapidement, il fit défricher ses 300 ha et y construisit un premier château. Un château auquel il donna le nom d'Argenteuil, d'après la rivière d'Argent ou Argentine qui baigne le pied de la colline sur laquelle s'élève sa vaste demeure.

Petit à petit, il arrondit ses possessions à Argenteuil. En 1845, on le retrouve avec 392 ha. Ce qui en fait, selon nos investigations, le sixième propriétaire foncier en Brabant wallon. En 1870, la comtesse douairière de messire Ferdinand possédait en indivision pas moins de 785 ha de terres répartis sur les communes de La

Le château Tuck. C'est là que Léopold III et Lilian s'installèrent au lendemain du mariage du roi Baudouin. Un château - une gentilhommière plutôt - à ne pas confondre avec le château de Meeûs d'Argenteuil. (photo: M. Hombroeck)

Hulpe (226 ha), Ohain (435 ha) et Waterloo (124 ha). Avec 785 ha, la famille de Meeûs passe à la troisième place au hit parade des gros propriétaires fonciers du Brabant wallon (derrière Théodore Mosselman 1137 ha et le duc de Wellington 1083 ha).

Ferdinand de Meeûs à peine installé à Argenteuil, la Société Générale décida en 1832 de construire aux frais de la banque, la chaussée dite de Mont-Saint-Jean. (Waterloo Quatre Bras de Tervuren). Soit ce qu'on appela à l'époque la «Route de la Banque» (aujourd'hui le Ring Est). Elle fut percée à travers la forêt pour faciliter les transports de charbon des mines de Charleroi. Officiellement du moins, car comme par hasard la chaussée desservait très opportunément le château d'Argenteuil.

Un château dont on ne sait pas grand-chose, si ce n'est qu'il brûla en 1847. Un château avec pavillon, bibliothèque, salle de billard, chapelle, orangerie, remises, selleries, écuries... Selon le *Moniteur Belge*



des 12 et 15 janvier 1847, «le château était garni d'un grand nombre d'objets d'art de meubles magnifiques qui ont tous été détruits». Après l'incendie de son château d'Argenteuil en 1847, de Meeûs fit appel au célèbre architecte Cluysenaer (1811-1880). Ce dernier qui avait déjà à son actif le château de Vieusart et les façades des Galeries Saint-Hubert à Bruxelles, reconstruisit de 1856 à 1858 un nouveau château. Un château où la pierre bleue de Feluy s'allie avec la pierre blanche des carrières voisines. Les frères Jacquet, qui fabriquaient des briques sur le terri-

toire d'Ohain, fournirent un million et demi de briques pour Argenteuil (selon Hadelein de Meeûs). De grandes lucarnes, un large perron, une galerie de onze arcades en plein cintre, voilà autant d'éléments qui firent du château une résidence peu ordinaire. En ce qui concerne l'intérieur du castel, on note un escalier d'honneur en marbre blanc, une chapelle, un grand salon et une salle à manger, dont les dimensions dépassent 100 m². Et Tarlier et Wauters d'ajouter en 1865 : «Autour d'Argenteuil sont groupés une vaste ferme dont le comte (NDLR le fils du comte Ferdinand en fait) dirige lui-même l'exploitation, une église et deux couvents».

L'Eglise de fer : une attraction touristique

Il s'agit ici bien entendu de la célèbre église de fer d'Argenteuil (1850 - 1942). Située à 1000 mètres du château, au bord de la route de Louvain, près des hameaux de Gaillemarde et de Ransbèche. Une église dont la tour s'élevait à 54 mètres et qu'on apercevait par beau

La Chapelle musicale Reine Elisabeth. Elle fut érigée avec les deniers du comte de Launoit (photo : G. de Sutter).



temps à plus de 10 km. Dans les années trente, l'église de fer constituait même une espèce d'attraction touristique. Et on venait la voir de loin. Il faut dire que forte de 900 tonnes de fer et de fonte et de 15.000 kg de boulons, elle avait de quoi impressionner. Yves de Meeûs a retracé toute l'histoire de Notre-Dame d'Argenteuil dans le bulletin trimestriel de la famille (1977). Rappelons-en les grandes lignes. L'église était unique. Elle était pour tout dire un essai pour tenter de substituer la fonte de fer à la pierre de taille. Ainsi l'avait imaginé

Ferdinand de Meeûs. Mais ironie de l'histoire, il ne la verra jamais étant décédé en 1861. Et pour cause, l'église de fer ne sera terminée qu'en... 1862. L'aventure avait duré 2500 jours.

Mais en fait, l'aventure commençait seulement. Très rapidement, on s'aperçut que les variations de température faisaient travailler l'édifice. Torride en été, glaciale en hiver - l'eau des burettes gelait ! - l'église fut bientôt la proie de la rouille. Les trous devenant de plus en plus nombreux et de plus en plus grands, l'édifice constituait un véri-



table danger pour les fidèles. On n'osait même plus sonner les cloches, tant la tour était fragile. En pleine guerre, il fallut choisir : abattre ou rénover. Le 22 juillet 1942, la tour fut dynamitée à mi-hauteur. Notre-Dame d'Argenteuil n'aura donc même pas vécu un siècle. On reconstruisit alors une autre église. Bien moins jolie, il est vrai. Seul témoin de cette histoire mouvementée, subsiste le caveau de la famille des Meeûs d'Argenteuil. Il se trouve dans les fondations de l'actuelle église. C'est l'un des plus grands caveaux familiaux de Belgique (20 x 20 mètres). Et pour cause, il contient une centaine de places.

La dernière chatelaine

À la mort de la douairière de Messire Ferdinand en 1874, le domaine fut dévolu afin de ne pas être morcelé à leur dixième enfant : Mademoiselle Henriette. Elle hérita non seulement du château et du parc, mais encore des terres jouxtant les murs du domaine, y compris l'autre versant de l'Argentine, de l'Église de fer et des couvents adjacents.

Henriette, morte jeune fille et donc sans descendant, légua en 1906 sa part d'héritage au comte Louis de Meeûs (1857-1924). À son décès, Louis de Meeûs fit don à son épouse de l'usufruit de la moitié de ses biens et à son fils Ludovic du Domaine d'Argenteuil. C'est donc la veuve Louis de Meeûs, née Martini, qui allait être la dernière châtelaine d'Argenteuil.

Et de fait, en 1929 les descendants de Louis de Meeûs se débarrassèrent d'une partie du domaine. Ils vendirent 240 ha sur Ohain (dont 165 boisés) à une société immobilière dénommée : «S.A. Domaine d'Argenteuil».

La drève d'Argenteuil (photo F.T.B.).

La drève d'Argenteuil et l'Institut Technique de l'Etat (photo F.T.B.).

Ainsi prenait fin pour la famille de Meeûs l'aventure du domaine d'Argenteuil. Elle avait duré presque un siècle. À la mort du patriarche en 1861, les héritiers parvinrent à maintenir le domaine encore pendant 68 ans. Mais à partir de 1929, on allait assister au "triste démembrement" du domaine. En 1930, la S.A. Domaine d'Argenteuil vendit d'une part à l'ambassadeur américain Tuck 150 ha. Et d'autre part le château et 20 ha à l'Asbl Les Carmélites.

Des Carmélites qui le transformèrent en couvent. En 1937, le château fut acquis par la Compagnie mobilière et immobilière Liégeoise (Comil) représentée par le baron Paul de Launoit et Arsène de Launoit. Et c'est finalement la société Comil qui vendit en 1949 à l'Etat belge le château et 20 ha de terrain pour la somme de 12 millions. L'Etat y installa alors son Institut d'enseignement technique (Institut normal ménager de l'Etat). Aujourd'hui le château d'Argenteuil abrite l'ISTI et la

On aperçoit derrière le moulin, l'église de fer d'Argenteuil (photo F.T.B.).



Scandinavian School.

Domaine Royal

C'est en mars 1959, que le gouvernement décida d'offrir Argenteuil à Léopold III. Il ne pouvait continuer à vivre à Laeken puisque le roi Baudouin allait se marier bientôt. Le domaine royal, c'est d'abord le château Tuck. Il doit son nom à un riche diplomate américain, homme de confiance d'Herbert Hoover, qui le fit construire. L'ambassadeur Tuck avait acquis

en 1930 environ 150 ha du fameux domaine d'Argenteuil.

Après la Seconde Guerre, Tuck rentra aux Etats-Unis et vendit son domaine. Finalement, il aboutit en 1950 dans les mains de l'Etat belge. Le domaine royal d'Argenteuil se profilait.

Pourtant dans un premier temps, on le destina au prince Charles (le frère de Léopold III). Mais ce dernier n'en voulut point, préférant la mer ou la Suisse. Le château servit alors à recevoir les hôtes de marque. On y organisait même parfois aux chandelles des «ministres-parties». La dernière réception y fut d'ailleurs offerte par le ministre Gilson. La suite, on la connaît. On fit d'un bâtiment qui servait d'hôtel, une résidence privée. Il fallut pour cela plus de six mois de travaux, tant les murs érigés selon une technique importée d'Outre-Atlantique, étaient d'une épaisseur peu courante. Les caves par exemple ressemblaient à de véritables bunkers. De plus, la demeure, occupée uniquement à la bonne saison, n'avait qu'un chauffage d'appoint. Un chauffage fourni par des cheminées à bûches. Autant d'inconvénients auxquels il fallut remédier au plus vite pour y accueillir le couple royal.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, le château s'apparente fort à une gentilhommière style Louis XIV. Fumoir aux murs lambrissés, appartements privés meublés en Louis XVI et Napoléon III, parquet en carré et cheminées en marbre, escalier monumental, boudoir et salle de bains au sol couvert de marbre rose poli... la château est pourvu d'une quinzaine de chambres et de garages.

Il est meublé et décoré grâce à des tableaux et du mobilier provenant de Laeken. Le rez-de-chaussée renferme des pièces de collection qui appartiennent soit à la famille royale, soit à l'Etat. Il s'agit notamment de meubles précieux et de toiles.

Le château, le bloc administratif et le pavillon (sous-sol et étage compris) ont une superficie d'environ 90 ares. Le tout entouré de 2,2 ha de pelouses. Le reste du domaine étant essentiellement boisé (prolongation de la Forêt de Soignes).

Comme il s'agit d'un domaine de l'Etat, l'entretien du château et du parc incombe à l'administration des bâtiments (Travaux publics-Régie des bâtiments à Nivelles). Rien que la tonte des 2,2 ha de pelouses et l'entretien des bordures coûtent la somme de 2,5 millions par an. Sans parler de l'entretien du château, de ses dépendances et des bois.

Si, pour la poste, les poubelles et l'entretien des routes, le «domaine royal» est du ressort de la commune de Waterloo, pour la paroisse, il est de celui de Ransbèche (Ohain).

Depuis la fusion des communes, le domaine royal d'Argenteuil se trouve désormais entièrement sur la commune de Waterloo. Auparavant, les 143 ha de la propriété s'étendaient sur les communes d'Ohain (80%), de Waterloo (15%) et de La Hulpe (5%). Et d'ailleurs, il est amusant de remarquer que la princesse Lilian se trouve sur la liste des électeurs de Waterloo. Elles s'y trouve à la lettre «S» comme Son Altesse...

Le Berlaymont : du quartier Schuman à Argenteuil

Mais Argenteuil abrite aussi les religieuses du Berlaymont qui avaient depuis 1864 leur monastère-école rue de la Loi à Bruxelles (un terrain de 2 ha). Elles le vendirent après de longues tractations en mai 1960 à l'Etat. L'Etat était en effet désireux d'y installer le célèbre bâtiment européen : le Berlaymont. Quant aux religieuses, elles élurent domicile à Argenteuil dans un immeuble promptement mis en construction (1962-1963) sur un terrain de 12 ha vendu par le comte Ludovic de Meeûs (1892-1961).

Le comte Ludovic était le fils de Louis et de la dernière châtelaine d'Argenteuil Anna Martini. Son père Louis (†1924) lui légua à sa mort le domaine d'Argenteuil tel qu'il avait été donné par la comtesse Henriette, la fille du Gouverneur de la Société Générale. Pour la petite histoire, le comte Ludovic avait épousé la comtesse de Robiano qui fut dame d'honneur de la princesse Joséphine Charlotte et qui vient de décéder en son château de Braine-le-Château à l'âge de 95 ans.



De Launoit, le nouveau seigneur

De l'ancien domaine des comtes de Meeûs, ce sont finalement l'ambassadeur Tuck et le comte de Launoit qui en ont recueilli les meilleurs morceaux. Tuck 150 ha, tandis que la société Comil, à savoir le comte Paul de Launoit, en acquit le reste. Ce dernier décédé à l'âge de 79 ans en 1981 était un industriel célèbre qui fut notamment président de la Brufina, de la société Cockerill-Ougrée, d'Electrobel... et bien entendu du concours musical international Reine Elisabeth. C'est d'ailleurs avec ses deniers que fut érigée la chapelle Musicale sur un terrain de 3 ha.

En 1972, Comil SA (changement de dénomination en 1968) y possédait encore 130 ha. La famille de Launoit commença alors à s'en débarrasser pour sortir d'indivision au décès de Paul de Launoit en 1981. La famille vendit ainsi d'une part à un fermier la «Ferme modèle» (l'une des premières exploitations du pays à stabulation libre où toutes les activités sont pratiquement automatisées) et son moulin (le dernier moulin en bois subsistant en Brabant wallon). Et d'autre part, une vingtaine d'hectares à Jean de Séjournet de Ramegnies. Par ailleurs, Michel de Pret-Roose de Calesberg reprit l'ancienne maison du comte de Launoit et quelques hectares de terre.

Aujourd'hui la famille de Launoit n'est plus propriétaire que d'une quinzaine d'hectares sur le site. Ironie de l'histoire : les Meeûs d'Argenteuil n'y possèdent plus rien.

Le moulin d'Argenteuil est le dernier moulin en bois subsistant en Brabant wallon (photo : R. Caussin)

Le sculpteur Henri Lenaerts

par Judith MASSE

Une croyance très répandue est que la pratique des arts plastiques compense une incapacité de s'exprimer autrement de façon adéquate. Cela ne signifie pas que le peintre ou le sculpteur soit nécessairement muet, bègue ou d'une timidité malade, mais que son oeuvre communique de façon immédiate ce qui est souvent noyé dans un verbiage fastidieux. La sculpture rend notamment compte d'une vision personnelle de la réalité palpable et donne la possibilité de concrétiser l'abstrait en un raccourci saisissant, et ce dans une matière solide et durable.

En apparence c'est un métier

comme les autres, qui requiert l'apprentissage des techniques et un travail constant, sauf que la maîtrise, jamais vraiment acquise, doit chaque fois se reconquérir et que pour le sculpteur, chaque jour qui n'est pas consacré à la conception, la gestation ou l'exécution d'une oeuvre, est du temps perdu. C'est, en quelque sorte, une aliénation, mais qui a produit tant de beauté, que personne n'a jamais songé à la guérir...

A propos d'aliénation, certains auront peut-être remarqué la présence insolite à l'entrée de la section psychiatrique de l'hôpital Brugmann d'une sculpture intitulée *Méditation Yogique*. Elle re-

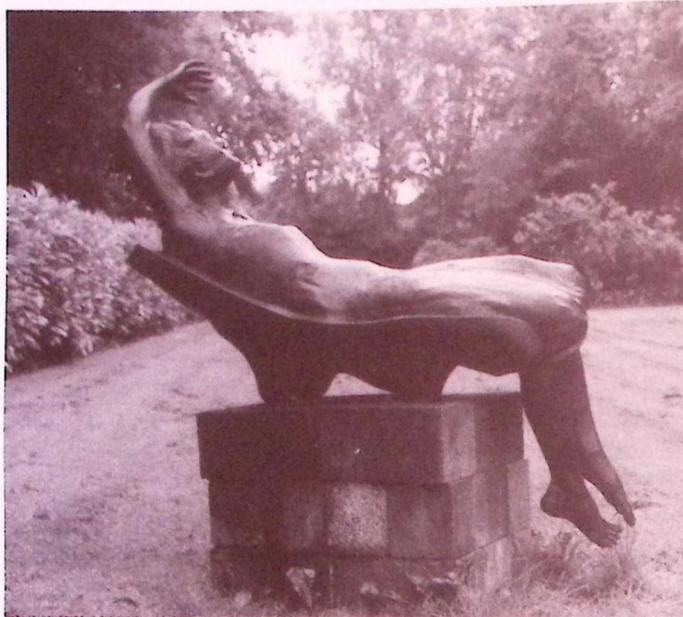
présente un yogi, ou ascète, en contemplation, ce qui est sa façon de réagir à la dualité de l'homme, tiraillé entre des forces opposées, l'esprit et la matière, le bien et le mal. La lutte entre ces contraires peut être si violente qu'elle déséquilibre les êtres fragiles ou trop sensibles, qui sombrent dans la folie. L'aspiration du yogi est de s'abstraire par l'ascèse des désirs et passions de l'individu et d'atteindre l'équilibre en élevant son âme. Cette sculpture ne pourrait être mieux placée; là où elle se trouve, elle remplit une fonction complémentaire aux traitements dispensés.

Comment ce yogi hindou est-il arrivé là ? Plutôt que de nous référer uniquement à la Divine Providence, citons son instrument, Henri Lenaerts, auteur de cette sculpture, né à Molenbeek en 1923, et qui après avoir été élève de l'Académie de Dessin et des Arts décoratifs de Molenbeek, puis de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, aurait pu, sans déchoir, prendre la succession du bouillant Rik Wouters, qu'il admirait tant, et dont la disparition précoce, à l'âge de trente-trois ans, nous a privés de toutes les créations potentielles qu'il recéléait encore en lui.

Henri Lenaerts préféra suivre sa propre voie qui, après de nom-

«Solitude» d'Henri Lenaerts. Vue de face. (photo fournie par l'auteur)





A l'entrée de l'hôpital des Enfants, «Joie de vivre» d'Henri Lenaerts.
(photo fournie par l'auteur)

sance, la croissance et la mort des dieux et des croyances de l'animisme primitif au panthéisme philosophique. Les premiers dieux des Veda furent des forces de la nature : le ciel, le soleil, la terre, le feu, la lumière, le vent, l'eau et le sexe. Par cette tournure d'esprit poétique à laquelle on doit tant de dieux, on personnifia ces différents éléments. Le ciel, par exemple, devint un père, Varuna; la terre devint une mère et la végétation fut, avec l'aide de la pluie, le fruit de leur union. Le brahmanisme (ou hindouisme) s'est formé à partir du vedisme. Peu à peu, la croyance en une pléthore de dieux n'est pas considérée incompatible avec celle en un Créateur unique, toutes ces divinités étant considérées en quelque sorte comme des manifestations de Brahma. Finalement, le Créateur ne fait qu'un avec la Création et toutes choses, toutes les formes de la vie sont une. «Comme les fleuves disparaissent dans la mer et perdent leur nom et leur forme, ainsi le sage, libéré du nom et de la forme, se fond dans la personne divine qui dépasse tout.» L'élément essentiel de la pensée vedique est que nous faisons partie d'un tout organisé régi par des lois de nécessité. La sagesse consiste «à connaître ces lois et à nous y conformer. Notre comportement doit toujours être correct envers les constituants de l'Univers qui sont les nôtres» (Henri Lenaerts).

Le culte chez les brahmanes est caractérisé par un ritualisme très complexe, reposant sur la prière accompagnée de gestes rituels, qui sont en quelque sorte le langage du corps, à comparer avec l'attitude du chrétien qui joint les

breux et lointains voyages à la recherche de lui-même, le conduisit en Inde, où il fit la rencontre de la pensée védique. Celle-ci trouva en lui un terrain propice parce qu'elle répondait aux questions fondamentales qu'il se posait en temps qu'homme et en tant qu'artiste. Et comme Henri Lenaerts ne fait pas les choses à moitié, il resta cinq ans en Inde et fut reçu Docteur en Philosophie Indienne à l'Université de Bénarès, après présentation d'une thèse se situant dans la pensée tantrique (la doctrine de la vie, la connaissance de soi), pour laquelle le Prix de la Meilleure Thèse lui fut attribué. Ce détail biographique révèle à lui seul que, par ses curiosités et sa volonté d'approfondir leur objet, Henri Lenaerts n'est pas un homme commun.

Si l'on écarte l'impression superficielle d'exotisme, partir en Inde, c'est un peu remonter à nos origines. D'abord à cause du sanscrit, qui était la langue sacrée des Indo-Aryens. Les Aryens, venus des bords de la mer Caspienne enva-

hèrent l'Inde vers 2000 avant Jésus-Christ pour y constituer pendant plus d'un millénaire la classe (caste) dominante. Le sanscrit est l'une des plus vieilles parmi les langues du groupe indo-européen, auquel appartient aussi celle que nous parlons nous-mêmes. La ressemblance qui existe par exemple dans les noms des nombres, des liens de parenté, entre le sanscrit, le grec, le latin, le français, l'anglais, etc... donne un étrange sentiment de rapprochement et de continuité à travers l'espace et le temps.

C'est en sanscrit qu'ont été composés les Veda. «Veda» signifie savoir. Un «Veda» est littéralement un livre de connaissance. Au pluriel, «Veda» est employé par les hindous pour désigner tout le patrimoine sacré des connaissances traditionnelles relatives à leurs origines (comme notre Bible). Le principal intérêt que présentent pour nous les Veda, c'est justement que nous voyons à travers ces vieux textes la religion se former et que nous suivons la nais-

mais et s'agenouille pour prier. Mais chez les hindous, les attitudes et gestes rituels sont nombreux et paraissent au profane former une sorte de gymnastique, alors que pour le yogi, ou ascète, chacun de ces gestes a une profonde signification spirituelle. Dans ces rites, toute une philosophie s'exprime en gestes et attitudes, de telle sorte que le corps et l'esprit ne font qu'un. On s'imagine l'attrait que de tels modèles doivent avoir pour un sculpteur. Le problème des rapports entre la forme et l'esprit ne se pose plus. Il devient évident.

Que ce soit dans ses sculptures représentant des yogi hindous ou celles sur des thèmes universels ou propres à notre civilisation occidentale, Henri Lenaerts est toujours resté attentif au langage du corps qui exprime mieux notre être que les paroles, ou que les

concepts les plus élaborés. A titre d'exemple, citons son oeuvre intitulée *Le Cri*. La statue originale montre un homme debout, tendu à l'extrême, dont la tête est rejetée en arrière, le regard dirigé vers les cieux. Son souci de perfection le poussant sans cesse à retravailler ses sculptures, Henri Lenaerts imagina une version alternative de cette oeuvre avec la tête droite. Cependant cette dernière solution le laissa insatisfait non seulement dans un contexte d'harmonie des volumes, mais parce que ce cri de l'homme en proie à un désespoir profond, ne s'adresse pas horizontalement à ses semblables, mais à son destin, aux dieux. C'est vers eux qu'il lève le visage. Le langage corporel des statues de Henri Lenaerts est d'emblée lisible.

Bien qu'ayant fait des études très ardues de philosophie, Henri



Lenaerts semble peu apprécier l'intellect pur. Ce n'est pas qu'il méprise l'intelligence chez l'homme, mais il en connaît les limites. Seuls les très grands savants perçoivent qu'ils ignorent plus qu'ils ne savent. Au début du siècle l'on croyait que les progrès de la science et des techniques apporteraient la solution à tous les problèmes du globe. Ils en ont résolu certains, mais en suscitent d'autres par essaims. Malgré des millénaires d'évolution admirable en soi, l'homme est resté l'apprenti sorcier qui ne connaît qu'une partie de la formule... Henri Lenaerts a coutume de dire que l'intelligence, la vraie, vient du coeur.

Le coeur de Henri Lenaerts le porte spontanément vers des personnages de la vie paysanne. Pour les représenter, il évite l'ultra-réalisme, de même que cette grâce artificielle qu'on donnait aux bergers et bergères au dix-huitième siècle. Certaines de ses sculptures sont inspirées par la tendresse et le respect devant leur solidité, leur équilibre acquis dans un travail rude mené à bien en collaboration étroite et en cohabitation constante avec la nature. Ce sont eux qui ont le contact le plus quotidien, le plus direct et le plus intime avec la Création. Je pense ici à la *Silhouette Champêtre* du Musée d'Art Moderne de Bruxelles, ainsi qu'à la *Paysanne*, qui se trouve à Meise. Elle est au repos, assise par terre et semble reprendre des forces après le labeur dans une attitude de relâchement de tous les muscles. Bien que rien ne l'indique explicitement, d'autres figures paraissent être de la même veine de simplicité paysanne et de

L'artiste au travail sur un buste du peintre Albert Dasnoy.
(photo fournie par l'auteur)

grande force d'évocation tranquille. Ces figures, haussées au niveau du mythe par l'absence de tout détail ornemental ou anecdotique, méritent bien leur piédestal. La plus attachante, par la musicalité de son chant intérieur, est sans doute celle de la jeune femme assise intitulée *Rythme Vital*. La femme en tant que telle est porteuse de vie et, comme le paysan, étroitement associée aux cycles et rythmes de la nature.

Dans l'oeuvre de Henri Lenaerts la femme a une place de choix, parfois sous forme d'instantanés presque impressionnistes de ses attitudes quotidiennes et familières. Par exemple, lorsqu'elle cherche à se protéger la tête comme dans *Soleil et Vent* (sur une place publique à Turnhout), ou comme dans *Femme sur la Plage* qui révèle un nu paraissant totalement engourdi par le soleil, seule la position des jambes mon-

tre qu'elle est éveillée. Les pieds des statues de Lenaerts ont souvent des positions très expressives. Au même titre que les mains, ils ont parfois leur mot à dire. Voir dans ce contexte *Rythme Vital*, *Solitude* (près de l'entrée de l'Hôpital Brugmann et *Joie de Vivre* (face à l'entrée de l'Hôpital des Enfants Reine Fabiola). *Solitude* est une oeuvre très étrange. Vue de face elle a l'aspect d'une jeune fille un peu repliée sur elle-même, mais de dos et surtout de profil (côté droit) elle donne l'impression d'une femme non pas vieille, mais mûre, dans une attitude de solitude poignante.

Joie de Vivre est une oeuvre pleine de fraîcheur. Elle représente une toute jeune fille au corps harmonieux, couchée, les jambes pendant avec légèreté, les bras repliés derrière la tête. Elle rêve aux alouettes, s'adonne à des songes plaisants. Sur sa robe, Henri Lenaerts a imprimé toutes sortes d'oiseaux et à l'arrière de la tête sa chevelure est ornée d'une grande fleur, un soleil. Ici aussi les pieds ont été laissés nus pour leur permettre de s'exprimer. J'ai noté que «*Joie de Vivre*» a été achevée en 1989. Henri Lenaerts était alors âgé de 66 ans.

Comme nous l'avons déjà dit, Lenaerts se méfie de l'intellectualisme, surtout dans le domaine de l'art. Il ne cherche pas à innover à tout prix. Comme il le dit du yogi dans une de ses conférences : «il voit la vérité, il ne l'invente pas», et il la voit en profondeur. Originalité n'est pas synonyme d'excentricité. Il est inutile de faire des grimaces pour montrer qu'on a de la personnalité. La nature est si riche, vaste et diversifiée, et cha-

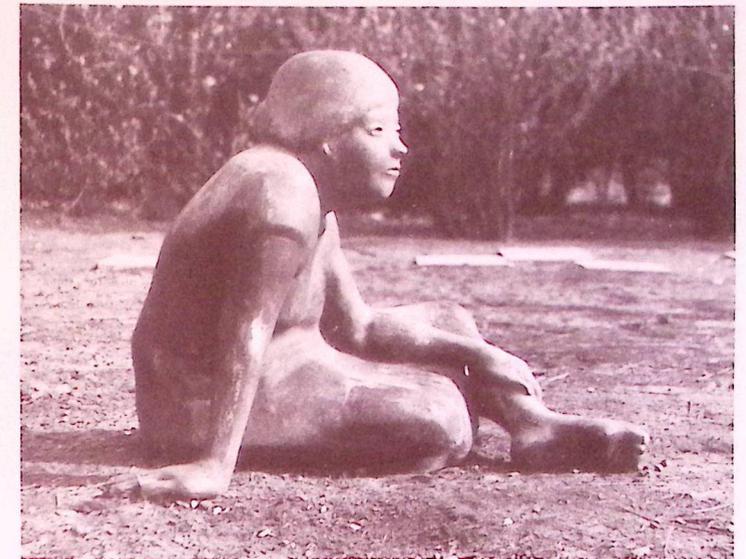
Notre cher Charles Buls et son chien, place de l'Agora à Bruxelles (photo A. Kouprianoff)



«La petite paysanne assise» d'Henri Lenaerts. (collection privée - Meise)

que artiste la voit de toute façon à travers le prisme de son tempérament, de son caractère et de son vécu, que les possibilités de création originale sont infinies sans qu'il faille pour autant anéantir tout notre héritage culturel. Il faudrait au contraire l'accroître et le parfaire graduellement. Refuser en bloc tous les acquis du passé signifierait retourner tout droit à l'âge des cavernes.

Dans ce contexte, les figures mythologiques de la Grèce antique constituent encore de nos jours des archétypes pour la psycholo-



gie, le théâtre, les arts plastiques. L'épopée d'Icare nous est donc familière : Icare fut le fils de l'architecte grec Dédale constructeur du labyrinthe de Crète, dans lequel fut enfermé un monstre mi-homme mi-taureau, le Minotaure. Plus tard, sur l'ordre du roi de Crète Minos, Dédale et son fils Icare y furent enfermés à leur tour. Cependant ils parviennent tous deux à s'enfuir du labyrinthe au moyen d'ailes attachées avec de la cire; mais Icare s'était trop approché du soleil, la cire fondit et il tomba dans la mer. Nombreux sont les artistes qui ont interprété la chute d'Icare, y compris Henri Lenaerts, mais à ma connaissance il est le seul à avoir représenté son *Envol*. Cet Envol, c'est l'aventure, l'entreprise humaine, qui est admirable. Quelles qu'en soient les conséquences, les chutes incontournables, il faut sans cesse tenter le dépassement de soi-même, qui, à longue échéance, n'est pas vain, puisqu'au vingtième siècle de no-

«Rythme Vital». (photo : Société Générale - siège central à Bruxelles)

tre ère, l'homme, qui n'a pas été créé pour cela, a effectivement réussi à voler.

Puisse-t-il faire de semblables prodiges dans ses rapports avec ses semblables. N'oublions pas que Henri Lenaerts a enseigné. Il a été professeur de sculpture à Nivelles et à l'Académie de Watermael-Boitsfort. L'enseignement lui a donné le désir de laisser un message à la jeunesse, à laquelle *l'Envol d'Icare* est spécialement dédié. Avec ses lignes ascendantes, cette oeuvre reflète la beauté et l'élan de cet âge, où tous les rêves sont permis et rappelle un peu le vers d'Emile Verhaeren: «La vie est à monter et non pas à descendre».

C'est en fonction du thème traité que la composition intitulée *Devenir* est dotée des formes floues de ce qui n'est pas encore, mais s'annonce et approche. L'être qui va naître n'est pas encore débarrassé de sa gangue. Cette sculpture est entièrement dorée. L'or serait «le symbole de l'éternité de la substance universelle». En somme, le propos de l'artiste est de rendre perceptible l'Eternel Devenir, qui est un des fondements, l'essence même de l'Univers. On peut l'assimiler au mouvement perpétuel de la mer qui enlève sans cesse à une rive la matière qu'elle dépose sur une autre.

Sauf lorsque le thème l'exige autrement - comme pour *Le Devenir* et *Le XXe Siècle* appelé antérieurement *Cybernétique* (exemple d'élargissement du thème traité durant les longues années durant lesquelles il travaille sur certaines de ses oeuvres), Henri Lenaerts combine avec bonheur le classicisme - avec un modernisme discret qui se manifeste surtout par des volumes très

dépouillés et hautement expressifs. Certes la sculpture monumentale a ceci de commun avec l'architecture qu'elle met en jeu des volumes, que les statues sont faites pour être vues sous différents angles, qu'on peut en faire le tour et qu'elles doivent être contemplées, de préférence, à une certaine distance. Ce n'est pas une raison pour que la sculpture



suive toutes les aberrations actuelles de l'architecture, qui le plus souvent n'est plus un art mais une industrie (souvent nécessaire, je veux bien l'admettre).

Mais Lenaerts n'a pas fait que de la sculpture monumentale. Il a également sculpté des scènes plus intimes en dimensions réduites. J'ai retenu notamment *Déshabiller* représentant une fillette qui se dévêt en levant les bras pour passer par-dessus la tête les vêtements, dans lesquels elle est encore empêtrée. Son attitude gauche, amusante et pleine de fraîcheur nous émeut, comme nous sommes émus à la vue des petits de n'importe quelle espèce. La vie, quand elle commence, est pleine de promesses.

La composition «Harmonie» est l'apothéose de l'amour. Il y a dans l'harmonie de ce couple quelque chose qui élève l'esprit un peu comme les deux mains jointes que Rodin a appelées «La Cathédrale».

Enfin, il y a les bustes. Il s'agit de «portraits» exécutés sous forme de sculptures, qui sont forcément réalistes, puisque la ressemblance y joue un rôle primordial. Parmi ceux-ci, il y a celui du Roi Baudouin, qui se trouve à l'entrée du CPAS, rue Haute, ceux de la Reine Fabiola, représentée à deux époques différentes, celui d'Isabelle Maes (collection privée) et surtout celui du peintre, critique d'art et néanmoins ami, Albert Dasnoy qui surpasse tous les autres, le sculpteur ayant reproduit toutes les marques d'une riche sensibilité et d'une grande finesse gravées par la vie sur le parchemin du visage de ce vieil homme. J'ai vu en outre la photo d'une tête de l'épouse de Henri Lenaerts, pro-

«L'Envol d'Icare» dans la cour de l'atelier de l'artiste. (Gi-Ti-Cum - Italie)

longée par une sorte de couvre-chef en forme de bandeau qui par son volume met en valeur les lignes pures d'un visage quelque peu refermé sur lui-même de sorte qu'on aimerait le déchiffrer.

Si l'on étudie l'histoire de la sculpture, l'on s'aperçoit que dans tou-

tes les civilisations le style le plus archaïque est rigide. Peu à peu, dans la représentation de l'être humain les gestes se délient. A l'époque classique, cela commence par un léger déhanchement, donc un déplacement du centre de gravité, pour aboutir au large mouvement du *Lanceur*

de disques. A l'époque baroque, l'expression est au paroxysme et les statues semblent gesticuler comme des méridionaux. Plus tard, il y a ce que j'appellerais l'époque des virtuoses, où les sculpteurs ont imposé à leurs modèles des prouesses acrobatiques pour montrer toute la liberté de mouvement qu'ils étaient capables d'imprimer à la matière. C'est à dessein que je donne ce raccourci un peu caricatural pour mieux différencier les stades successifs d'évolution. Henri Lenaerts atteint la vérité de l'expression par une extrême sobriété des volumes et des attitudes. Les sentiments les plus profonds ne sont pas ceux qui parlent le plus haut.

Henri Lenaerts m'a expliqué que la «liberté de mouvement» des statues était déterminée en grande partie par le matériau employé. L'emploi du marbre pour les sculptures de grandes dimensions exige des appuis lorsqu'on dépasse les axes d'équilibre. Ces appuis sont souvent dissimulés sous forme de sujets annexes (lions, dragons, etc...). Le bronze permet une plus grande souplesse. Il est aussi beaucoup plus résistant à la casse, ce qui est important en ce qui concerne le transport des oeuvres terminées.

Le bronze permet également d'exécuter une oeuvre en plusieurs exemplaires. Tous ces avantages se paient par des procédés de moulage et de préparation longs et complexes. En résumé, la statue en terre glaise achevée, on en prépare un premier moule en plâtre. Ce moule en plâtre armé de fer est en plusieurs morceaux de façon à pouvoir l'ouvrir et retirer la terre. On l'enduit ensuite d'une



«Soleil et Vent» sur une place de Turnhout. (photo fournie par l'auteur)

couche de cire qui en durcissant sera pourvue de tous les modèles. Cette cire peut être retouchée. Le tout, pourvu d'un noyau de terre réfractaire et entouré d'une couche de terre réfractaire qui en triple le volume, est placé dans un four, où la chaleur fait fondre la cire qui s'évacue par les ouvertures du moule, puis on procède au coulage du bronze qui prend la place de la cire, non sans avoir prévu des canaux en jonc pour évacuer l'air et éviter la formation de bulles. Le bronze ainsi obtenu doit encore être ciselé et patiné. Comme on ne trouve plus guère de mouleurs et ciseleurs expérimentés pour ce travail délicat, Henri Lenaerts accomplit toutes ces opérations lui-même, ce qui lui permet d'ailleurs de parachever chaque exemplaire d'une oeuvre et d'en faire à sa guise diverses variantes.

Dans un tout autre registre, Henri Lenaerts a conçu et réalisé trois personnages de l'Horloge Monumentale du Mont des Arts: Jacques Van Artevelde, le Combattant de 1790 et le Soldat de 1914-18. Ils sont d'un goût exquis. Pour la facture de ces personnages, il a dû tenir compte de l'ensemble auquel ils étaient destinés. Dans la mesure où la conception de l'ensemble était un travail d'équipe, ces figures relèvent de l'artisanat, mais la sculpture était sortie de l'artisanat, on ne sait pas très bien où se termine ce dernier et où commence l'art. En tout cas, Henri Lenaerts est heureux et même orgueilleux de faire du travail manuel, du moment que les mains sont commandées par le cerveau et le coeur.

Pour la fine bouche des Bruxellois, je voudrais conclure en parlant du monument «Charles Buls» commandé pour le 150^e anniver-

saire de sa naissance par la Commission Néerlandaise de la Culture de l'Agglomération Bruxelloise. Il a été érigé place Agora, où habitait Charles Buls, qui était orfèvre et devait se rendre chaque jour à son magasin situé dans la rue des Lombards. Pour cela, il devait traverser la Grand-Place et a dû être peiné par le délabrement de ce site prestigieux. Est-ce pour cette raison qu'il est devenu bourgmestre de Bruxelles? Le fait est qu'il fit entreprendre une restauration à la fois intelligente et respectueuse de cette place unique, y compris la reconstruction de la Maison de l'Etoile. Par ailleurs, Charles Buls était très aimé du petit peuple, dont la langue usuelle était le néerlandais, alors que la bourgeoisie trouvait plus élégant de parler français. Charles Buls institua donc à Bruxelles les premières écoles néerlandaises. Ce bourgmestre était un homme de caractère, qui savait se battre pour défendre ses vues, y compris face à son Roi.

La statue de Charles Buls, plus grande que nature, est assise sur le bord de la fontaine Agora. Elle dépasse ainsi quelque peu la hauteur d'un homme debout et se



Portrait de Madame Lenaerts.
(photo fournie par l'auteur)

trouve donc à peu près au même niveau que les passants, qui se font photographe à ses côtés. Certains badauds poussent même l'irrespect jusqu'à s'asseoir sur ses genoux. C'est une statue qui sera vite patinée. A distance, l'illusion qu'il s'agit d'un homme vivant est accrue par le chien de Charles Buls dressé contre sa jambe et qui semble vouloir se mettre à japper. Le propos du sculpteur était de faire revivre le souvenir d'un homme public qui jadis a joui d'une grande estime et popularité. En principe, le but de tout monument est commémoratif. Il a été rarement atteint à ce degré.

Henri Lenaerts n'a évidemment pas pu connaître Charles Buls. Il a sans doute pu voir de ses photos, mais la statue n'est pas la simple reproduction d'un instantané. Le visage et l'attitude est le condensé de la vie d'un homme, que Lenaerts a étudiée avec soin. Ce n'est pas par hasard qu'il a mis dans sa main un exemplaire de l'Eloge de la Folie d'Erasmus. La folie était tout simplement le comportement habituel des contemporains d'Erasmus. Il faut croire qu'elle l'était encore au XIX^e siècle, du temps de Charles Buls. Dans ces conditions, pour accomplir une oeuvre de bien, la bonne volonté seule ne suffit apparemment pas. Encore faut-il avoir une forte et grande personnalité. C'est ce que voulait dire Henri Lenaerts par cette effigie de Charles Buls assis en toute simplicité sur le bord d'une fontaine de notre ville. Et il l'a très bien dit. «Et les sculpteurs firent des portraits de leur clientèle plus durables et plus vrais que leurs modèles».

Au coeur des Marolles : l' «â mèt»...

par E. et N. ARNAUTS-BARA

Paris a son «marché aux puces», Bruxelles son «â mèt» ou vieux marché situé au coeur des Marolles, entre la place de la Chapelle et la Porte de Hal d'une part, le bas du Palais de Justice et la rue de Terre-Neuve d'autre part; ses deux artères principales sont la rue Blaes et la rue Haute. Rue Haute... une voie construite par les Romains pour faciliter leurs transports agricoles. En 1337, son nom apparut pour la première fois dans les archives de Sainte-Gudule bien que, déjà en 1213, une léproserie existait à l'emplacement de l'actuel hôpital Saint-Pierre.

- Ouvrons ici une parenthèse avant de poursuivre notre voyage dans le temps pour rappeler que le célèbre peintre Pierre Bruegel l'Ancien

aurait habité au 132 de la rue Haute, chez le peintre Pierre Coecke dont il épousa la fille, Marie. Il serait décédé en 1569. Son corps repose dans l'église de la Chapelle et son épitaphe est surmonté d'une copie d'un tableau que Rubens avait peint pour sa tombe... l'original ayant été vendu par le clergé en 1765. La maison au pignon en escalier où aurait vécu Bruegel est située au coin de la rue de la Porte-Rouge et a été entièrement rénovée... Fermons la parenthèse.

Au début du XVII^e siècle, la misère était grande dans ce quartier peuplé d'ouvriers, de domestiques et de mendiants dont les conditions de logement étaient telles que, dans une étroite maison de 3 étages, vivaient... 16 ménages qui comptaient... 56 personnes!

En 1618, la ville de Bruxelles érigea le Mont-de-Piété pour prêter, à ces pauvres gens, de l'argent sur gages. Au XVII^e siècle, des artisans s'installèrent dans la rue Haute qui avait été élargie et les pauvres se réfugièrent dans les venelles et impasses avoisinantes. Celles proches de l'actuel Palais de Justice où vivaient des prostituées furent séparées de la rue Haute par une chaîne. Des religieuses espagnoles - les Maricoles - vinrent se fixer au Bovendael (actuelle rue Montserrat) pour tenter de ... purifier les prostituées. Leur nom transformé en Marioles puis Marolles, est à l'origine de celui du quartier. Elles vénéraient la statue d'une madone espagnole provenant de l'abbaye catalane de Montserrat et dont une copie trône à présent à l'entrée d'une modeste chapelle, au coin des rues Montserrat et de la Prévoyance.

Deuxième parenthèse : c'est au numéro 54 de la rue Montserrat que, jusqu'en 1920, une petite épicerie-estaminet vendait de tout : du saindoux, du kip-kap, du pain, du faro, du pétrole, du savon. Dès 5 heures du matin, les voisins venaient y acheter, pour 2 centimes, de l'eau bouillante pour faire leur café; pour 15 centimes, on obtenait café moulu, chicorée et eau gratuite et il arrivait souvent que le tenancier prête la «beuzze», bourse en coton pour passer le café !!!).

Du bucht, du brol et de bonnes affaires, ça c'est le vieux marché !
(Photo Roland Caussin)



En 1639, un riche et généreux Bruxellois - Jean *Claerbots* - très ému par les pénibles conditions d'habitat des Marolliens fit bâtir un ensemble de petites maisons ouvrières sur de vastes prairies bordant la Senne, aux alentours de l'actuelle place Anneessens pour améliorer la situation de logements surpeuplés de la rue Haute et de ses rues avoisinantes.

En 28 ans, il fit édifier 207 maisons dans 7 rues tracées autour d'une place carrée sur laquelle il avait, dès 1639, fait installer un marché aux vieilles nippes qui prit aussitôt l'ap-



pellation populaire de «à mè» (vieux marché); la population locale pouvait acheter là tout ce qui, neuf, aurait été hors de portée des petites bourses. Ce marché - un «deuxième main» avant la lettre - se tenait à même la terre battue tous les jeudis et vendredis, de l'aube à la tombée de la nuit.

Quant à Jean *Claerbots*, il consacra tous ses biens au logement des miséreux à tel point que la ville dut lui consentir une aide pour subvenir à ses propres besoins !

En 1873, après le voûtement de la

Senne et la construction des grands boulevards du Centre, sous l'influence des habitants plus aisés du Boulevard du Hainaut (actuellement Maurice Lemonnier) qui se plaignaient de la crasse et du bruit du «à mè», du laisser-aller de ses vendeurs et acheteurs, la ville de Bruxelles transféra aux Marolles, ce marché aux friperies et aux vieilleries.

On vit alors la place du Jeu de Balle - que les habitants n'ont jamais cessé d'appeler «Vosseplein» -, cette place que l'échevin des Travaux Publics *M. Blaes* destinait au délaissement, se transformer chaque jour en un gigantesque marché au «brol».

Les rues, impasses et venelles du quartier devinrent très animées; chiffonniers et brocanteurs s'y installèrent ou y louèrent des caves, des mansardes, des cours et des jardins pour y entreposer leur marchandise. Les «caberdouches» (estaminets) s'y multiplièrent et vendaient «soupe et café à toute heure» à la plus grande satisfaction des échoppiers présents par tous les temps et depuis très tôt le matin. Certains servaient des carbonades, des choesels, des fricadelles tandis que les charcutiers débitaient tête pressée, pieds de porc, kip-kap et bloempanch.

Les ruelles qui rejoignaient la rue *Blaes* et la rue Haute se bordèrent de petites boutiques de brocanteurs «vente et achat», de trieurs de vieilles fresques et d'objets hétéroclites, de restaurateurs de «brol» faisant tout avec rien et de l'ancien avec n'importe quoi.

Avec l'arrivée du «à mè», le quartier connut une démocratisation de non-retour. Histoires et légendes s'y confondent dans un pittoresque qui

Vous y trouvez tout ce que vous voulez...
(Photo *André Hustin*)



(Photo *Alex Kouprianoff*)

C'est aux Marolles, au café «Bellevue», rue Haute, que se forma le comité central pour le suffrage universel tandis que les premières réunions politiques d'ouvriers se tenaient également aux Marolles, à l'estaminet «Au Mouton Bleu».

Lors des grèves générales de 1902, 1911, 1912 et 1913, des combats violents eurent lieu rue Haute et place de la Chapelle, au départ de la Maison du Peuple érigée par *Horta* en 1890, pour le Parti Ouvrier Belge.

Les Marolliens avaient, à n'en pas douter, un caractère récalcitrant, fougueux, indépendant et ce, dès l'enfance. En effet, les «ketjes» (enfants) des Marolles n'organisèrent-ils pas, en 1916, une parademarche pour ridiculiser l'occupant allemand caricaturé par une démarche rigide, des cris rauques et... une carotte fichée dans le trou percé dans un vieux chapeau melon dont le bord avait été enlevé ?

La solidarité, la générosité figuraient parmi leurs qualités premières. Ecoutez plutôt : avant la dernière guerre mondiale, les Marolles comptaient quelque 3000 artisans

n'a pas son pareil.

Ce qu'on ne peut cependant nier, c'est que chaque rue, chaque ruelle furent témoins de bien des événements tantôt heureux, tantôt dramatiques et portent l'empreinte des souffrances des pauvres gens.

Ce quartier du petit peuple vécut, en 1303, la première lutte des classes par le soulèvement des tisserands et drapiers contre les patriciens qui détenaient les pouvoirs. Cette révolte fut vite réprimée. En 1360, nouvelle révolte des tisserands et des drapiers auxquels s'étaient joints les bouchers : une fois encore, ils seront vaincus par les patriciens mieux armés.

Mais l'évolution économique de la cité ayant donné une importance plus grande aux artisans, leur nouveau soulèvement - en 1421 - aboutit à la naissance de guildes et corporations, lesquelles seront interdites à l'époque de la Révolution française.

Les guerres de Napoléon amenèrent encore plus de misère; sous l'occupation hollandaise, de 1815 à 1830, grèves et regroupements en associations furent interdits... Les ma-

lades et les vieillards devaient recourir à la charité publique ou privée... Alors, on cherchait l'oubli dans l'alcool très bon marché parce que non taxé.

La Révolution de 1830 bien que dirigée par des bourgeois fut, en réalité, l'oeuvre des classes populaires : *Charlier* à la Jambe de Bois qui défendit avec son canon, la place Royale, habitait, dit-on, aux Marolles.

Par après, la liberté de parole et de presse étant inscrites dans la Constitution belge, Bruxelles accueillit de nombreux proscrits.



Bibelots et vaisselles à la pelle...
(Photo *Alex Kouprianoff*)

et petits commerçants juifs venus d'Allemagne, de Pologne, de Roumanie et de Russie dont la plupart connurent une fin tragique malgré l'aide des habitants du quartier. Ceux-ci, lorsqu'apparaissait la Gestapo, faisaient entrer chez eux leurs voisins juifs qui s'enfuyaient par les caves, les venelles et les arrière-cours. L'église des Capucins fut un havre pour ces hommes,

ces femmes et ces enfants : lors d'une rafle, les frères les faisaient entrer par le porche donnant sur la Place du Jeu de Balle pour les mener, par un dédale de caves, jusqu'à une petite porte qui s'ouvrait sur la rue des Tanneurs... et la liberté ! Quant à la rue des Radis, haut-lieu du marché noir, elle contribua généreusement au ravitaillement de Juifs et de Belges traqués par les

Allemands.

Le quartier a connu - et connaît toujours - d'importantes transformations : des habitations insalubres rongées par la mérule et la vermine furent rasées pour faire place à des logements sociaux; d'autres ont été rénovées et certaines - abandonnées depuis 10 ou 15 ans - sont en cours de rénovation. L'ancienne caserne des pompiers a été transformée en appartements, son rez-de-chaussée aménagé en commerces divers.

C'est dans l'un de ceux-ci «Au petit Marollien» que nous avons rencontré Louise et Oscar Starck-Claessens, spécialistes du savoureux langage bruxellois. Louise, dont les parents et grands-parents furent échoppiers, préside l'A.D.I.P.B. (académie pour la défense et l'illustration du parler bruxellois) qu'Oscar enseigne à quelques «mordus». C'est Simon-Pierre Nothomb, qui encouragea ce couple sympathique dans ses recherches sur le dialecte bruxellois dont, ensemble, ils écrivent un dictionnaire; il les persuada de créer l'A.D.I.P.B.

Louise et Oscar nous ont livré bien des souvenirs rattachés au Vieux Marché et aux Marolles. M. Pegoradot dit Nino, un Italien, ancien président de l'asbl «Les Amis du Vieux Marché» M. Bob De Backer, son actuel trésorier et d'anciens échoppiers nous en ont confié d'autres. Parmi les réflexions, un regret unanime : «Notre à mèt n'est plus ce qu'il était !»

... «Dans le temps, on cherchait à gagner sa vie honnêtement; on respectait le règlement qui ne permettait de s'installer qu'à partir de 8 heures du matin. L'agent de police faisait sa ronde»...

... «Maintenant, il n'y a plus de

(Photo Alex Kouprianoff)



contrôle. Bien que les heures d'ouverture se situent entre 8 et 13 heures, des marchands s'installent dès l'aube... avant 5 heures du matin souvent car ils craignent qu'un autre vendeur occupe leur emplacement.» ...

Un des rares échoppiers bruxellois nous explique : «quand on me présente des bijoux en me disant : «c'est du beau !», j'achète le plus souvent; si on me dit «c'est du toc», j'en achète pas et si on me dit : «ça sent mauvais» alors je laisse tomber car il s'agit de marchandises d'origine douteuse.

Les vendeurs viennent tôt pour l'écouler le plus rapidement possible à des acheteurs venus d'Allemagne et des Pays-Bas dans l'espoir de «faire la bonne affaire». Mais ces amateurs se font plus rares car ils hésitent à courir des risques».

«Certains connaisseurs viennent

aussi aux petites heures pour dénicher la pièce rare; il en est même qui grimpent dans le camion avant qu'on les décharge car ces chasseurs d'antiquités s'y connaissent et repèrent d'un coup d'oeil ce qui est intéressant.»

Comme nous nous étonnions d'entendre parler arabe d'un étal à l'autre et de relever une très grande majorité de vendeurs nord-africains, il nous fut répondu dans un soupir : «Ce n'est plus la Marolle ici, c'est le Maroc !»

Quelqu'un apporta cette nuance : «Il faut dire que le métier d'échoppier est un métier marginal, pénible et mal considéré. C'est, en partie, la raison pour laquelle des Belges ont cherché d'autres occupations... Et la place laissée libre, les Arabes l'occupent !»

...«Oui ... peut-être, lui fut-il rétorqué par les premiers... Mais c'est

quand même dommage !

Nous faisons remarquer qu'il y a toujours eu beaucoup d'étrangers dans le quartier : avant la guerre de 40/45, c'était les Juifs et les Polonais, puis les Italiens, les Espagnols... Cela ne faisait pas problème...

La réplique fuse aussitôt : ... «Oui mais ces gens-là étaient bien intégrés aux habitants. Les Arabes, eux, vivent en cercle fermé.» ...«Et puis, surtout, c'est une autre culture» conclut une de nos interlocutrices.

...«Ce qui fait beaucoup de tort, ce sont toutes les brocantes libres organisées un peu partout. Les vendeurs ne paient qu'un léger droit d'emplacement... pas d'inscription au registre de commerce... pas d'application de la T.V.A. ... Ici, c'est obligatoire et un emplacement revient à quelque 3000 francs par mois... Mais que voulez-vous... Cela rapporte gros aux communes qui ont toujours besoin d'argent !»

Malgré ces doléances, tous ces gens restent fort attachés à leur Vieux Marché.

Nous leur adressons nos chaleureux remerciements pour leurs témoignages qui, joints aux résultats de nos recherches personnelles, nous ont permis de vous révéler non seulement le passé d'un quartier bruxellois mais aussi les sentiments d'une population fort attachée à ses racines.



Boire un petit coup c'est agréable...
(Photo Alex Kouprianoff)

Prestigieuses demeures du Brabant (7): Le château de Bouchout

par Josée GEORIS

Notre série d'évocations des prestigieuses demeures du Brabant se poursuit par la présentation, à nouveau, d'une splendide bâtisse - dans ce cas-ci très ancienne -, à savoir le château de Bouchout à Meise.

Le mot Meise dériverait du latin Mansio (habitation) ou Mansus (ma-noir). Meise aurait été occupé par les Romains, puis par les Francs comme la plupart des villages de chez nous. Notre beau petit pays

foisonne de demeures prestigieuses qui ne demandent pas mieux que l'on parle d'elles! Elles souhaitent que l'on les visite et surtout qu'on les apprécie, même si certaines ne se laissent visiter qu'occasionnellement!

Historique de ce superbe château

Il s'agit donc d'une construction très ancienne, arrivée jusqu'à nous - à présent en bon état - grâce à des

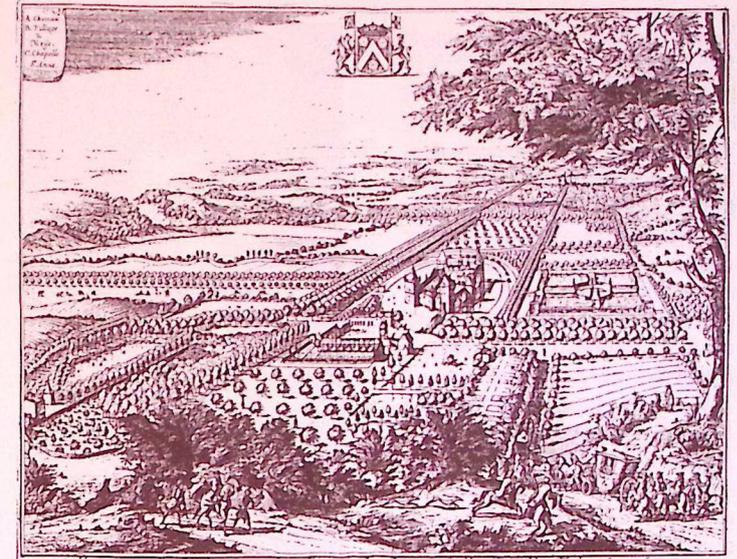
renovations et réparations successives intelligemment bien menées. Propriété de l'Etat, le château a été restauré il y a quelques années. Depuis 1927, année de la mort de l'Impératrice Charlotte qui occupait le bien, le bâtiment était inhabité. Le temps a eu le temps de faire son oeuvre!

Au début du XIIe siècle, Godefroid Ier, duc de Brabant et de Basse-Lorraine, cède la ville de Termonde à Thierry, comte de Flandre, en échange d'un vaste territoire qui porte de nos jours, le nom de Bouchout. Ouvrons une parenthèse pour citer un autre personnage également de grande envergure. Il s'agit de Godefroid de Boulogne - également duc de Basse-Lorraine, né à Baisy en Brabant wallon (1060 - 1100). Chef de la 1ère croisade, il prit le titre d'Avoué du Saint-Sépulcre (1099). Vers 1130, on installe sur ce vaste territoire, une garnison devant empêcher les Flamands de prendre Bruxelles d'assaut. Malines et Gand seraient les villes d'où partiraient ces probables expéditions qui se dirigeraient vers Bouchout. Selon toute vraisemblance, c'est en 1150 que Godefroid II, duc de Brabant, cède son domaine à une noble famille seigneuriale, très connue et très puissante de Crainhem (Guillaume de Crainhem). Une condition est exigée : y ériger un avant-poste, une forteresse afin de

Cette gravure de Harrewijns (1699), dans le livre «Castella et Praetoria Nobilium Brabantiae» nous montre bien la splendeur du domaine, déjà à cette époque.

surveiller les alentours. Il s'agit de repousser éventuellement les attaques des troupes armées des seigneurs de Grimbergen ainsi que de leurs vassaux, contre celles du duc. Les seigneurs de Grimbergen sont craints et redoutés pour leurs assauts et leurs envies de conquête. L'on comprend mieux cette condition mise lorsque l'on sait que tout le territoire de Meise dépendait des seigneurs de Grimbergen excepté le domaine de Bouchout qui était propriété des ducs de Brabant.

Le nom de Bouchout trouve probablement son origine dans les exclamations «Boogholt» (bois d'arc) ou de «Houdt uwen boog» (tenez votre arc prêt), dues au fait que la garnison brabançonne se tenait toujours prête à intervenir en cas d'agression armée. D'autres sources pensent que la dénomination Bouchout signifie bois de hêtres. Elle dériverait de «bouch» qui signifie «beuk» (hêtre) et de hout, dénomination ancienne de «bos», bois. Le nom définitif de Bouchout est adopté vers 1290, par le proprié-



Gravure de Harrewijns (1699) dans le livre «Castella et Praetoria Nobilium Brabantiae».

taire du domaine, le petit-fils de Daniel de Bouchout.

Les historiens nous apprennent que cette forteresse était protégée par cinq enceintes de fossés, remplis d'eau. Un pont très long (chose très rare) les traversait. La grosse tour de garde carrée, ou donjon, de 22 mètres de haut, à gauche de la cour d'honneur, est appelée aujourd'hui «Tour Guillaume le Barbu» en l'honneur du duc de Brabant et de Basse-Lorraine, un des fondateurs de la forteresse. Elle est la partie la

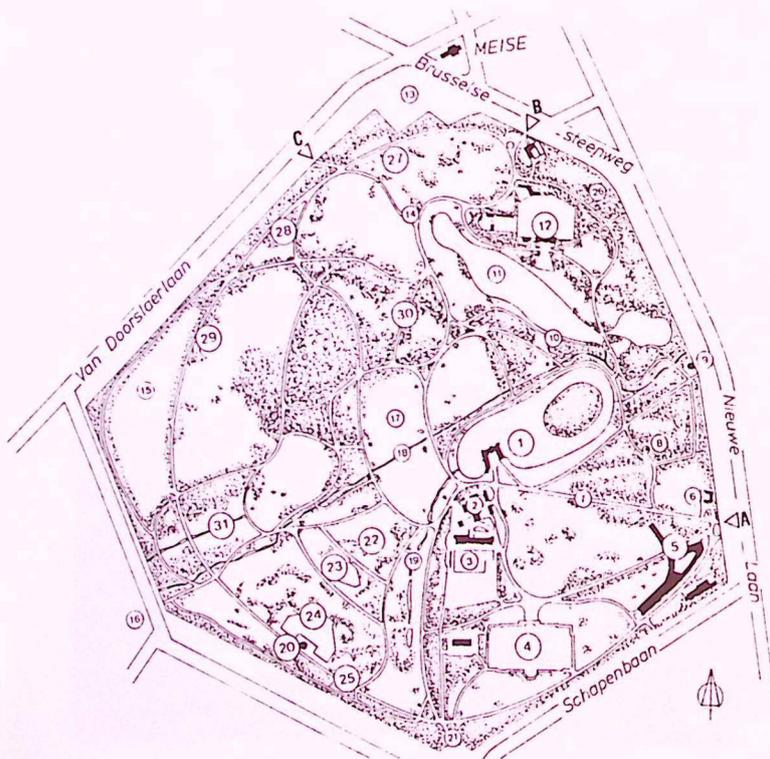
plus ancienne : XIVe siècle. Les autres tours étaient toutes primitivement carrées.

Le château fut attaqué, pillé et incendié plusieurs fois au cours des siècles. Il fut notamment attaqué par les troupes du seigneur de Grimbergen, dont nous avons déjà parlé plus haut, au XIIe siècle. Les troupes de Louis de Male, comte de Flandre, firent de même en 1356, puis les troupes espagnoles du duc Alexandre Farnese (Gouverneur des Pays-Bas) en 1582 et enfin par les troupes durant la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1684 - 1695).

Propriétaires successifs du château

En 1445, Marguerite de Brabant, héritière de la fortune et du titre, épouse Everhard de la Marck, seigneur d'Arenberg. Il possède une des plus puissantes baronnies du comté de Liège. Everhard est le frère du célèbre Guillaume de la Marck, surnommé «le Sanglier des Ardennes». La famille de Bouchout

Cette photo montre bien l'asymétrie du château. Les tours sont de formes et de hauteurs différentes. Primitivement, toutes les tours étaient carrées (Photo : Josée Georis).



Etendue actuelle du domaine

La statue de Daniel de Bouchout est impressionnante. Superbe dans son vêtement de mailles, il semble monter la garde du domaine. (Photo J. Georis)

issue donc des de Crainhem, conservera le domaine jusqu'en 1472, année du décès de Marguerite de Bouchout. Il passera ensuite aux comtes de la Marck. Les descendants d'Everhard et de Marguerite posséderont ce bien jusqu'en 1536 et occuperont le château jusqu'à cette date.

A partir de cette époque, plusieurs familles nobles vont devenir propriétaires du domaine. Il s'agit du chevalier Maximilien Transsylvain, conseiller de Charlemagne (1537), du chevalier Christophe d'Assonville, seigneur de Hauteville, en faveur de qui le domaine fut érigé en baronnie par les archiducs Albert et Isabelle. Christophe était conseiller privé de Philippe II (1590). Il y eut aussi Jérôme Gaspard de France, baron de Bouchout, Grand Bailli de Douai et maire de Louvain (1612) et enfin Pierre-Ferdinand Roose, seigneur de Hamme, Jemeppe et Baisy. Il sera fait baron de Bouchout par la suite.

Au cours des siècles, le château a subi deux importantes transformations qui ont profondément modifié son aspect extérieur et son aménagement intérieur.

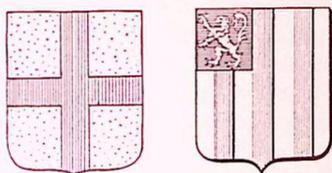


La première de ces transformations a été réalisée vers 1600 par Christophe d'Assonville. La forteresse devient un superbe et imposant château fortifié. Cinq douves entourent toujours la bâtisse de forme rectangulaire, flanquée de cinq tours qui se différencient par leurs formes et leurs dimensions. Pour avoir une idée de la splendeur dans laquelle le domaine rayonne peu après cette époque, il suffit d'observer la gravure de Harrewijn dans le livre «Castella et Praetoria Nobilium Brabantiae» (1699). A l'est du château, se trouvent des jardins étendus rappelant le style de la Renaissance italienne. Entourés d'eau, ils sont bordés de tonnelles en bois et de chamilles. Des chemins rectilignes traversent ces jardins et divisent en formes géométriques très harmonieuses les parterres. Ceux-ci sont entourés de haies basses bien taillées constituées de buis et

C'est en 1832, que le château acquiert son aspect actuel : aspect sévère rappelant ses origines médiévales, notamment les mâchicoulis qui couronnent le donjon (Photo: Josée Georis).

autres plantes ornementales. A l'ouest, près d'une zone de sources, deux grands étangs sont entourés de prairies, de vergers et de champs. Au sud du château, à côté de l'impressionnante ferme, se trouvent trois grands viviers, à l'eau claire ! Toujours à cette époque, trois drèves partent du château et vont jusque dans les environs de Oppem, de Ossel et de Meise.

La belle chapelle Sainte-Anne faisait partie du domaine. Elle existe encore de nos jours et se situe le long de l'avenue qui mène à l'entrée principale du parc.



Berthouts. (Bertoud). D'argent à trois pals de gueules, au franc-quartier au lion (de Brabant), de Beaufort. D'azur à trois jumelles d'or, van (de) Bouchout. D'argent à la croix de gueules.

1830 Naissance de la Belgique

1830. La comtesse Elisabeth Roose de Baisy, baronne de Bouchout, amène en dot le superbe domaine lors de son mariage avec le comte Amédée de Beaufort. Les Roose furent fait comtes en 1770 suite à l'érection de leur seigneurie de Baisy en comté : ceci en faveur de Pierre-Charles Roose. Le château de Bouchout sera pour Amédée de Beaufort sa résidence d'été. Archéologue, amoureux du beau, homme très cultivé, premier conservateur des Musées d'Art et d'Histoire, il est le président de la Commission des Monuments et



Le style dépouillé, la pierre très sobre, concourent à la beauté du lieu. Au balcon, le blason des Bouchout (Photo J. Georis)

Bouchout et les alentours à Léopold II.

Où il est à nouveau question de notre grand roi

Léopold II achète le château. L'acte d'achat est passé le 13 mars 1879. Le monarque acquiert ce bien au nom de sa soeur, la princesse Charlotte de Belgique, veuve de Maximilien (Ferdinand-Joseph) d'Autriche, archiduc né à Vienne en 1832. Suite à l'invasion du Mexique par les français, il fut nommé Empereur de ce pays en 1864. Impopulaire, abandonné en 1867 par Napoléon III, il fut arrêté à Queretaro et fusillé avec ses partisans Miramon et Mejia. Le château de Tervueren, résidence de l'impératrice Charlotte, ayant brûlé au début de l'année 1879, le monarque veut donner une nouvelle habitation à sa soeur. En 1882, le roi acquiert le domaine contigu de Meise. Le vaste domaine de Bouchout et ses dépendances s'étendaient sur les communes de Meise, Strombeek-Bever, Nieuwenrode et Wemmel. L'ensemble des terrains couvraient une superficie de 171 ha. Il est acquis pour la somme de 1 395 055 F.

Charlotte de Belgique : princesse mal connue des Belges

Qui était la princesse Charlotte ? Née le 7 juin 1840, elle est la cadette et seule fille des quatre enfants du roi Léopold Ier et de la reine Louise-Marie, princesse d'Orléans. De nature mystique, discrète, timide, la reine avait pris

Splendide plafond du «Petit Salon Bleu». Le blason des Bouchout est surmonté d'un heaume supportant un croisé et sa bannière (Photo : Josée Georis).

l'habitude d'écrire deux fois par jour, à ses parents le roi Louis-Philippe et la reine Marie-Amélie. Dans une de ses lettres, elle évoque la bizarrerie des Belges. «Je ne dénigre ni les Belges, ni la Belgique. Si, ils n'étaient pas si susceptibles ni si vaniteux, je les aimerais autant que les Français». Elle est si heureuse lorsqu'elle reçoit du courrier venant de Paris. Son salon, à Laeken, est la copie exacte du salon de sa mère. La reine étant de santé fragile, le roi Léopold fait construire pour elle le château de Ciergnon, près de la Lesse. Le matin, elle visite les fermes; l'après-midi, elle fait son courrier. Mais la reine ne supporte pas l'air vif des Ardennes.

1848. Après la fuite de sa famille en Normandie, Louis-Philippe séjourne à Londres. Le roi Léopold obtient qu'il puisse vivre au château de Claremont. Lors de son premier séjour dans le Surrey, la reine accompagnée de la petite Charlotte, prend froid. La fillette, elle, contracte la coqueluche : ses jours sont en danger. La reine veille sa fille, se sent de plus en plus affaiblie. La princesse Charlotte guérie, les médecins conseillent à la reine un séjour à Ostende. La reine passe des heures, comme prostrée, à regarder



der la mer. Toussant de plus en plus, ses médecins lui conseillent de s'aliter. Le confesseur de la reine est appelé par la comtesse d'Hulst, les enfants du couple royal ainsi que la famille d'Orléans par le roi, à Ostende. Le 25 août 1850, un courrier annonçait à Laeken, le décès survenu à Ostende de la reine. La petite princesse Charlotte avait tout juste 10 ans !

Léopold Ier confiera à la reine Victoria d'Angleterre, sa confidente, combien son chagrin est immense. Il a perdu une amie fidèle, discrète, dévouée, compréhensive. Il ne pense pas, lui dit-il, assister jusqu'au bout aux funérailles. Un mausolée de marbre blanc fut érigé en l'honneur de Louise-Marie d'Orléans dans l'église des Saints-Pierre-et-Paul à Ostende.

Très belle porte d'entrée surmontée des trois blasons de certaines familles ayant occupé le château. À gauche, le blason des de Beaufort, à droite, celui des Roose. Au centre, celui des Bouchout (Photo : Josée Georis).

Le triste destin de Charlotte

Charlotte a donc dix ans lorsque meurt sa mère. Elle en conçoit beaucoup de chagrin et réalise la perte cruelle qui la frappe.

Dès l'âge de quatre ans, Charlotte assiste au Te-Deum chanté le 21 juillet à la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule. C'est pour elle l'occasion de sortir du palais de Laeken. Le faste déployé lors de la cérémonie, les lumières, le luxe des habits ecclésiastiques, même l'encens lui plaisent. Elle sait que c'est en l'honneur de son père : elle en



est très fière. Le roi n'assistait pas au Te-Deum du 21 juillet. Jamais elle n'oubliera ce premier rendez-vous avec les honneurs malgré le fait que le cardinal Sterckx l'ait impressionnée. Les seules escapades hors du château de Laeken sont réservées au château de Neuilly et au château de Windsor où elle retrouve son cousin Edouard, du même âge qu'elle.

Physiquement, elle ressemble à son père. Elle possède un charmant visage, de grands yeux noirs, une bouche parfaite, des cheveux foncés coiffés en bandeau, des boucles retombant sur ses joues. Charlotte est très intelligente : à cinq ans, elle sait lire et écrire, parle anglais. Elle fait de grands efforts pour faire plaisir à son père qu'elle adore. Charlotte est plus instruite et cultivée que bien des dames de la Cour. Ses deux frères, Léopold duc de Brabant et Philippe comte de Flandre ont des caractères totalement différents. Léopold est sérieux, réfléchi, volontaire. Philippe est enjoué, aimable, souriant : Charlotte s'entend bien avec lui ! Les trois

L'archiduc Maximilien et sa femme, l'archiduchesse Charlotte.



S. M. l'Impératrice Charlotte.

enfants royaux ont un programme bien chargé : les mathématiques, les sciences, l'Histoire, la botanique, les langues. Depuis la mort de sa mère Charlotte a bien changé. Elle qui était si joyeuse, si spontanée, si exubérante est devenue renfermée, cassante, très réfléchie, dure avec elle-même et avec les autres. Trop sérieuse, dirons certains chroniqueurs ! Il est vrai que la comtesse d'Hulst, sa gouvernante, ainsi que monseigneur Deschamps, son professeur de religion, ont veillé à son éducation et lui ont donné une forte personnalité. Ses lectures de prédilection vont de Racine à Bossuet, de Pascal à Plutarque en passant par le monument de la littérature qu'est le Génie du Christianisme de Chateaubriand.

Léopold Ier, qui adore ses enfants-veuf accablé de chagrin - est tout sauf un joyeux compagnon : il est austère. Le roi a une force de caractère peu commune et beaucoup de volonté. Il veut transmettre à ses enfants sa conception de la vie : l'exaltation de la responsabilité de se gérer mais aussi de se former, de développer son savoir, son efficacité et son potentiel. Charlotte a un



caractère bien trempé : elle ne veut pas se laisser abattre, ne veut pas de concessions pour les autres ni pour elle-même. Elle veut aussi être reine, un jour. Un de ses soucis : apprendre à se connaître, à se juger impartialement. Ces examens constants et réfléchis font d'elle une adulte avant l'âge : elle n'a pas encore onze ans que son père en a soixante. Elle écrit plusieurs fois par semaine à sa grand-mère et l'assure qu'«elle remplacera ce que bonne-maman a perdu». La vie à Laeken est bien réglée : on y pratique surtout l'économie. La première épouse de Léopold, Charlotte, fille du roi George IV de Grande-Bretagne, ne connaissait malheureusement pas la valeur de l'argent. En une année de mariage, elle parvint à dépenser un million trois cent mille florins. Le roi résolut dorénavant d'y mettre bon ordre. Il avait fait venir d'Angleterre sa vaisselle d'argent, ses équipages. Une dizaine de dignitaires dévoués entourent le souverain. La nature et son chien sont les seuls plaisirs du roi.

Intervention de S. M. la reine Marie-Henriette

Après le drame de Queretaro, au

La porte de la petite chapelle, sobre tout en étant travaillée (Photo : Josée Georis).

Mexique, l'impératrice Charlotte, minée de chagrin, perturbée, au cerveau tourmenté, séjourna au château de Miramar, près de Trieste. Léopold II apprenant que sa soeur est maltraitée, abandonnée, envoie sa femme la reine Marie-Henriette. Elle sera la seule à prendre énergiquement en mains les graves problèmes qui surgiront quand Charlotte sera littéralement séquestrée dans un pavillon du château de Miramar après ses premières crises de folie. Les refus de l'Empereur Napoléon III et du pape Pie IX de lui venir en aide malgré ses supplications ont altéré sa raison. Alors que tout le monde abandonne Charlotte aux mains de personnages plutôt suspects, Marie-Henriette part à Miramar. Elle traite de haut l'entourage médiocre, peu consciencieux



Le "petit salon bleu" au plafond en caisson. Les blasons des grandes familles sont représentés parmi les fines moulures dorées (Photo J. Georis)

et odieux même de sa malheureuse belle-soeur et la ramène en Belgique. Marie-Henriette s'occupera de Charlotte avec tendresse et avec une sollicitude attentive. Délicate attention de la reine : elle s'est rendue à Miramar en toilette de couleur ; sa belle-soeur ne sachant pas encore que son mari a été



L'intérieur de la petite chapelle nous montre à nouveau un style si doux, simple, sans trop de recherche (Photo : Josée Georis).

alors âgée de 86 ans. Cela, 25 ans après la mort de la reine Marie-Henriette morte à Spa en 1802 et 18 ans après celle du roi Léopold II, son frère, décédé en 1909. Un homme lui rendait régulièrement visite et éprouvait pour elle de la tendresse : le prince Charles de Belgique, frère du roi Léopold III et oncle de notre souverain, le roi Baudouin. Charlotte fut la dernière habitante légitime du château de Bouchout. Pendant les cinq années de guerre, le château fut réquisitionné : d'abord par l'armée belge puis par l'armée allemande. A la Libération, le château fut occupé par l'armée anglaise.

Le Jardin botanique national de Belgique

Nous avons précédemment, dans l'article n°6 consacré aux belles demeures du Brabant, brièvement évoqué cet endroit superbe et trop peu connu du public, vraiment situé aux portes de Bruxelles. Le Jardin botanique national de Belgique veut contribuer à la recherche fondamentale en botanique, surtout dans



le domaine de la systématique et de ses disciplines annexes, aussi bien en ce qui concerne les plantes inférieures qu'en ce qui regarde les plantes supérieures. Il dispose d'une riche collection de matériaux scientifiques et didactiques et d'une bibliothèque étendue. Il estime de son devoir de conserver soigneusement ce patrimoine, de le valoriser, de l'augmenter et de le mettre à la disposition des chercheurs. L'information du public est également une des tâches du Jardin botanique; celle-ci est remplie e.a. par l'ouverture au public de certaines collections et par des publications diverses. Le Jardin est en outre activement engagé dans la conservation de la nature et donc de l'environnement.

Son personnel comprend des universitaires, des botanistes et ingénieurs agronomes, une centaine de non-universitaires. L'étude des espèces végétales et de leur classification se fait de préférence sur du matériel vivant. Il est cependant impossible de cultiver toutes les plantes nécessaires à la recherche ou de les observer sur le terrain. C'est pourquoi un herbier, c'est-à-dire une collection de plantes séchées, est une aide indispensable. Il offre la possibilité, moyennant des soins réduits et un espace minimum, de constituer une collection très étendue de plantes. Environ deux millions de spécimens sont classés dans l'herbier dont une partie est consacré aux plantes poussant sous-verre. Pour la flore belge, l'herbier comprend à peu près 331.000 plantes ! La bibliothèque, une des plus importantes d'Europe - dans son domaine propre - possède 64.000 volumes et 2.700 revues.

A l'entrée du château, une très belle volée d'escaliers en bois sombre se détache des murs très sobres (Photo : Josée Georis).

Le parc et le Palais des Plantes

Une grande partie de nos lecteurs qui ne connaît pas encore le Jardin botanique va découvrir à Meise, son superbe parc et ses collections de plantes vivantes. Les trois quarts environ du domaine sont aménagés en parc. Des massifs d'arbres assez naturels, des pelouses étendues, des plantations aménagées et des bâtiments remarquables forment les composants du domaine du promeneur. Des chemins soignés et de nombreux bancs permettent de profiter de la nature. Dans l'autre partie du domaine se trouvent les collections botaniques de plein air. Celles-ci comportent actuellement : une collection de conifères, un jardin de plantes médicinales, une collection d'arbustes et de petits arbres et des plantes herbacées. Le centre d'intérêt est le Palais des Plantes, complexe de serres composé de 13 grandes et de 22 petites abritant environ 10.000 espèces différentes de plantes tropicales et subtropicales. Des collections spéciales occupent les petites serres : botanistes et horticulteurs peuvent venir y étudier. Deux autres serres présentent un intérêt didactique

particulier car elles abritent des plantes utiles. L'on peut y voir, vivantes, beaucoup de plantes dont on emploie les produits dans la vie de tous les jours. La serre à Victoria laisse une impression particulière : serre tropicale humide, elle comprend des plantes aquatiques et palustres, des lianes, des épiphytes etc., toute une luxuriance exotique de couleurs et de formes. Les collections de plantes vivantes constituent un patrimoine inestimable de matériel génétique. Pour mieux conserver, valoriser et enrichir ce matériel, le Jardin botanique établit une banque de gènes, faisant appel aux techniques les plus avancées. Un catalogue détaillé a été dressé et des expériences de culture in vitro ainsi que de contrôle de pouvoir germinatif des graines, sont en cours.

Renseignements utiles :

Parc de 93 ha. : ouvert au public toute l'année de 9 à 17 h 30. Entrée gratuite.

Bibliothèque : accessible à tous, sur demande écrite ou téléphonique. Uniquement le mercredi de 8 h 30 à midi et de 13 à 16 h. Gratuit sauf photocopies.



Herbier : réservé aux scientifiques et aux chercheurs. Accessible sur demande écrite ou téléphonique. Tous les jours de la semaine, de 8 h 30 à 12 h et de 13 à 16 h. Gratuit. Palais des Plantes (serres) : les dimanches et jours fériés, de Pâques jusqu'au dernier dimanche d'octobre de 14 à 18 h. En semaine, de 13 à 16 h. Fermé tous les vendredis et samedis de l'année.

Château : possibilité de louer le superbe château pour des séminaires, colloques, symposiums, réunions suivis ou non de banquet, uniquement pour des sociétés ou associations ayant des activités se rapportant à la science ou à la botanique. Le château possède : salles de réunion, grande salle de conférence équipée d'une cabine de projection et d'une installation de sonorisation.

Demande écrite à adresser à : Monsieur Lammens, Conservateur du Château de Bouchout à 1860 Meise.

Bus vicinaux : L et L (barré) Londerzeel au départ de la gare du Nord. Arrêt devant l'entrée du parc.

Téléphone du Domaine : 02/269.39.05.

Des remises de voitures d'attelages nous rappellent que le cheval était un fidèle compagnon et le seul moyen, pendant longtemps, pour se déplacer (Photo : Josée Georis).

Le musée du Costume et de la Dentelle

par Sara CAPELLUTO

Important centre drapier au cours des siècles, Bruxelles se devait de conserver la mémoire de ce riche passé, prologue d'un futur prometteur.

Au 6, rue de la Violette, part de la Via Populi qu'empruntait le peuple, au XIIe siècle, pour se rendre du Quartier de la Chapelle (quartier des drapiers) au Forum, l'Echevin des Beaux-Arts Marcel Piron inaugure, en 1977, le *Musée du Costume et de la Dentelle* niché dans deux maisons du début du XVIIIe siècle rénovées par les architectes Vandendaele et Moeschal. Les nombreuses collections relatives aux arts du costume, de la dentelle, de la broderie et des accessoires réunies par le Musée, résultent de dons ou d'achats nationaux ou internationaux. Seules des expositions thématiques permettent la conservation de ces trésors car tout le monde sait que la longévité du textile est inversement proportionnelle aux assauts de la lumière et du climat.

Pendant huit siècles, Bruxelles eut un rôle prépondérant dans les arts du textile. Dès 1300, les tissus de

luxe furent richesses bruxelloises, ses marchands drapiers fournissant les plus grands princes de la chrétienté. Du XVe au XVIIIe siècle, la tapisserie remplacera la draperie renommant la place, répandant sa réputation sur toutes les

provinces d'où le nom de *tapisserie flamande* injustement attribué par l'étranger à cette activité typiquement bruxelloise. La dentelle, autre gloire nationale qui employait un cinquième de la population de la ville, régnera souveraine, du XVIIe



Robe de mariée garnie en dentelle d'Irlande (1910). (Document : Musée du Costume et de la Dentelle)

Habit à la française vers 1780. (Document M.C.D.).

au XIXe siècle, parant toutes les cours d'Europe. Parallèlement, d'autres industries textiles se créent contribuant à l'essor drapier de la ville : fabriques d'indiennes, d'étoffes de laine, de tulle... assorties de produits de luxe : dentelles, rubans, broderies, passementeries, éventails, gants, chaussures...

Dès la fin du XIXe siècle, pelleterie de luxe et créateurs de haute couture s'y ajoutent occupant, au milieu du XXe siècle, 17 % de la population salariée de l'agglomération bruxelloise. Aujourd'hui, après une certaine stagnation, stylistes d'avant-garde et artistes en dentelles contemporaines essayent de redonner une célébrité aux arts textiles bruxellois.

D'exposition en exposition, voyage à travers les arts du costume

Les premières étoffes seraient apparues au néolithique créées, semble-t-il, plus pour marquer les différences sociales et se prémunir des rigueurs climatiques que pour protéger la pudeur. La déesse égyptienne Neith serait l'inventrice du tissage. *Schenti* (pagne masculin) et robe dépouillée en Egypte, enrichie de galons et passementeries chez les Assyriens, robe relevée percée de larges manches pour les Perses, *chiton* drapé chez les Grecs, toge ornementée à Rome, tunique collante, *caracalla* (ancêtre de la culotte romaine) en Gaule, *chainse*, chemise longue recouverte du *bliand* au Moyen Age aboutissent à la révolution du costume masculin qui, en 1100, s'allonge tandis que



les dames se parent de fourrures. Chemise, cote de laine surcot (robe de dessus) font leur apparition. Au XIVe siècle, la jaquette chasse la tunique et le pourpoint emprisonne le corps. De la Renaissance au XVIIIe siècle, les modes se succèdent distribuant la dentelle aux hommes comme aux femmes, signe de rang pour ceux qui la portent. A la découverte des Indes,

l'indigo submerge le marché ruinant les producteurs de pastel. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'extravagance vestimentaire est à son comble : il existe pas moins de 250 façons de garnir les robes des gens de condition tandis que la bourgeoisie se vêt d'habits sombres et sobres. La Révolution voudra supprimer les différences sociales exprimées par le costume modifiant davantage l'habillement masculin. Le peuple adoptera *carmagnole* et pantalon rayé aux trois couleurs. Après le XIXe siècle, simplification et uniformisation se dessinent : ce n'est plus la classe dirigeante qui dicte la mode mais la jeunesse pour qui elle est aussi contestation. Les distinctions de classe se font plus subtiles.

Dentelle et têtes couronnées, Belles en dentelles, La dentelle de Bruxelles... contient l'histoire de la dentelle à travers les ans.

Art bâti sur l'éphémère, la dentelle de Bruxelles orne costumes civils et ecclésiastiques, décors d'objet du culte, linge de corps, de table... Tributaire des fluctuations de l'économie européenne, elle dépend des mutations sociales répercutées sur les modes vestimentaires.

Malgré des origines obscures, on peut dire que la dentelle à l'aiguille serait issue de techniques anciennes de la broderie tandis que la dentelle aux fuseaux, aux premières pièces datées de 1600, serait une élaboration du point noué ou macramé.

Partie des héritages de familles au même titre que les bijoux, la dentelle resurgit à l'occasion des mariages et des baptêmes. Objet de prix,

elle ne s'adressait qu'à la cour : têtes couronnées et noblesse nous les ont transmises à travers les ans.

D'Italie du Nord au sud des Pays-Bas espagnols, l'art de la dentelle se structurera surtout dans nos provinces. Très tôt, la dentelle de Bruxelles aux fuseaux et/ou à l'aiguille jouira d'une grande notoriété due aux progrès techniques qui lui permettent pièces rapportées, applications de motifs sur fond arachnéens, pièces de grandes dimensions aux prix extravagants : seules les souveraines ou les favorites royales pouvaient arborer une robe toute en dentelle. Au XVIII^e siècle, la dentelle exhubérante, même la baignoire de la femme à la mode s'en drapait, amorcera plus de simplicité vestimentaire à la fin du siècle. Au XIX^e siècle, le tulle mécanique, fabriqué à Lyon ou à Bruxelles, sert de fond d'incrustation à la dentelle présageant la dentelle mécanique et la dentelle chimiques enfin abordables à la bourgeoisie qui l'utilisera en garniture de robe, éventail, mouchoir, coiffure, châle, ombrelle...

Importante industrie, employant de 9 à 10 mille ouvrières, la dentelle de Bruxelles est exportée vers la France et l'Angleterre. Taxée et même interdite en Angleterre par Charles I^{er}, elle y revient en fraude sous le nom de «point d'Angleterre». Au XVIII^e siècle, Bruxelles innove avec le «drochel», ancêtre du tulle, fond en réseau porté à un haut point de finesse et de perfection, canevas pour l'application de motifs très légers et de petites dimensions. Les grandes maisons dont le siège à

Paris produit les dessins, ont les ateliers en Belgique.

Traditionnellement blanche ou noire, la dentelle se trouvera associée aux vêtements de circonstance : blanche pour les mariages, noire pour les deuils. La Première Guerre mondiale sonnera le glas de cette industrie ingrate, pratiquée par des femmes et des enfants dans des



conditions souvent difficiles.

Les dentellières, de condition aisée au XVII^e siècle, seront fin du XIX^e siècle, des ouvrières exploitées : de créatrices, elles deviendront bien vite exécutantes par la technique «à pièces rapportées» qui autorise l'exécution, par différentes ouvrières dans des délais raisonnables, de dentelles de grandes dimensions aux dessins variés et complexes, jointes par un fond de mailles ou un fond de brides picotées. De plus en plus, ce travail, éprouvant pour le dos et les yeux, sera effectué par des ouvrières qui en font un revenu d'appoint... avec un salaire sans rapport avec la dextérité et le temps demandés. Des enfants seront embrigadés, dès l'âge de 4 ou 5 ans, sous prétexte de leur apprendre un métier, les astreignant à des prestations ininterrompues, guère rétribuées, sans encadrement scolaire... les vouant à la mendicité à 50 ans.

Originellement en fil de lin, d'or, d'argent ou de soie, les dentelles se feront, au XIX^e siècle, en fil de coton avant l'arrivée actuelle du fil synthétique, de chanvre, laine, cellulose...

Dentelle de Bruxelles, Duchesse, de Flandre, de Valenciennes, de Binche, de Malines, de Lille, de Chantilly, Application de Bruxelles, Point de gaze ou de rose, d'Angleterre, rosoline, de Venise, de France, d'Alençon, d'Argentan... sont tous prénoms d'une même famille.

Autour d'une corbeille de mariage retrace les us et coutumes du mariage : du voile en précieuse dentelle transmise de génération en génération à la valeur symbolique du costume de mariée : robe blanche, fleurs d'oranger, voile, corbeille de mariée et plus tard voyage de no-

ces... Les fastes modelés, au début du XIX^e siècle, par les classes nobles et bourgeoises en font un événement social rassemblant foules et badauds. Le grand mariage veut toujours, jusqu'au milieu du XX^e siècle, de la «vraie» dentelle.

Les éventails

D'objet utilitaire, l'éventail devint accessoire au cours des ans. S'éventer remonte aux grandes civilisations anciennes d'Asie, Afrique, Europe et Amérique : Egyptiens, Assyriens, Grecs, Etrusques et Romains s'en servirent. L'usage se perdit dans l'Occident médiéval pour réapparaître au XIII^e siècle importé d'Orient. Il suivra la mode vestimentaire et mobilière : utilisé par les hommes jusqu'au XVIII^e siècle, il eut pour les femmes une fonction sociale : tout en attirant les regards, il protégerait leur pudeur !

Il fut l'occasion de véritables chefs d'œuvre picturaux sur cuirs fins, tissus précieux, papier... montés sur bois précieux, nacre, ivoire, os ou corne de vache, celluloid, écaïlle... Qu'il soit objet d'art, de plumes ou de dentelle à la fin du XIX^e siècle, peint ou imprimé, il est modeste le

jour, somptueux le soir.

De 1890 à 1900, Bruxelles ne compte pas moins de 14 à 20 boutiques établies dans le centre vivant du commerce des éventails. Disparu en 1930 en Occident, il persiste dans le pourtour méditerranéen, en Amérique latine et en Extrême-Orient.

L'opéra en grand costume

Accessoires luxueux, éphémères, les costumes d'opéra complètent merveilleusement musique d'instruments et voies humaines. D'abord costumes contemporains éclatants, la pagaille était telle que Mozart indiquera avec précision ceux de ses personnages. Ils deviennent d'époque dans un XIX^e siècle qui se voulait authentique.

Vers 1800, les costumes confondent allègrement périodes et pays. Wagner et l'éclairage électrique faisant se conjuguer action et chant, Mahler et Craig prônant le dépouillement et le symbolisme des couleurs feront figure de précurseurs pour plus de rigueur dans le costume. A partir de 1970, le style devient dépouillé et symbolique. De 1700 au XIX^e siècle, le Théâtre Royal de la Monnaie se rattache à la

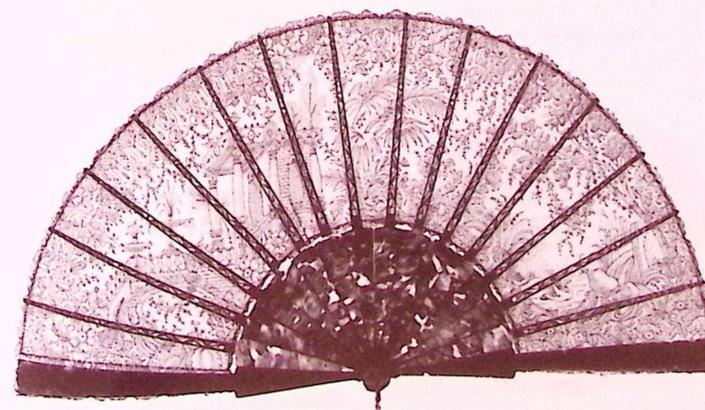
tradition française des représentations d'opéra : costumes flamboyants conformes aux normes du temps. De 1819 à nos jours, le réalisme historique est de mise en rapport direct avec les données chronologiques et géographiques du livret : il est élément du décor, de l'atmosphère, du drame...

Beaux costumes de Théâtre d'hier et d'aujourd'hui : les Marionnettes de Toone

Fais de bois, d'étoffe et de couleur (1), les costumes du Théâtre de Marionnettes ont repris la fonction antique des masques : solidaire du pantin, vision simpliste du personnage qui n'en change pas, ils symbolisent ses caractères, prestiges, aventures, bonnes ou mauvaises intentions...

De la vénérable antiquité aux plus récentes poupées dues à Thierry Bosquet, Nuno Corte Real, Serge Creuz, Raymond Renard..., plus d'une centaine de *ces abrégés des formes qui porte inclus un réel pouvoir d'incantation* (1), revêtus de leur plus beaux atours sont exposés au **Musée du Costume et de la Dentelle** (6 rue de la Violette à 1000 Bruxelles) **jusqu'au 7 mars 1993**, du lundi au vendredi de 10 à 12 h30 et de 13 h30 à 16 h, samedi dimanche et jours fériés de 14 à 16 h 30. Prix d'entrée : 80 F (Tél. : 02/512.77.09).

(1) Michel de Ghelderode



Eventail en dentelle Chantilly (vers 1860-1880). (Document M.C.D.)

Robe Empire.
(Document M.C.D.)

EXPOSITIONS

A Bruxelles : «Jade Qing» mérite le détour

Au même moment que se déroule «Trésors du Nouveau Monde» au Cinquantenaire, une autre exposition ouvre ses portes au public. Aussi intéressante que la manifestation concernant le continent américain, «Jade Qing» est le résultat d'un accord de coopération culturelle conclu entre nos musées royaux d'Art et d'Histoire et le Musée National d'Histoire à Taipei le 18 janvier 1992.

Une collection de quelque 132 objets en jade, manufacturés entre le XVIIIe et le XIXe siècle sont ainsi proposés pour notre plus grand plaisir. Ces œuvres, dont certaines proviennent de la Cour impériale, ont été patiemment réunies par Monsieur Yeh qui les a offertes au Musée National d'Histoire de Taipei. Outre les objets, le musée de Taipei a également décidé de faire voyager les vitrines spécialement conçues



Vase-crachoir en néphrite utilisant 2 techniques de décor : incrustations florales en fils d'or et pierreries d'un côté; gravure en saillie de l'autre (Photo : M.R.A.H.).

pour abriter les jades. Plusieurs fois millénaire, l'art du jade se développe sous la dernière dynastie régnante, celle des Qing (1644-1911), par l'apparition de nouveaux matériaux, dont la jadéite originaire de Birmanie, et par l'introduction de procédés d'incrustation de métaux ou de pierres précieuses en provenance de l'Inde moghole et de la Turquie ottomane. Le style international des jades dits de l'Hindoustan séduit

l'empereur Qianlong (1736-1796) et renouvelle la tradition chinoise autochtone. Celle-ci accomplit des prodiges de virtuosité tantôt dans des formes très compliquées, synonymes de *chinoiseries*, tantôt dans des formes d'une parfaite sobriété, qui ne servent que la beauté naturelle du matériau.

Renseignements :

L'exposition a lieu aux Musées royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire - salle chinoise, 1er étage) **jusqu'au 3 janvier**. Elle est ouverte au public tous les jours, sauf le lundi et les jours fériés, de 10 à 17h; le mercredi jusqu'à 22h. Prix 150 F. Visites guidées : Service Educatif et Culturel 02/741.72.15.

A la Tour Japonaise : Cloisonnés chinois et japonais Emaux de la collection Catharina

Le cloisonné fut introduit en Chine durant la dynastie Yuan (1279-1368). La Chine était alors dominée par les Mongols, originaires du Nord et qui, sous la conduite de Gengis Khan, avaient conquis de vastes territoires.

Par le biais de ces conquêtes, ils entrèrent en contact avec l'art du Proche-Orient et de Byzance et, donc, avec l'art de l'émail cloisonné. Celui-ci consiste à fixer, par leur partie étroite (0,1 - 0,2 mm), de minces rubans sur une base en métal. Ces cloisons métalliques, qui

épousent les contours d'un motif, délimitent de petites alvéoles qui seront remplies d'émaux diversement colorés.



L'objet, ainsi préparé, est placé pendant une courte période dans un four très chaud. Les émaux, confinés dans les alvéoles, se vitrifient et fusionnent avec les cloisons et la base. Quand l'objet est refroidi, on en polit la surface et les cloisons apparaissent alors comme un réseau délicat qui sépare les couleurs les unes des autres. L'émaillage sur métal ne s'ancre réellement dans la tradition qu'au XIVe siècle, durant la dynastie Ming (1368-1644).

(Photo : M.R.A.H.).

EXPOSITIONS

A partir du XVIe siècle, les temples de confession bouddhique, confucianiste et taoïste utilisèrent de nombreux objets de culte en cloisonné, tels que brûle-parfums et candélabres.

Pourtant, les lettrés, - l'élite savante de la dynastie Ming -, boudaient le cloisonné qu'ils jugeaient vulgaire et étranger.

A la fin du XVIIe siècle, l'opinion se modifia à la cour et l'atelier d'émaillage, placé sous l'autorité impériale, fut fondé à Pékin.

Qianlong (1736-1795) fut réellement le premier empereur à avoir

fait fabriquer de nombreux objets en cloisonné, principalement pour orner son nouveau palais d'été, le Yuan Ming Yuan.

Bien que le cloisonné fut exporté vers d'autres pays asiatiques tels que le Tibet, il n'atteignit pas l'Europe avant 1800.

L'Histoire du cloisonné japonais est encore plus imprécise. La fabrication de petits objets en émail cloisonné, parmi lesquels les *tsuba* (gardes de sabre) ne commença pas avant le début du XVIIe siècle, à l'aube de la période d'Edo.

La production atteignit son apogée au XIXe siècle et parvint pendant une courte période, à un sommet tant quantitatif que qualitatif.

Renseignements :

L'exposition est accessible tous les jours, sauf les lundis et jours fériés, de 10 à 16 h 45, **jusqu'au 3 janvier** à la Tour Japonaise (avenue Van Praet, 44 à 1020 Bruxelles). Entrée : 80 FB, catalogue bilingue à 350 FB. Pour les visites guidées, demander le Service Educatif et Culturel Tél. : 02/741.72.15

Deux expositions à la Bibliothèque royale

«Cartes des Amériques»

La Section des Cartes et Plans de la Bibliothèque royale organise une exposition accompagnée d'un catalogue à l'occasion de la commémoration du cinquième centenaire de la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb (1451-1506). Un des objectifs de cette exposition est d'attirer l'attention des chercheurs et du grand public sur la richesse et la diversité des collections cartographiques de la Bibliothèque royale.

Des documents de grande importance : cartes, plans, atlas, et textes relatifs aux Amériques y sont mis en valeur. Seules les riches collections de la Bibliothèque royale ont été utilisées pour la réalisation de l'exposition.

Les cartes exposées illustrent diverses traditions cartographiques et montrent l'évolution des connaissances géographiques et cartographiques du Nouveau Monde à travers des documents de différentes époques : la Renaissance,

les Temps Modernes et la Période contemporaine. L'une des tâches principales a été de déterminer les sources cartographiques ou littéraires qui ont inspiré l'auteur dans le choix de ses données et dans son tracé.

L'exposition montre aussi l'état de la cartographie à la veille de la découverte du Nouveau Monde et met en lumière ce que la connaissance du nouveau continent a ap-

porté comme changement dans la perception du monde ainsi que les conséquences lointaines de ces découvertes sur le plan cartographique. L'ensemble des cartes exposées est réparti en trois catégories : 1. cartes du monde et des Amériques, 2. cartes d'Amérique du Nord, 3. cartes d'Amérique Centrale et d'Amérique du Sud. L'exposition illustre également le rôle important qu'ont joué les cartographes de nos régions dans l'historiographie de la cartographie du Nouveau Monde. Se trouvent ainsi repris parmi d'autres Mercator, Ortelius, de Jode et Hondius.

Renseignements pratiques :

L'exposition est ouverte **jusqu'au 30 décembre**, du lundi au samedi de 9 à 16 h 30. Fermé les dimanches et les 24, 25 et 26 décembre.

La Noël à travers les manuscrits de la Bibliothèque royale

La Nativité a été célébrée avec talent par un nombre considérable



Vient de paraître



de miniaturistes. La Bibliothèque royale a choisi de présenter quelques-unes de leurs oeuvres, provenant uniquement de ses collections. Certaines ont déjà été reproduites en cartes postales ou figurent dans des catalogues d'exposition. D'autres moins connues ont pu être repérées grâce aux index iconographiques contenus dans l'ouvrage de C. Gaspar et F. Lyna, «Les principaux manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique».

Toutes les miniatures exposées illustrent cet événement et les étapes principales qui le préparent : l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, le départ des mages, l'Annonce aux bergers de la naissance du Christ et l'arrivée des uns et des autres à l'étable de Bethléem.

Le monde chrétien dans son ensemble ayant évoqué ces thèmes, la Bibliothèque royale a mis l'accent sur les provenances ou les destinations différentes des pièces exposées. C'est ainsi que l'on y trouvera représentés nos régions, c'est-à-dire les anciens Pays-Bas septentrionaux, l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne, le Luxembourg, le Portugal, l'Italie et la Grèce. Vous verrez dans une optique européenne, comment les artistes ont commémoré cet événement, pour le plus grand plaisir des yeux, tant du public d'hier que de celui d'aujourd'hui.

Renseignements pratiques :

L'exposition est ouverte **jusqu'au 15 janvier**, à la chapelle de Nassau (Bibliothèque royale - Mont des Arts), du lundi au samedi de 9 à 16 h 30. Fermé les dimanches et les 24, 25 et 26 décembre et les 1er et 2 janvier.

Le Brabant en images

En octobre 1982, parut le premier livre de photos «Brabant» publié par les Editions Lannoo en collaboration avec la Députation permanente du Brabant.

Exactement dix ans plus tard, voici les mêmes partenaires réunis pour une nouvelle édition.

Comment résumer le Brabant en un seul livre ? Tâche quasi-impossible, à moins d'en faire un survol par de belles images pour saisir ses multiples facettes.

C'est l'option qu'ont choisie les Autorités provinciales pour évoquer la plus riche et la plus peuplée des provinces belges, alors que s'ouvrent les frontières sur l'Union Européenne.

Le résultat est un livre prestigieux et passionnant dont le texte a été confié au journaliste et écrivain Flamand bien connu Guido Fonteyn qui a réussi à brosser l'importance historique et contemporaine de la province de Brabant. Les légendes des photos ont été rédigées par l'attaché à l'information provincial, André Mertens.

Tous ces textes ont fait l'objet de traductions en néerlandais, anglais et allemand. Après un avant-propos de Monsieur le Gouverneur André Degroeve et la présentation du Brabant dans l'Europe, le livre débute par une approche historique et politique du Brabant pour suivre par cinq chapitres illustrés. Nous passons ainsi du Pajottenland au Brabant wallon, de Bruxelles à l'arrondissement de Halle-Vilvorde, puis à celui de Louvain.

Le comité de rédaction de l'ouvrage s'est efforcé de créer un document équilibré, mettant en valeur, dans

toute la mesure du possible, les spécificités régionales et locales de notre belle province. Il a été fait, comme Monsieur Degroeve le dit dans la préface, «avec un amour pour le Brabant et restera encore longtemps une preuve intangible de ce qu'a à offrir le coeur de la Belgique».

De format 25 x 29 cm, avec 224 pages, 150 splendides photos en couleurs et plusieurs illustrations en noir et blanc, relié pleine toile avec jaquette, ce livre-témoin ou livre-souvenir est à acquérir sans tarder en librairie ou en grande surface au prix de 1.980 F. jusqu'au 15 janvier. Après cette date, à 2.450 F.

Le bombardement de Bruxelles par Louis XIV et la reconstruction qui s'en suivit (1695-1700)

Événements majeurs dans l'histoire architecturale de Bruxelles, le bombardement de 1695 et la reconstruction qui s'ensuivit font pour la première fois l'objet d'une étude d'ensemble. Réalisé à partir d'archives et de documents inédits provenant de Belgique, de France, d'Espagne, du Danemark, ce livre de 300 pages et illustré magnifiquement (250 illustrations en noir et blanc et en couleurs) retrace les causes du bombardement puis l'histoire de la reconstruction, la tragédie des premiers jours, les mesures d'urgence, le dégagement et l'élargissement des rues, les enjeux politiques, l'évolution de la maison bourgeoise, la création de la place de Bavière et du premier théâtre de la Monnaie...

Août 1695. Afin de dégager Namur assiégée par l'armée des Alliés, Louis XIV décide un bombardement de

Vient de paraître



représailles contre Bruxelles. La destruction de la capitale des Pays-Bas espagnols soulève dans toute l'Europe une indignation sans précédent : quel prince, quelle ville, quel peuple civilisé peut encore se prétendre à l'abri ?

Au lendemain de la catastrophe, c'est face à une véritable gageure que sont confrontés les Bruxellois : une ville dont le centre n'est plus qu'un amas de décombres... Très vite, les autorités réussissent à gérer cette situation exceptionnelle avec une conscience aiguë des besoins et des ressources de la population. Les problèmes d'approvisionnement sont résolus en moins d'une semaine grâce à l'aide des villes brabançonnaises environnantes. Pendant les premiers jours, les sinistrés sont logés dans le parc du palais ducal; le magistrat décide ensuite de bloquer tous les loyers de la ville aux prix antérieurs au bombardement afin d'enrayer la spéculation. L'énorme travail de déblaiement est réparti entre toutes les couches

de la population. Face à la pénurie de main d'oeuvre et de matériaux, la ville s'ouvre vers l'extérieur et accepte pendant deux ans tous les artisans et ouvriers étrangers. Parallèlement, le gouvernement fixe le prix des matériaux de construction et les salaires pour éviter des flambées de prix.

Cette énergie commune recouvre des enjeux divergeants. Derrière cette volonté de continuité, c'est pourtant une ville entièrement nouvelle qui se bâtit en quelques années. La construction en pan de bois, jusqu'alors dominante, cède entièrement la place à la maçonnerie de brique et de pierre. L'aspect et le statut de la rue connaissent une transformation radicale. De nouvelles formes d'habitat groupé (maisons jumelles, maisons doubles, habitat groupé sous une façade unique à vocation monumentale) se multiplient.

Cinq ans après la catastrophe, la ville est presque entièrement rebâtie et des décombres surgit la Grand-Place, symbole éclatant du succès

de la reconstruction.

A travers cet immense chantier se révèle une étonnante leçon d'urbanisme et d'architecture, un manuel de gestion urbaine du XVIIe siècle d'une rare actualité dans un moment où chacun prend à nouveau conscience du rôle et de l'importance de la ville dans la culture occidentale. L'ouvrage est accompagné d'une carte itinéraire qui permet de découvrir dans le coeur de Bruxelles plus de 200 monuments, maisons et vestiges de la reconstruction.

Au fil des rues, le promeneur peut découvrir les maisons bourgeoises souvent datées et identifiées pour la première fois, les rues élargies et réalignées, le mobilier liturgique des églises et couvents relevés après la catastrophe, l'emplacement des édifices majeurs de la reconstruction aujourd'hui disparus...

Afin de faire mieux connaître ce patrimoine en partie méconnu et parfois menacé, l'ARAU et les Archives d'Architecture Moderne organisent à partir de la saison prochaine des visites guidées sur le thème de la reconstruction après 1695. De format 22 x 28 cm, broché, l'ouvrage est en vente au prix de 1950 FB

La chasse gothique de sainte Gertrude à Nivelles

Ce numéro spécial du Rif tout d'abord est consacré exclusivement à une étude de Bernard Wuillaume sur la chasse de sainte Gertrude. Alors qu'il était guide du Syndicat d'initiative de Nivelles, les questions des touristes et sa curiosité naturelle

Vue des ruines du Marché aux Herbes après le bombardement, gravure de Augustin Coppens, 1695 (Photo : Archives d'Architecture Moderne).



Vient de paraître



l'ont poussé à comprendre la chasse gothique dont la beauté l'avait séduite et dont la reconstitution venait d'avoir été inaugurée.

Sur ce chef d'oeuvre de l'orfèvrerie du Moyen Age, il existait bien quelques descriptions mais rien qui en explique les symboles.

Or, ce qui intéressait les touristes, c'était «une histoire». L'auteur est donc parti à la recherche du langage, de la raison d'être et l'aventure de la «renaissance» de la chasse.

Renseignements pratiques : numéro spécial du Rif tout dju, octobre 1992, n° 348 - 180 F. au compte n° 001-0515707-3463, boulevard Charles Vanpée à 1400 Nivelles.

L'ouvrage est également vendu dans toutes les librairies de Nivelles au prix de 150 F.

Numéro spécial «Erasmus» du Folklore Brabançon

La Maison d'Erasmus à Anderlecht fête cette année ses 60 ans d'existence.

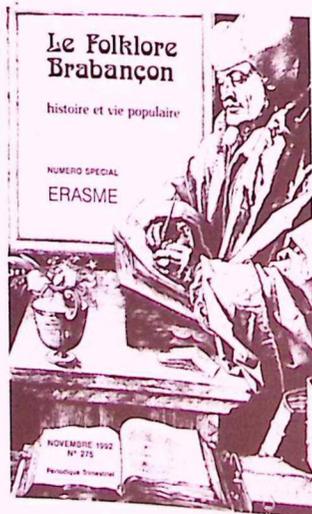
A l'occasion de cet anniversaire d'un de ses plus prestigieux musées, la Province de Brabant a voulu marquer cet événement le 28 octobre, jour de la naissance d'Erasmus. Le Service de Recherches Historiques et Folkloriques du Brabant, sous la présidence de Monsieur Didier Rober, Député permanent, a consacré un numéro spécial de son périodique trimestriel, «Le Folklore Brabançon» au «Prince des Humanistes» en évoquant ses conceptions, son époque et le Chapitre qui l'accueillit lors de son séjour à Anderlecht en 1521.

Le conservateur de la Maison d'Erasmus et du Béguinage d'Anderlecht, Monsieur Jean-Pierre VandenBraden introduit l'ouvrage avec deux articles :

«Le vrai visage de la Renaissance» et «l'Anticléricalisme d'un homme d'église».

Lorsqu'on lit l'Eloge de la Folie, les Colloques et d'autres oeuvres moins célèbres d'Erasmus, la plupart des lecteurs sont frappés par l'énergie moralisatrice déployée par l'humaniste pour régler ses comptes avec un certain clergé réfractaire aux nouveautés humanistes et aussi avec l'institution monastique en général. Il dénonce avec alacrité et une ironie parfois cinglante, les abus de l'Eglise catholique, à laquelle il appartenait cependant puisqu'il était prêtre, les moeurs relâchées des gens d'église, l'âpreté au gain des potentats et le rôle essentiellement politique de la Curie romaine.

Erasmus fut incontestablement un humaniste, doublé d'un moraliste, qui ne perdit jamais la moindre occasion de préciser sa pensée anticléricale. Il fallait un certain courage physique et moral pour oser exprimer si ouvertement ses opinions, d'autant plus qu'il employait pour ce faire, une arme redoutable : l'humour.



On a tort cependant d'y lire une volonté de se séparer de son église à laquelle il resta fidèle, malgré ses erreurs.

Les Colloques constituent l'oeuvre «théâtrale» d'Erasmus.

Au fil du temps Erasmus en fit des armes de combat pour faire triompher ses idées sur l'éducation libérale des enfants, l'instruction des femmes, l'exploitation par les hommes d'église de l'ignorance des croyants et surtout de leur crédulité, de la sottise des pèlerinages lointains, hasardeux et coûteux, des méfaits de l'intransigeance et du fanatisme belliqueux des grands de ce monde. Le troisième article est en fait une traduction, par un latiniste ami de la Maison d'Erasmus, Monsieur Alain Van Dievoet, d'un petit traité de la confession, jamais traduit d'Erasmus : «L'Exomologèse».

Sous le couvert de parler de la confession, qui était du XVIe siècle un thème de discussions passionnées et ardentes jusqu'au bûcher, Erasmus en évoque autant les aspects positifs que négatifs.

Cette démarche est donc contestatrice et procède toujours de la même attitude érasmienne : la confession, si prônée par le clergé, n'apporte pas le salut à celui qui se confesse comme il y est obligé par la pratique, continue d'être avare, hargneux, salace, menteur, hypocrite, etc...

La quatrième contribution à l'ouvrage est traitée par Monsieur Marcel Jacobs, lauréat du Prix Edgard Spaelant 1991 de la Province de Brabant pour sa remarquable étude «Anderlecht, anno 1775», qui traite de «L'histoire du Chapitre d'Anderlecht».

Anderlecht est une très vieille terre d'histoire dont la figure la plus éton-

Vient de paraître



nante est un saint homme : Guidon, homme de la terre, aimant les bêtes, protecteur des animaux de la ferme. Il naquit en 950, se rendit en Terre Sainte deux fois et revint mourir dans son village natal en 1012.

Une modeste communauté religieuse : le Chapitre de Saint-Pierre, devint puissante et riche, dès le XIIIe siècle, lorsque le petit paysan fut canonisé et qu'elle organisa au mieux de ses intérêts l'accueil de milliers de pèlerins qui venaient faire leurs dévotions auprès du Protecteur.

D'illustres théologiens en firent partie dont le seul prélat de nos régions qui accéda à la papauté Adrien VI

Les activités de ce Chapitre ont heureusement été consignées dans des mètres cubes d'archives conservées, quasi complètes, depuis le XIe siècle. Cette collection rarissime est à l'abri dans la salle de lecture de la Maison d'Erasmus

Le numéro spécial «Erasmus» du «Folklore Brabançon» est disponible au prix de 150 F, majorés de 12 F en cas d'expédition par versement sur le compte 091-0115273-66 du Service de Recherches Historiques et Folkloriques du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes, 61 à 1000 Bruxelles, Tél.: 02/504.04.83 ou à la Maison d'Erasmus.

Bruxelles, Architecture civile et militaire avant 1900

Victor-Gaston Martiny est particulièrement qualifié pour traiter de l'évolution du visage de Bruxelles au travers de son architecture, depuis le temps des Romains jusqu'au début du XXe siècle. Professeur honoraire de l'U.B., ex-architecte en chef de la province de

Brabant, président des Jeunesses du Patrimoine architectural notamment, il aborde avec cet ouvrage un sujet qu'il connaît bien.

Après les débuts des constructions romaines, on passe à l'architecture domestique avec les «Steenen» des grandes familles patriciennes, les maisons unifamiliales bourgeoises, les résidences et les monuments de prestige. L'architecture militaire met l'accent sur les constructions de la première, puis de la deuxième enceinte pour aboutir aux casernes du XIXe siècle.

L'auteur ne manque jamais de souligner les scandaleuses démolitions, souvent illégales menées depuis deux siècles, sans compter les excès de restaurations discutables et autres fautes de goût dont notre capitale restera hélas marquée.

Une importante bibliographie et de nombreuses notes marginales font de ce livre un précieux outil pour plonger dans le passé de Bruxelles. Edité par J.M. Collet, de format 21,5 x 30 cm en 100 p., avec illustrations en sépia et en couleurs, l'ouvrage est vendu 895 F en librairie.

L'almanach de la Wallonie 1993

La création et la réalisation d'un almanach consacré à la Wallonie renouent avec une tradition populaire dont les amateurs du genre avaient perdu la trace depuis la Deuxième Guerre mondiale.

L'éditeur Robert Collet et Printing Strategy de Bruxelles ont publié cet almanach pour 1993. Au fil de ses 142 pages, l'album épingle 53 sites connus et moins connus correspondant aux «53» semaines de l'année. Aucune des cinq provinces wallonnes n'a échappé au regard

de l'éditeur et à son objectif : présenter une image passionnante, originale et diversifiée de la Wallonie au travers de ses spécificités. Les lieux retenus l'ont été pour la richesse de leur patrimoine, la vivacité de leur folklore, leurs attraits touristiques souvent méconnus ou pour le caractère exemplaire d'une wallonie de haute technologie : les carrières de Quenast, la pierre de Gobertange, Louvain-la-Neuve, Villers-la-Ville, mais aussi des ponts, des mines et autres prouesses techniques. Mais le lecteur y trouvera aussi un florilège de textes et d'illustrations d'auteurs et d'artistes attachés d'une manière ou d'une autre à l'identité wallonne. Julos Beaucarne a signé la préface et écrit les textes originaux sur les quatre saisons, Jean-Pierre Verheggen, écrivain, a marqué certains feuillets de son talent caustique, Roland Buren, de sa passion gourmande et truculente pour les recettes et le «savoir-manger» typiquement wallon, André Balthazar, d'une écriture en rupture de conventions. Quant au wallon, signé Miyin du Culot, qui émaille en filigrane les mois et les semaines, il est, comme le dit si bien Julos Beaucarne dans sa préface «cet esprit qui ne se prend jamais au sérieux».

L'almanach est richement illustré par le peintre Pascale Lacroix et par de nombreux photographes de talent. De format oblong 29,7 x 21 cm, sous sa belle couverture bleu acier, cet almanach «plus wallon que ça n'existe pas» est vendu 1.075 F. chez l'O.P.T. et les Fédérations touristiques wallonnes, ou à la FNAC et en librairie.

Renseignements : 02/332.24.26.

Vient de paraître



«Jours de Guerre» Tome 7

Le 7e tome de la série «Jours de Guerre», éditée par le Crédit Communal, sous la direction de Francis Balace, et inspirée de la série télévisée de la RTBF-Charleroi est intitulé «Jours de lutte».

De l'automne 1940 au printemps 1941, l'état de choc provoqué par le tourbillon des événements de mai-juin commence à se dissiper. Malgré leur nombre réduit et leurs moyens limités, d'aucuns veulent reprendre la lutte. Nos aviateurs d'abord, seront les premiers à dire non. Ils seront quinze pilotes de chasse et quatorze membres du personnel navigant du Coastal Command à avoir, sous les cocardes et l'uniforme britanniques, pris la revanche de mai 40 en remportant plus de vingt victoires aériennes dans le ciel de la Bataille d'Angleterre. Au Congo Belge, la question primordiale fut d'abord de maintenir l'autorité légitime dans une colonie soudain privée du pouvoir métropolitain. Ensuite, toutes les ressources économiques de la colonie furent mises à la disposition de la Grande-Bretagne et le Congo fera «sa» guerre en Abyssinie dans des opérations guerrières avec d'épouvantables conditions climatiques et sanitaires.

En Belgique occupée se prépare une force militaire clandestine qui pourrait entrer en action contre l'occupant et ses collaborateurs. La Légion Belge va naître et fusionner avec d'autres groupes aux buts et aux idéaux similaires.

D'autres n'attendent pas et l'action directe se manifeste spontanément: destructions ou attentats personnels commis sur ceux qui servent la politique de l'ennemi. L'occupant réagira vite et fort; sabotage rimera avec otages. Le bilan humain sera très lourd parmi ces premiers sol-

dats de l'ombre.

Et enfin, pour la classe ouvrière frappée de plein fouet par le blocage des salaires et la disette, faire grève «pour les patates», c'est aussi défier l'occupant et ses lois.

La grève des 100.000 va permettre au parti communiste de prendre pied dans les entreprises et d'y organiser des groupes clandestins d'action. Comportant 118 pages, dont de nombreuses illustrations noir/blanc, l'ouvrage est vendu 695 F. (+75 F. de frais de port) ou en souscription à 495 F. Renseignements: Service Vente du Crédit Communal - Passage 44 - Bd Pachéco, 44 à 1000 Bruxelles - Tél.: 02/222.43.08.

Waterloo buissonnière

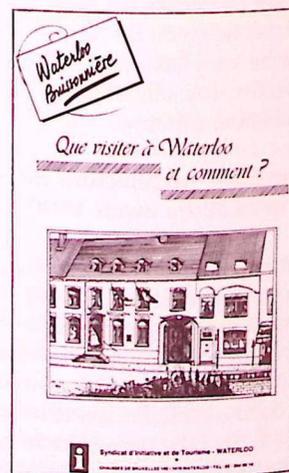
En 1990, le Syndicat d'Initiative et de Tourisme de Waterloo remporte pour la deuxième fois le challenge des Syndicats d'Initiative organisé par le Touring Club de Belgique, ce pour son dynamisme dans le domaine de l'accueil des jeunes. Grâce à ce prix, le Syndicat d'Initiative vient de présenter le produit pédagogique «Waterloo Buissonnière» destiné avant tout aux enseignants. Ils pourront ainsi préparer une visite sur le site du Champ de Bataille et de la commune de Waterloo au cours des mois et semaines précédant la venue à l'aide d'un outil précis, concis et agréablement illustré.

La farde comprend trois livrets: «Une bataille qui changea le visage de l'Europe» par M. G. Vanderwildt. Résumant les événements du 18 juin 1815 et leurs préliminaires, il fait surtout comprendre ce que fut l'Europe avant le conflit et ce qu'elle advint après. Ce livret est agrémenté de cartes, d'extraits de bandes dessinées grâce aux éditions Larousse et de croquis de costumes militaires d'époque.

«Waterloo village d'hier, commune d'aujourd'hui» par Messieurs Gerard et Gerke raconte l'histoire de la commune qui n'est pas seulement celle d'une bataille, mais surtout celle d'un petit village de paveurs qui est devenue une commune résidentielle de 28 000 habitants. Le livret est accompagné de reproductions de cartes postales provenant du Musée de Waterloo et de photos actuelles.

«Que visiter à Waterloo et comment?» permet aux visiteurs de bien s'orienter et de situer les nombreuses attractions et monuments, grâce à des cartes claires, de Waterloo, Braine-l'Alleud, Lasne et Genappe. Chacun pourra choisir la visite qui lui convient parmi un vaste éventail, visites guidées ou non. Les jeunes et les sportifs découvriront un «trekking», randonnée sur le champ de bataille entrecoupée de commentaires historiques.

«Waterloo buissonnière» est complété pour les élèves d'école primaire par deux cahiers didactiques conçus par une enseignante, Mme Loze. Ce sont deux fascicules à compléter par l'enfant sous forme de questions réponses lors d'une visite sco-



Vient de paraître



laire aux deux fermes (Mont-Saint-Jean et la Papelotte).

Les trois livrets sont en vente au prix de 210 F au siège du Syndicat d'Initiative (ch. de Waterloo 149 - tél.: 02/354 99 10). Les cahiers didactiques sont vendus au prix de 25 F.

Les chemins qui marchent

La série des «Guides Télétourisme» édités par Labor se complète. Après le «Guide du VTT en Ardenne», voici deux petits livres qui vous invitent à la promenade dans les cinq provinces wallonnes.

Françoise Lempereur, journaliste et écrivain de tourisme bien connue veut s'adresser à tous les types de marcheurs, jeunes ou moins jeunes, randonneurs confirmés au adeptes de la marche en famille.

Le premier volume fournit des conseils et la liste des promenades pédestres balisées et des promenades guidées. Le second tome, des tas d'adresses pour la pratique de ce sport et les divers modes d'hébergement.

De format pratique 14 x 12,5 cm, chaque livret est vendu en librairie 195 F ou en ajoutant 25 F de port auprès de Télétourisme, Palais des Congrès à 4020 Liège, tél.: 041/41.28.32.

Les confréries gastronomiques

La prolifération des confréries gastronomiques en Wallonie et en France est un véritable phénomène de société. On aurait tort de considérer les membres des quelque 80 confréries wallonnes comme une bande de guidailleurs sans aucun aspect sérieux. La grande majorité de celles-ci défendent un produit ou une spécialité locale valable qui fait partie de notre patrimoine culturel et folklorique. Il n'existait pas à ce

jour d'ouvrage englobant dans sa totalité le mouvement des confréries. Voilà qui est fait par Claude Devillet, auteur de ce tour de Wallonie des confréries qui parut en feuilleton dans le Journal de Touring-Secours du T.C.B. et qui sera maintenant réuni dans un livre de 120 pages, illustré de photos en quadrichromie. Le prix en souscription est de 515 F. frais de port inclus, auprès de la SPRL Free Press Belgium, Avenue R. Neybergh 49 à 1020 Bruxelles, par virement sur le compte 210-0849851-86.

Belgian golf & country clubs

La société B & O Partners a édité son annuaire de tous les clubs et écoles de golf de Belgique et Luxembourg.

On y trouvera tous les renseignements pratiques souhaitables: adresse, nombre de trous, longueur, SSS, handicap, etc.

Chacun des 67 golfs est décrit en trois langues avec toutes les spécifications techniques et accompagné d'un très beau plan du parcours. Entièrement en quadrichromie, comprenant 248 pages, de format 29,5 x 21 cm, l'annuaire est distribué par les secrétariats des clubs de golf ou vendu 535 F., frais de port inclus, chez l'éditeur, avenue Lepoutre 93 à 1050 Bruxelles, sur le compte 460-0423071-94. Une carte routière golf vient également de paraître. Elle est disponible dans les pro-chops au prix de 325 F.

Les Etats Belgiques Unis Histoire de la Révolution belge 1789-1790

A la fin de l'année 1789, les Pays-Bas méridionaux se révoltèrent contre le régime autrichien de Joseph II. Jean-François Vonck (1743-1792),

avocat de tendance démocratique, fut l'âme de la résistance armée. Il confia au colonel en retraite Jean-André Vander Mersch (1734-1792), bientôt promu général, le soin d'organiser une armée de volontaires décidés à libérer le pays.

Le 24 octobre 1789, cette troupe entra à Hoogstraten. Trois jours plus tard, elle battait l'armée autrichienne à Turnhout. Toutes les autres villes se révoltèrent. Des combats particulièrement violents eurent lieu à Gand et à Bruxelles. Les Belges en sortirent victorieux. Le 17 décembre 1789, l'armée autrichienne abandonna Namur. Elle fut poursuivie par Vander Mersch jusque Saint-Hubert et ne s'arrêta, pour s'y reformer, qu'à Luxembourg. Les provinces libérées proclamèrent la déchéance de Joseph II et affirmèrent leur propre souveraineté. Le 11 janvier 1790, elles créaient les Etats Belgiques Unis, confédération à laquelle étaient confiées les relations diplomatiques, l'armée et les finances de tout le pays.

Jean-François Vonck et les siens auraient voulu, tout en maintenant certaines réformes de Joseph II,

HENRI PIRENNE
JÉRÔME VERCRUYSE

Les Etats Belgiques Unis

Histoire de la révolution belge de 1789-1790

DOCUMENTS
HISTORIQUES



Vient de paraître



accentuer le caractère représentatif des institutions. Mais ils furent accusés de complot par van der Noot et forcés à l'exil, tandis que Vander Mersch était emprisonné à Anvers. L'aventure de la confédération des Etats Belges Unis, éphémère préfiguration de la Belgique contemporaine, vécut près d'un an. Il faut relire, sous la plume du grand Henri Pirenne, et introduite par le Professeur Jérôme Vercruyse, cette page d'histoire principalement connue sous le nom de «Révolution brabançonne» mais qui eut des retentissements dans toutes les provinces des Pays-Bas méridionaux à l'exception du Luxembourg et de la Principauté de Liège qui fit, à la même époque, sa propre révolution.

Ouvrage broché de 192 pages, comportant un cahier d'illustrations en noir et blanc de 8 pages, le livre est en vente en librairie au prix de 780 F.

Bruxelles plat par plat 93

Un guide d'Henry Lemaire vaut toujours la peine d'être lu. Même si on n'est pas toujours d'accord avec ses «exécutions» ou ses engouements foudroyants, il suscite invariablement la réflexion.

Et comme le style fait l'homme, la lecture de ce guide est un régal que l'on savoure à petites doses. Cette fois, il n'a pas tiré seul son fleuret non moucheté : il s'est fait assister par 275 personnalités bruxelloises. Le résultat correspond à ce qu'on peut en attendre, avec malgré tout quelques surprises. Edité par Logos,

en vente en librairie au prix de 695F

Must for Dinner 93

Voilà le guide de prestige véritable qui depuis 10 ans renseigne et sélectionne les 600 meilleurs restaurants de Belgique et du Grand-Duché. Une sévère sélection qui repose sur toute une équipe de chroniqueurs gastronomiques. Une nouvelle rubrique dans l'air du temps : «les brasseries qui marchent». Le guide offre une sélection illustrée des meilleures brasseries du royaume, autour d'une cuisine généreuse de spécialités régionales de tous pays.

La présentation est très luxueuse, entièrement réalisée en couleur et illustrée d'un nombre impressionnant de photos (plus de 400) des restaurants recensés.

Pour chacun s'ajoute un commentaire concis qui permet au lecteur, au premier coup d'oeil, de mieux évaluer son choix.

Autre nouveauté : depuis cette année, c'est le seul guide gastronomique à paraître en français et en néerlandais en deux éditions séparées.

En fin d'ouvrage, on trouve également un classement des restaurants où l'on peut dîner en terrasse ou au jardin.

Hommes d'affaires et gastronomes raffinés ne manqueront pas ce guide superbe des Editions SOPREST. De format 278 x 193, avec 164 pages quadrés, il est en vente à 480 F. en librairie.

Dinner in Europe 93

Le Must for Dinner in Belgium vient de s'adjoindre un «grand frère» européen. L'éditeur a eu l'excellente idée d'étendre le guide belge à 22 grandes villes européennes, outil idéal pour ceux qui effectuent de fréquents déplacements à l'étranger.

Comment voyager à travers ces villes de 14 pays d'Europe et avoir à portée de main les meilleures adresses dans un seul et même guide ?

Où comment bien évaluer le style, le caractère et le charme d'un établissement où l'on désire se rendre sinon par une photographie couleur de qualité et un commentaire concis et bien informé ?

Pour répondre à ces attentes, Dinner in Europe a rassemblé et sélectionné près d'un millier d'hôtels et de restaurants de prestige, pratiquement tous présentés avec une illustration couleur à laquelle s'ajoutent de nombreux renseignements pratiques. De plus, pour chacune des villes recensées, le guide offre des tas de conseils utiles pour ne jamais s'y ennuyer.

Les «must» à visiter, les beaux magasins, où sortir le soir, les bistrotts à la mode, comment réserver un billet pour le spectacle en dernière minute ou à moitié prix, etc, le tout classé selon le temps dont on dispose.

De format plus petit 250 x 175 avec 196 pages quadrés, il est en vente dans les aéroports des villes concernées et chez SOPREST, avenue de l'Université 73 à 1050 Bruxelles, au prix de 480 F.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Dans les rues du Village

Michel Duboisdenghien se présente comme un «vendangeur de la vie locale». C'est tout à l'image de cet homme d'une modestie remarquable qui se veut «non-écrivain et non-historien» mais qui n'en est pas moins le meilleur spécialiste de sa commune, Court-Saint-Etienne. Infatigable animateur et aiguillon culturel de sa localité, il participe à tout ce qui bouge dans sa région. Depuis «Derrière chez moi», il s'est lancé dans l'aventure de l'écriture, parcourant au départ de vieilles cartes géographiques les quartiers et hameaux, interrogeant les vieux, gardiens irremplaçables de la tradition orale, maison par maison, rue par rue.

C'est plaisant à lire, très fouillé et fort instructif. «Histoire tout court ?» Gageons que d'autres volumes suivront. Excellent départ pour les Editions Quorum qui envisagent de lancer une série sur le Brabant wallon.

En vente en librairie et chez l'éditeur, rue du viaduc 32 à 1340 Ottignies-LLN au prix de 590 F.

Réouverture du Musée de la Dynastie

Le 26 septembre dernier, le Musée de la Dynastie a rouvert ses portes au public dans ses nouvelles installations du Palais Bellevue à l'angle de la Place des Palais et de la Place Royale.

Au voisinage immédiat de plusieurs grands musées de la capitale et du Palais des Beaux-Arts, il sera à même d'accueillir dans un site prestigieux un nombre accru de visiteurs. La nouvelle présentation des collections se veut résolument didactique.

AVIS AUX LECTEURS

Montant de la cotisation 1993 à notre revue : 500 F

En dépit des charges sans cesse accrues résultant notamment de la hausse constante du coût des matières premières, des frais d'impression et d'expédition de notre revue, notre Fédération a pu, au prix de gros sacrifices, maintenir le montant de la cotisation annuelle inchangé depuis 1985. Malheureusement, nous nous voyons dans l'obligation de relever le montant de notre cotisation de 50 F. C'est ainsi que le montant de l'abonnement à notre revue coûtera 500 F (T.V.A. comprise) en 1993.

Comme nos affiliés le constateront, la majoration du prix de l'abonnement que nous sommes contraints d'appliquer est somme toute légère, compte tenu que nos frais ont pratiquement doublé depuis 8 ans.

Grâce à cette petite augmentation, nous espérons maintenir la qualité de notre revue que vous vous êtes plu à reconnaître lors de notre sondage en 1991.

Nous prions, dès lors, nos abonnés de bien vouloir verser la somme de 500 F au C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant à 1000 Bruxelles, en écrivant leur adresse complète sur le virement.

Pour nos lecteurs qui désirent recevoir leur revue à une autre adresse que celle mentionnée sur le virement, veuillez-nous en informer par courrier séparé.

A titre indicatif, nous signalons à l'intention des lecteurs non affiliés à notre Fédération, qu'il leur est toujours loisible de se procurer les numéros de la revue «Brabant Tourisme» au prix inchangé de 150F par exemplaire.

C'est pourquoi les animateurs ont délibérément pris parti de rejeter certaines tendances muséologiques actuelles qui limitent à outrance le nombre des objets présentés. Le choix de ceux-ci répond au but de faire connaître le personnage de chacun de nos rois, sa vie de famille, ainsi que sa contribution à l'histoire du pays.

La priorité a donc été donnée aux documents d'époque sur les représentations plus tardives, et aux objets personnels sur les documents d'archives, ceux-ci n'étant pas exclus pour autant. Les portraits les

plus frappants ont été choisis afin de fixer dans la mémoire du visiteur l'aspect physique de chaque souverain. Au delà des représentations officielles, l'aspect légendaire, voire familier ou naïf, n'a pas été négligé. Le circuit de visite est conçu de manière à suivre l'ordre chronologique aussi bien dans la succession des salles qu'à l'intérieur de chacune d'elles.

L'Association royale «Le Musée de la Dynastie» est une institution privée qui dépend entièrement des cotisations de ses membres et de l'appui du mécénat.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Le Musée de la Dynastie est ouvert au public tous les jours, sauf le vendredi, de 10 à 16 h. Des visites guidées peuvent être organisées sur demande. Une salle audiovisuelle permet également d'accueillir les groupes scolaires, enfin une bibliothèque se trouve à la disposition des chercheurs.

Antigna : nouvelle association de guides

Proposant actuellement 5 circuits d'une journée, Antigna vous emmène à la redécouverte d'une Belgique mal connue.

Commentés par des historiens d'art, chaque circuit a été élaboré autour d'un fait marquant lié à une époque et une région : l'expansion d'une ville, la naissance d'un style régional ou le développement d'un artisanat un peu particulier.

Les 5 thèmes proposés sont : Souvenirs de Charles de Croy, la vie de la pierre bleue dans le Hainaut, le verre soufflé, une technique fascinante.... Anvers au gré de ses expansions et le Hageland, terre de légendes et des gloires oubliées.

La particularité de cette asbl est d'avoir choisi d'axer la découverte de notre pays par le biais de certains sites et monuments qui en constituent des témoignages bien souvent oubliés et parfois menacés, par le biais également de la vie quotidienne et des légendes.. Ainsi, au fil des visites commentées, vous plongerez dans une époque pour mieux saisir la portée de l'oeuvre dans son ensemble.

Ainsi, l'*Itinéraire à travers le Duché de Brabant* : A la redécouverte

Vue sur l'église Saint-Léonard à Zoutleeuw.
(Photo : B. Van Kerckhove).

d'une gloire oubliée» propose le programme suivant :

La journée commence par la visite de l'abbaye du Parc où Antigna vous donne l'occasion de visiter le réfectoire, le chapitre et la bibliothèque. Ensuite, en plein coeur de Louvain, vous visitez les Halles aus draps qui abritèrent les premiers étudiants de l'Université Catholique. Un repas est prévu à Louvain.

L'après-midi, vous traversez le Hageland en évoquant ses plus fabuleuses légendes. Suivant le cours des deux Ghettes, vous vous arrêtez à Léau pour y découvrir un des édifices gothiques les plus remarquables du pays : la cathédrale Saint-Léonard puis, à Diest, pour y visiter son célèbre béguinage.

Cette promenade dans le temps s'achève sur une note de détente au château de Horst, le château hanté le plus réputé de Belgique!

Le thème de l'industrie drapière est ainsi le fil conducteur de cette journée. Au temps des cathédrales, lorsque nous exportions nos draps vers l'Angleterre, Léau, Diest et Louvain s'offrirent des monuments gothiques parmi les plus beaux et les plus typiques de notre pays.

Les circuits se déroulent en car. Pour les groupes constitués, ils sont

organisés à la demande. Le lieu et l'heure de départ sont fixés avec l'organisateur, à la meilleure convenance du groupe.

Antigna propose également des visites guidées de la collection ethnographique des Musées royaux d'Afrique centrale à Tervuren ainsi que les visites d'expositions temporaires à Bruxelles, Liège et Anvers.

Renseignements complémentaires: asbl Antigna, rue Emile Feron 176 à 1060 Bruxelles. Tél. : 02/648 61 04 ou 538 96 37.

Avis de recherche pour le Syndicat d'Initiative de Wavre

Le Syndicat d'Initiative de la ville de Wavre recherche des collectionneurs pour sa 7ème exposition de "collections insolites" qui se tiendra dans les salons du château de l'Ermitage du 19 février au 7 mars 1993.

Si vous possédez une collection aussi bizarre soit-elle et si vous désirez l'exposer, contactez le Syndicat d'Initiative au plus vite en leur téléphonant au 010/23 03 52. Le nombre de places étant limité, priorité sera donnée aux premiers inscrits.



WATERLOO 1815

Ticket-combiné du Champ de Bataille Visites du Champ de Bataille

18 juin 1815. Dans cette plaine allant de Waterloo à Genappe et de Plancenoit à Braine-l'Alleud, l'Empereur livra sa dernière bataille.



Musée de Cires à Waterloo

Ce musée présente tous les principaux acteurs de la bataille, réalisés en cire par les artistes du Musée Grévin de Paris. L'Empereur Napoléon 1er, le duc de Wellington, le Feld-maréchal Blücher, le prince d'Orange et d'autres frères d'armes, tous étonnants de vie et de réalisme dans leurs somptueuses uniformes, sont campés dans une série de scènes fidèlement reconstituées.

Musée provincial du Caillou - QG Napoléon à Vieux-Genappe

L'Empereur et son Etat-Major passèrent la nuit du 17 dans cet ancien relais de poste et y établirent leur plan de bataille. Ce musée réunit de précieux souvenirs personnels de l'Empereur et est le seul en son genre en Belgique



RENSEIGNEMENTS

Syndicat d'Initiative et de tourisme de Waterloo
Chaussée de Bruxelles, 149
1410 Waterloo
Tél. : 02/354 99 10
Fax : 02/354 22 23



Musée Wellington à Waterloo

Cette ancienne auberge servit de quartier général à Wellington durant les nuits des 17 et 18 juin 1815 et le Duc y rédigea son bulletin de victoire. Une salle avec plans lumineux permet de suivre heure par heure le déroulement de la bataille.

Panorama de la Bataille à Braine-l'Alleud

Le musée contient dans une vaste rotonde, une grande fresque, oeuvre du peintre français L. Dumoulin, représentant les principaux épisodes de la bataille du 18 juin 1815.



Butte du Lion et Centre du Visiteur

Du haut des 226 marches de la Butte du Lion, on peut jouir d'un magnifique point de vue sur tout le site de la bataille. A ses pieds, le Centre du Visiteur dispose d'un bureau d'accueil et d'information. Il permet, en outre, de comprendre et de suivre la bataille à l'aide d'une maquette animée et d'un film saisissant.

